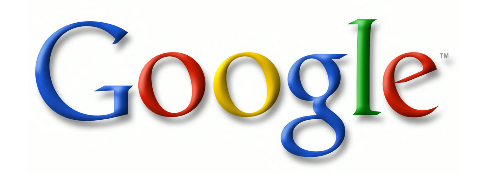
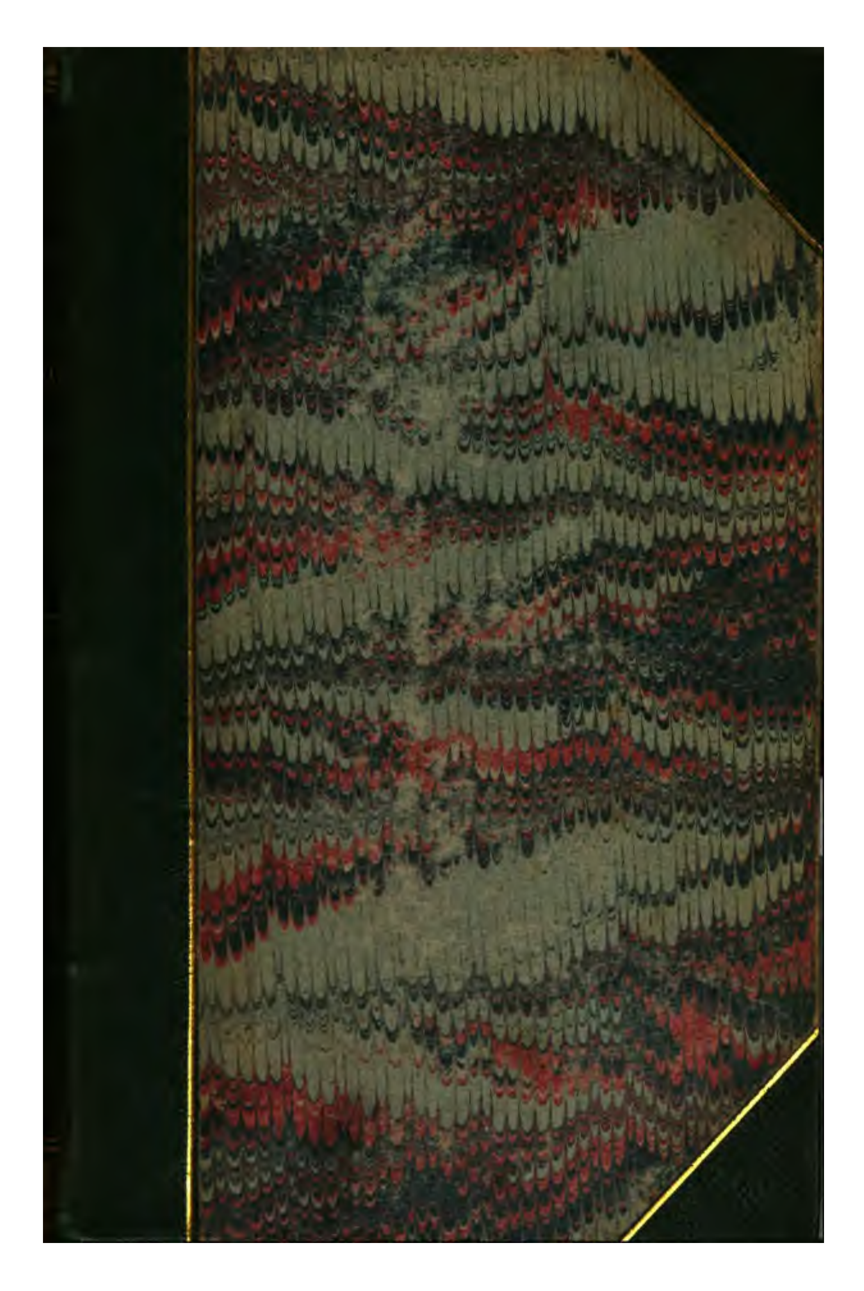
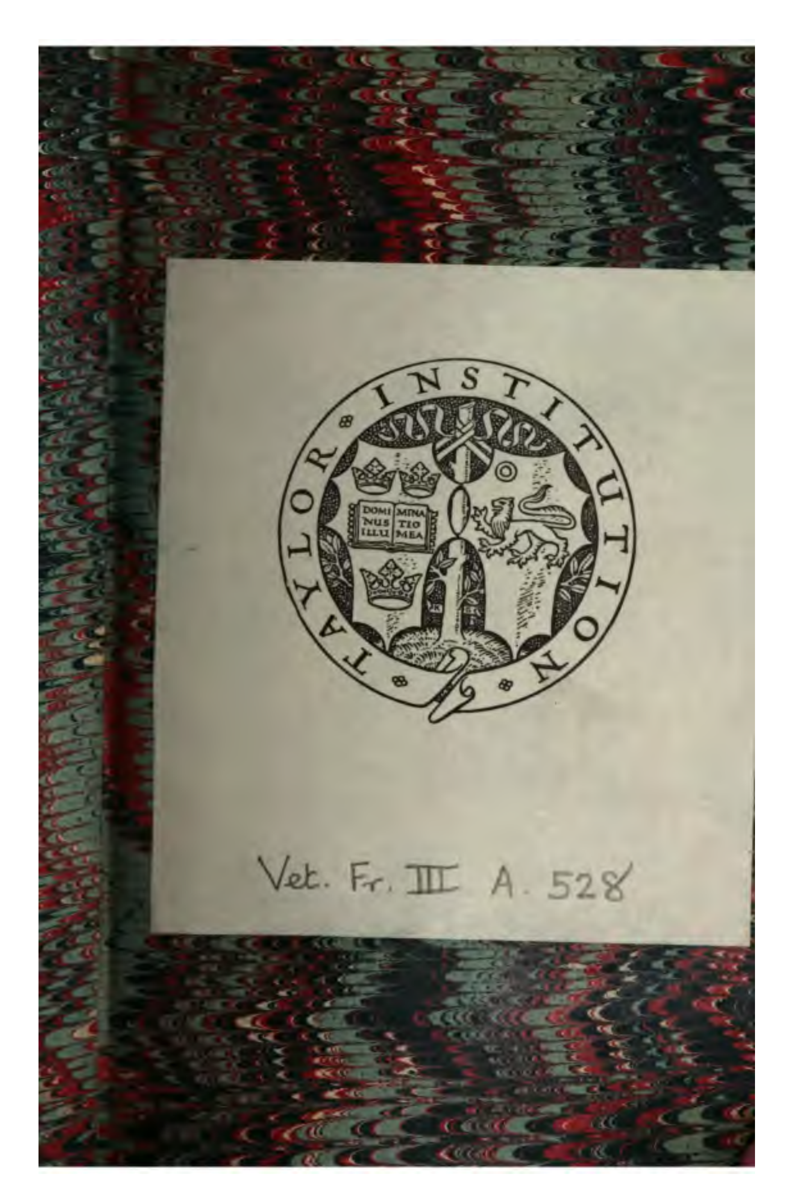





LIBERTAS SUB REGE PIO.
Charles William Packe.


TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

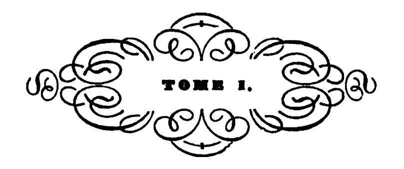
[illegible] 3e/-

JEAN

LE TROUVEUR

PAR

Paul de Musset.

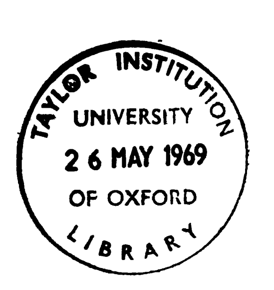


BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. | LEIPZIG.
MÊME MAISON. | J. P. MELINE.

1849


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 MAY 1969
OF OXFORD
LIBRARY

La vie de Jean le Trouveur est une de ces histoires que le peuple raconte et que personne n'a écrites. Dans le temps où l'on se proposait de mettre en garde les malheureux et les caractères faibles, ambitieux ou inquiets, contre les séductions du diable, on pensa sans doute que cette chronique n'offrait pas un exemple assez frappant des inconvénients de toute relation avec l'enfer. Le héros ne ressemble pas, en effet, à la plupart des hommes qui eurent affaire avec l'esprit du mal, lesquels vécurent en scélérats et moururent désespérés. Ce personnage fantastique est connu dans plusieurs pays sous

des noms divers. On l'appelle en Provence Jean *l'Heureux;* en Aragon, don *Juan el Pajarero*, c'est-à-dire l'Oiseleur ou le Dénicheur; en Italie, *Giovanni il Trovatore*. On apprendra son véritable nom dans le courant de ce récit. Sa mort me fut racontée en basse Bretagne, où je ne m'attendais pas à le rencontrer. Cette circonstance m'a déterminé à écrire son histoire, en réunissant les diverses chroniques dont la corrélation était évidente.

I

Où l'on verra le diable sous le déguisement d'un vieux Turc.

Vers l'année 1699, il y avait à Arles un gentilhomme, commandeur de Malte, nommé Antoine Quiqueran, seigneur de Beaujeu. Son château était situé près des murs de la ville, à portée de mousquet de la rive gauche du Rhône. Après une carrière aventureuse et des exploits sans nombre dans les combats livrés par l'ordre de Malte contre les Turcs et les Barbaresques, après une longue captivité dans la forteresse des Sept-Tours, ce vaillant homme, pensant qu'il avait payé un tribut suffisant à la défense de la chrétienté, cultivait modeste-

ment son jardin, et attendait, non sans un peu d'inquiétude, qu'il plût à Dieu de l'ôter de ce monde. Il avait près de quatre-vingts ans. Malgré les fatigues de la vie militaire, sa vieillesse n'était incommodée par aucune des infirmités qui accablent la plupart des gens de guerre. Il ne faisait qu'un repas par jour, mais fort copieux, digérait comme à vingt ans, marchait beaucoup, se tenait droit, et ne dormait que quatre heures chaque nuit, mais d'un sommeil profond. Il employait la matinée entière à sa toilette, disant qu'il avait assez négligé sa personne autrefois pour avoir enfin le droit de peigner à loisir ses moustaches grises. Sa haute stature et son air majestueux commandaient le respect. Il paraissait avoir l'humeur un peu sombre; mais il ne rencontrait pas un mendiant sans porter la main à sa poche, et son fournier distribuait aux pauvres cent livres de pain par semaine.

Le vieux commandeur était sujet à d'étranges manies. Il ne voulait entendre la messe qu'au couvent des cordeliers d'Arles; encore n'entrait-il jamais dans la chapelle. On lui donnait un siége sous le portail, où il s'agenouillait, cachant son visage entre ses mains tant que durait l'office; après quoi, il se rele-

vait sans qu'on remarquât sur ses traits aucun signe d'altération ; il conversait ensuite avec les moines sous les galeries, et sortait du cloître pour n'y revenir que le dimanche suivant. Le père supérieur lui avait souvent offert une stalle dans le chœur de la chapelle; Antoine Quiqueran avait répondu :

— Mon père, laissez-moi prier à ma mode. Un pécheur comme moi n'est point digne de s'asseoir à côté de vous autres gens pieux.

Le supérieur en avait conclu que M. de Beaujeu, au milieu des périls de la mer, s'était lié par un vœu, et qu'il humiliait son âme au moyen d'une pénitence salutaire. Cependant le commandeur ne communiait jamais, et n'allait point à confesse. Le supérieur du couvent crut devoir le sonder à ce sujet; cette fois le vieillard se fâcha :

— Ne me forcez point, dit-il, à vous rappeler tout ce que j'ai souffert pour le service de Dieu. C'est à vous à le connaître, et, quand vous serez mieux informé, je vous demanderai qui en a fait autant que moi, parmi vos chanteurs de litanies.

— Vous avez raison, répondit le moine; je n'y songeais pas, et je voudrais être aussi assuré que vous d'aller en paradis.

— D'ailleurs, reprit le commandeur plus doucement, ne vous embarrassez de rien : je vous appellerai à mon lit de mort.

Une autre manie de M. de Beaujeu, sur laquelle on jasait à Arles, était sa répugnance à parler de ses campagnes. Au rebours de la plupart des vieillards, qui chérissent leurs souvenirs de jeunesse, Antoine Quiqueran ne racontait jamais ses aventures; il évitait avec un soin extrême tout ce qui pouvait les rappeler à sa mémoire. Lorsque des questions indiscrètes l'obligeaient à jeter un regard en arrière, cette contrainte paraissait l'irriter, et il ne tardait pas à tourner la conversation sur quelque autre sujet. Il poussait cette répugnance jusqu'à ne pas même s'entretenir des nouvelles de la marine royale, jusqu'à ne jamais diriger ses promenades sur les bords du Rhône, de peur d'y voir malgré lui quelque navire. Ses uniformes et ses trophées d'armes étaient relégués dans une salle basse où il n'entrait point. Il eût volontiers retranché le sel de sa table, et lorsqu'il voulait exprimer par métaphore une chose sinistre ou terrible, il la comparait à la mer. Si quelque bâtiment de haut bord remontait le Rhône jusqu'à l'estacade qui barrait le fleuve au pied des remparts

de la ville, le commandeur, en sortant de chez lui, ne savait quelle manœuvre imaginer pour descendre le perron de son château sans rencontrer devant lui la perspective des mâts et du pavillon. Maintes fois les passants avaient ri à ses dépens en voyant de loin son embarras. Les mauvaises langues l'accusaient d'avoir commis quelque meurtre dans le temps où il commandait les flottes de Malte; mais le 1er janvier de chaque année, lorsque M. de Beaujeu allait rendre ses devoirs au gouverneur de la province, ayant à son cou le collier des ordres, et sur sa poitrine la croix de Saint-Jean de Jérusalem, il n'avait pas une contenance à faire rire, et l'on n'eût jamais pensé, à sa mine calme et fière, qu'un si beau vieillard portât des remords ensevelis au fond de son cœur.

La bibliothèque de M. de Beaujeu n'était pas considérable; elle se réduisait à deux ouvrages : le *Plutarque* d'Amyot et les *Grands capitaines* de Brantôme. Le bonhomme relisait sans cesse ces deux livres. Son héros de prédilection était le fameux Lautrec, et il méditait souvent sur la vie du marquis de Pescaire, pour tâcher de découvrir si ce grand homme avait ou non manqué à sa gloire en concevant

le dessein de trahir sa patrie. Quant à l'histoire de son siècle, Antoine Quiqueran la savait pour l'avoir apprise les armes à la main.

Un jour que le commandeur se promenait dans les environs de la ville, le vent de sud-ouest soufflait avec violence, et l'on voyait les mâts des vaisseaux en station à l'estacade se balancer au loin, tant les eaux du Rhône étaient fortes. M. de Beaujeu entendit sonner une cloche d'alarme annonçant qu'un navire courait le risque de se perdre dans les passes dangereuses de la Camargue. Toute la population d'Arles et des villages voisins accourait sur les rives du fleuve pour assister au naufrage du navire. Sans doute, le commandeur avait quelque raison de manquer à ses habitudes; car, au lieu d'éviter ce spectacle, comme il faisait souvent en pareille rencontre, il se mit, au contraire, à marcher à grands pas vers le théâtre du sinistre. En arrivant près des bords du Rhône, M. de Beaujeu monta sur un tertre où des gens du peuple s'étaient rassemblés.

— Voilà un brigantin, disait un vieux marin, qui porte les reliques d'un saint, à moins qu'un démon n'en soit le capitaine.

Pour qu'il soit entré dans le Rhône par ce temps affreux, il faut qu'il n'ait point tenu compte des signaux que les gens du roi lui ont faits à l'embouchure. Comment a-t-il réussi à passer l'île Beauduc, où il devait sombrer vingt fois? Il rase encore en ce moment des bancs de sable, et il va de l'avant comme s'il se croyait en pleine mer. Regardez : il franchit tous les endroits périlleux avec un bonheur incroyable; mais ce que je ne puis comprendre, c'est que l'équipage ne paraît pas manœuvrer. J'aperçois les matelots assis paisiblement; le pilote seul est à la barre, et le bâtiment marche comme par enchantement. Jamais brigantin de cette espèce n'est entré dans les eaux du Rhône. Je vous répète qu'il porte un saint ou un diable.

Au bout d'une heure, on vit le brigantin, hors de danger, cingler rapidement vers la ville, passer en tournant la pointe du petit Rhône et se mettre à l'abri du vent dans le lieu le plus favorable pour amener les voiles.

— Le navire, reprit le vieux matelot, ne porte ni saint ni reliques : j'aperçois des turbans à bord.

Afin de se préserver des maléfices, les assistants firent le signe de la croix. Cependant,

un canot tout petit, à deux rames, se détacha du brigantin et vint aborder à la rive; on en vit descendre à terre un Turc si maigre, si chétif et si mal vêtu, que les larges poitrines des gens du peuple l'accueillirent avec des rires retentissants. Après les rires, vinrent les quolibets. Le brigantin diabolique ayant accouché d'un personnage ridicule, les matelots, pour se venger de leur effroi, lancèrent au capitaine toutes ces apostrophes comiques dont les Provençaux ont un riche vocabulaire; mais, soit qu'il n'entendît point le patois du pays, soit qu'il eût peu de souci des sarcasmes, le Turc passa entre deux haies de rieurs avec un air distrait et préoccupé, comme s'il eût eu en tête quelque affaire pressée. Le capitaine portait une vieille veste où des restes de dorure offraient l'apparence de la rouille. Le temps et l'usage en avaient festonné les bords. De son haut-de-chausse rouge sortaient, comme d'un sac, deux jambes menues où l'on ne voyait plus que des os et des tendons. Ses pieds flottaient dans de longues babouches retroussées comme des patins, et cette chaussure trop grande paraissait encore le gêner. Sa ceinture entourait plutôt un paquet de vêtements qu'un corps humain. Sous un turban affaissé par l'âge, on dis-

tinguait un visage que l'on pensait toujours regarder de profil, tant la face décharnée en était insaisissable. Les sourcils épais et retroussés du personnage, son nez recourbé, ses yeux jaunes, sa bouche petite et sans lèvres, composaient un ensemble de traits unique, ayant pour habituelle physionomie la grimace que fait un juif en rognant un écu avec beaucoup d'application. Cette espèce de fantôme portait à son côté un gros pistolet à mèche du temps de la bataille de Fornoue, et avec lequel il était impossible d'attenter à la vie de son prochain, à moins de s'en servir comme d'une massue. Le Turc parut enfin s'apercevoir des éclats de gaieté que provoquaient sa mine et son costume. Il s'approcha d'un groupe de rieurs, et, tirant de sa bourse bien garnie une *genovese* valant trente-deux écus de France, il fit tourner cette grosse pièce d'or entre ses doigts maigres :

— *Bons messires,* dit-il d'une voix de casse-noisette, *mi venir dans cette pays per acheter belles marchandises; mi payer comptante; mi aver patente; mi honnête négociante et riche. Mi venir encore per ricever un petite créance dans cette ville.*

Aussitôt les rires et quolibets cessèrent, et les bonnes gens, ôtant leurs bonnets, offrirent

leurs services au capitaine du brigantin avec la vivacité bruyante des Méridionaux, en criant tous à la fois.

— Monseigneur, disaient-ils, avez-vous besoin d'un domestique de place pour vous conduire? Faut-il un porteur pour vos bagages? Vous plaît-il être mené chez la personne qui vous doit de l'argent?

— *Obligé !* répondit le Turc en faisant sonner les pièces d'or enfermées dans sa bourse; *mi aver là toute mon bagage; mi connaître bien la ville; mi aver habité Arles sous le roi Henri quatrième; mi voir là-bas la personne que mi dever mon petite créance. Vous partager cette genovèse per bere à ma salute.*

Le Turc posa la pièce d'or de Gênes dans la main du plus robuste des portefaix. Celui-ci prit incontinent la fuite pour échapper à la condition du partage, et comme la bande se mit à la poursuite du portefaix en poussant mille cris et malédictions, le capitaine se trouva délivré des curieux et des rieurs.

Cette scène, qui aurait dû divertir M. de Beaujeu, paraissait au contraire l'émouvoir péniblement. Le commandeur changeait de visage et tirait ses moustaches d'un air agité. Enfin, lorsqu'il vit le Turc se diriger de son

côté, il s'appuya des deux mains sur sa canne comme si ses jambes eussent refusé de le soutenir. Le capitaine du brigantin s'arrêta en face du commandeur et lui dit d'une voix pleine et sonore :

— Antoine Quiqueran, tu n'as plus que trois jours pour remplir tes engagements.

— Qui êtes-vous? répondit M. de Beaujeu. Je ne vous connais point. Quels engagements pourrais-je avoir contractés envers un corsaire ou un marchand de corail?

— M. le commandeur, reprit le Turc en souriant, c'est afin d'abréger que je ne vous donne point vos titres et qualités, car le temps est précieux pour vous. Êtes-vous d'humeur à le perdre en cérémonies? Ce sera comme il vous plaira.

— Il ne s'agit pas de cérémonies. Ne feignez pas de ne point me comprendre.

— Et vous, M. le commandeur, faites-vous semblant d'avoir perdu la mémoire? Ne vous souvient-il plus de Cora, de votre navire sauvé par un prodige, de nos conférences dans votre cachot des Sept-Tours? Si je ne me trompe, nous causâmes de certains points sur lesquels j'eus l'honneur de vous donner des éclaircissements.

— Assez! interrompit le commandeur; quittez ce ton railleur, je vous prie, ou débarrassez-moi de votre présence.

— Volontiers, Antoine Quiqueran, tu es averti : tu n'as plus que trois jours.

Le Turc fit une pirouette sur ses vieilles babouches et prit le chemin de la ville. M. de Beaujeu demeura plongé dans ses réflexions pendant un gros quart d'heure; puis il s'écria :

— Je saurai si tout cela est réel ou si l'on se joue de ma crédulité. Le moment est venu de sortir enfin de mon incertitude.

Le commandeur se rendit au couvent des cordeliers et demanda le supérieur.

— Mon père, lui dit-il, depuis dix ans que vous m'accordez votre amitié, vous avez eu assez de bonté pour excuser mes bizarreries, et assez de discrétion pour ne point chercher à deviner mes secrets. Je vous dois des remerciments et une explication. Mais d'abord, j'ai un service important à vous demander. Je veux, avant de mourir, me rapprocher du Seigneur et le prier de me pénétrer de sa grâce. Dites une messe pour moi seul dans la chapelle de votre couvent, et vous recevrez ensuite ma confession.

— Mon fils, répondit le père supérieur, vous êtes un brave soldat de Dieu, et je vous ai toujours tenu pour un bon chrétien. Vos bizarreries vous seront pardonnées et vos péchés vous seront remis. Votre détermination est celle d'un sage, et vous allez faire aujourd'hui la fin que j'espérais. Le Seigneur vous tend les bras, n'en doutez point.

— Que le ciel vous entende! dit le commandeur en soupirant. Le doute est ce qui me tue; mais je vais connaître en quel état est mon âme.

Le supérieur appela le sacristain et un enfant de chœur. On ouvrit la porte de la chapelle, et M. de Beaujeu s'appuya contre le pilier le plus proche de l'autel, tandis qu'on faisait les préparatifs de la messe.

Les traits du vieux marin trahissaient une émotion profonde. De grosses gouttes de sueur coulaient sur son front, et en les essuyant il cachait son visage dans son mouchoir. Le supérieur sortit bientôt de la sacristie, vêtu de l'étole et de la chasuble, et accompagné seulement de l'enfant de chœur portant le vin. M. de Beaujeu se mit à genoux sur une chaise. La messe basse commença. Dès les premières paroles de l'office divin, le trouble du com-

mandeur parut se dissiper. La contraction de ses traits s'effaça; ses regards se fixèrent sur le saint tabernacle, d'abord avec timidité, puis avec plus de confiance et d'onction. Les paroles de l'officiant et les réponses de l'enfant semblaient une musique céleste, où son oreille trouvait des délices infinies. Ses yeux se remplirent de larmes et on l'entendit murmurer tout bas :

— Est-il possible, mon Dieu, que vous daigniez encore me recevoir dans vos bras ?

M. de Beaujeu se prosterna ensuite sur la pierre, à deux genoux, et resta immobile comme une statue. Cependant l'office n'était pas encore à l'oblation, lorsque le prêtre s'agita comme si le trouble eût passé de l'esprit du commandeur dans le sien. Son visage pâlissait et le son de sa voix s'altérait. Deux fois, en prenant l'hostie, il la laissa tomber au pied du calice. Au moment d'accomplir le sacrement de l'eucharistie, son gosier se serra, et au lieu de prononcer les paroles *hoc est enim corpus meum,* il poussa un cri douloureux. L'officiant se retourna saisi de crainte et haletant; il s'appuya du coude sur l'autel et dit à l'enfant de chœur :

— Il faut qu'une personne étrangère au

couvent soit entrée ici. Cherchez-la et lui ordonnez de sortir.

L'enfant fit le tour de la chapelle, et ne trouva personne.

— C'est donc ma faute, reprit le prêtre; mon Dieu, quel crime pourrais-je avoir commis?

Le père supérieur tenta de poursuivre le divin sacrifice; mais un coup de vent éteignit les cierges. Sous les deux nefs latérales résonnèrent des voix confuses. En essayant encore de prononcer les paroles sacramentelles, le prêtre laissa échapper malgré lui une malédiction qui le glaça d'horreur. Il descendit les degrés de l'autel, et s'approchant du commandeur :

— Il y a ici, dit-il, un homme maudit de Dieu; est-ce donc vous, mon fils?

M. de Beaujeu, la face contre terre, ne répondit point; le prêtre voulut le soulever entre ses bras : le commandeur était évanoui.

II

Peu d'instants après son évanouissement, M. de Beaujeu se promenait à grands pas dans le cabinet du père supérieur. Sans doute on n'aurait point connu sa confession, si la curiosité de l'enfant de chœur n'eût été éveillée par la scène de la chapelle. Tandis que le sacristain et les frères servants avaient secouru M. de Beaujeu et l'avaient aidé à marcher jusque dans le cabinet du supérieur, l'enfant s'était blotti dans un rayon de la bibliothèque, derrière une rangée d'énormes in-folio. Du fond de cette cachette, il put observer tous les détails de la conférence.

Le vieux commandeur était singulièrement exalté. Le plancher de la cellule tremblait sous le poids de son grand corps. A chaque pas qu'il faisait, son épée frappait sur ses bottes. Il mordait ses moustaches. Toute sa personne avait une apparence terrible, et l'on reconnaissait, à ses gestes passionnés, le combat qui se livrait entre son désespoir et l'énergie de son caractère.

— Puisque mon malheur est irréparable, disait-il, je le subirai; mais je sauverai du moins ma réputation, si je ne puis sauver mon âme... J'aurai une fin exemplaire. A force de bonnes œuvres, je ferai honte au ciel de sa rigueur. Il n'y manquera rien, hormis votre présence et vos consolations, ô mon Dieu!...

Et puis, en se donnant un coup de poing dans la poitrine, le vieillard ajouta :

— Seigneur! il y a donc des fautes qui ne peuvent se racheter?

— Mon fils, dit le supérieur, confiez-moi le secret qui vous accable. Nous saurons si le mal est sans remède.

Le commandeur se jeta dans un fauteuil, et après avoir posé ses deux mains sur ses yeux pour se recueillir, il commença le récit suivant :

— C'était en 1660; la guerre de Candie durait depuis treize ans, lorsqu'on apprit que sultan Mohammed IV préparait une nouvelle expédition contre cette île malheureuse. Je commandais alors cinq navires fort beaux, montés par des équipages pleins de courage et de dévouement, la fleur des chevaliers de Malte. Nous étions sur les côtes de la Pouille. Le grand maître me fit parvenir l'ordre de me rendre dans l'Archipel et de m'y placer en observation pour donner avis de l'approche de la flotte turque. Le 2 mai au matin, en vue de l'île de Paros, je remarquai les symptômes d'un orage violent qui se préparait. Prévoyant que je n'aurais point le temps de me mettre à l'abri, je gagnai le large et je m'éloignai des côtes. La tempête s'éleva bientôt. Jamais je n'en vis de si formidable; elle nous battit sans relâche pendant vingt-quatre heures et nous entraîna fort loin, sans réussir à nous disperser, car mes cinq navires de guerre manœuvraient avec une rare perfection. Un seul vaisseau, sous les ordres du chevalier de Flosville, s'égara pendant une demi-journée, et nous rejoignit le soir; mais ce fut pour nous apprendre une nouvelle qui m'alarma : la flotte ottomane était à quelques milles de nous. Bientôt la nuit de-

vint fort sombre ; à la faveur des ténèbres, j'espérais échapper aux regards de l'ennemi. Je fis éteindre tous les feux et je me dirigeai avec précaution vers le petit port de Cora, dont on voyait briller le phare.

« Mon espérance fut trompée. A travers l'obscurité, j'aperçus une galère turque si proche de l'un de mes navires, que je ne doutai point qu'on ne nous eût découverts. La tempête donna d'abord trop d'occupation au Turc pour qu'il songeât sérieusement à nous attaquer. Il ne connaissait pas encore le nombre de mes vaisseaux, et il n'aurait pu engager, dans la nuit, que des combats partiels où ses forces auraient couru trop de hasards ; mais le jour en se levant nous montra le péril de notre situation. La mer était couverte de voiles ennemies ; j'en comptai quarante. Malgré l'orage qui les avait dispersées, elles se ralliaient lentement, et je m'aperçus, aux signaux du vaisseau-capitan, qu'on se proposait de m'envelopper. Mazamamiet commandait cette grande flotte ; je le savais courageux et déterminé pour l'avoir rencontré en d'autres combats. Cependant je compris à ses mouvements qu'il ne me croyait pas assez téméraire pour risquer le passage du petit port de Cora par cette mer affreuse. Je pris ma ré-

solution sans hésiter : nous entrâmes à Cora sans accident, et j'y embossai mes cinq navires en présentant un front de bataille capable d'intimider tout autre que Mazamamet. Si le port eût été meilleur, la supériorité du nombre ne m'aurait point embarrassé, parce que j'avais pour moi la supériorité des armes. Mes chevaliers et mes matelots, tous jeunes et intrépides, se réjouissaient de se battre; mon artillerie était excellente, et l'ennemi ne pouvait m'attaquer qu'avec le quart de ses forces, à cause de ma position favorable.

« Le 5 mai 1660, à neuf heures du matin, le feu commença. Trois navires turcs placés à l'entrée du port nous envoyèrent une bordée qui ne nous atteignit point, et à laquelle je ne daignai pas répondre. Une galère ennemie voulut forcer le passage et se jeter entre mes vaisseaux; une décharge à bout portant la coula bas. Mazamamet fit avancer des chaloupes bombardes. Les projectiles, passant par-dessus le môle de Cora, portèrent d'abord à faux; mais à force de corriger son feu, l'ennemi finit par nous atteindre. Je mis alors en jeu toute mon artillerie. Un combat terrible s'engagea. Deux de mes navires vomissaient une grêle de boulets par l'ouverture du port, et les trois autres

répondaient aux bombes de Masamamet par des obus dont les coups frappaient juste. La première journée s'écoula sans que ma flotte eût souffert de grands dommages; mais la nuit fut cruelle. La tempête ne s'était pas encore calmée. La jetée de Cora ne suffisait point à nous défendre de la force des eaux, et je tremblais de voir mes navires se briser les uns contre les autres. Je demeurai jusqu'au jour dans une anxiété que je n'oublierai de ma vie, écoutant les cris de mes équipages et les explosions de l'artillerie, qui ne cessaient de résonner. Je fis débarquer plusieurs pièces de canon, et j'établis une batterie sur la pointe du môle. Cette batterie causa des pertes considérables à l'ennemi; mais elle nous perdit, en inspirant au capitan-pacha l'idée de détruire la jetée, qui était à moitié ruinée. Plusieurs brèches énormes s'ouvrirent, et les boulets arrivèrent à nous avec plus de sûreté. Avant la fin de la seconde journée, mon vaisseau commandant eut un de ses mâts brisé; deux autres de mes vaisseaux furent endommagés et perdirent beaucoup de monde. A huit heures du soir, le feu cessa. Je profitai de ce moment de répit pour faire réparer les avaries et passer en revue mes équipages. Je ne vous dirai point le

spectacle sanglant que j'eus sous les yeux. Tous ces braves marins, oubliant leurs blessures, suppliaient leurs camarades de ne pas se rendre et de combattre jusqu'à la mort. Je leur promis de mourir avec eux ; mais en revenant sur mon vaisseau j'avais le désespoir dans l'âme. »

Arrivé à ce point de son récit, le commandeur s'interrompit :

— Mon père, dit-il après un court moment de silence, ce qu'il me reste à vous raconter peut sembler incroyable à bien des gens. Pendant longtemps j'en ai douté moi-même, et je l'attribuais à quelque illusion de mes sens. J'inclinais à penser que les apparitions de toutes sortes étaient des créations de notre esprit. Ce matin seulement j'ai appris qu'elles pouvaient exister ailleurs qu'en nous-mêmes.

— Achevez, mon fils, répondit le père supérieur.

— Vers onze heures du soir, reprit le commandeur, la moitié de mes hommes prenait quelques instants de repos, pour se préparer à mourir en combattant. Par-dessus le bruit des vagues, qui s'élançaient dans les débris de la jetée, on entendait les sifflets des contre-maîtres et les cris des blessés. J'étais sur mon banc

du commandement, et je demandais à Dieu de m'envoyer le premier boulet que tirerait l'ennemi, ou de sauver ma flotte par un miracle. Tout à coup j'aperçus debout en face de moi un personnage inconnu qui assurément ne faisait point partie de mon équipage. Il portait une longue robe noire. Son visage pâle avait une expression indéfinissable, où la tristesse et la fierté paraissaient mélangées avec je ne sais quoi de méchant. Ses grands yeux, régulièrement beaux, me regardaient d'un air doux et pitoyable; mais les coins de sa bouche se retroussaient, comme si le dédain eût accompagné la pitié dont il m'honorait. Il s'appuyait du coude sur la balustrade de mon banc, dans une attitude pleine de noblesse.

« — Antoine Quiqueran, me dit-il d'une voix plaintive, je viens t'annoncer une triste nouvelle : demain tu assisteras à la destruction de ta flotte.

« — N'y a-t-il donc plus de ressource? demandai-je à l'inconnu.

« L'apparition secoua sa belle tête avec mélancolie, et je crus avoir devant moi l'un de ces génies funèbres que les sculpteurs font pleurer sur les tombeaux.

« — Mon Dieu! ajoutai-je en me tordant les

bras, acceptez au moins le sacrifice de ma vie?

« — Je n'en veux point, reprit l'inconnu. Tu survivras à tes compagnons. Mais que répondras-tu au grand maître de Malte lorsqu'il te dira : « Antoine, qu'as-tu fait de tes cinq vais-« seaux et des quinze cents braves qui com-« battaient sous tes ordres? »

« — Je me tuerai plutôt que de subir un pareil supplice, répondis-je.

« — Te tuer! dit l'inconnu, c'est le plus sot parti que tu puisses imaginer. Le suicide te mènerait à coup sûr aux enfers, tandis qu'en exposant un peu ton âme, tu pourrais sauver tes compagnons et rentrer triomphant à Malte. Si tu dois te damner, au moins faut-il que ce soit avec honneur et profit.

« — Depuis une heure que je prie Dieu, je ne lui en demande pas tant, répondis-je.

« — Ce n'est pas à *lui* qu'il faut adresser tes prières, reprit l'inconnu ; il ne veut point les écouter. Le temps presse. Essaye de *l'autre* ; tu le trouveras plus complaisant.

« — *L'autre!* qui est-il? où le rencontrer? qu'exigera-t-il de moi?

« — Il est devant tes yeux. Tu peux sauver dès aujourd'hui tes vaisseaux, et plus tard,

avec de l'habileté, sauver encore ton âme.

« — Tu es donc le démon?

« — Appelle-moi comme il te plaira. Mais observe, je te prie, quels égards j'ai pour ton mérite et ton courage. Ne crois pas que je traite ainsi les misérables qui se donnent à moi tous les jours. Je leur chicane une heure, et je les exécute rigoureusement. Avec un homme comme Antoine Quiqueran, je ne marchande pas et je me montre accommodant.

« — Le prix que tu attaches à la perte de mon âme, répondis-je, est un avertissement dont je te remercie. Tu abuses de la position unique d'un soldat réduit au désespoir, et qui voudrait se sacrifier pour sauver ses compagnons d'infortune.

« — Voilà de la vanité, reprit l'inconnu. Ton dévouement est généreux en effet; mais tu es dans l'erreur en pensant que l'histoire n'offre pas d'autre exemple d'un si beau sacrifice. J'en ai sur mes tablettes une liste imposante, et je t'en citerai plusieurs pour ton instruction. Ton esprit s'accoutumera ainsi à une idée dont les vieilles femmes et les curés de campagne ont fait un monstre épouvantable. Afin de te prouver que tu n'as pas un cœur trop au-dessus du reste des humains, je

vais te raconter un sacrifice plus extraordinaire et plus utile que le tien. Au commencement du xve siècle, la république de Venise, qui s'éteint lentement aujourd'hui, touchait à son apogée. Deux génies opposés se manifestèrent dans le sénat de cette république : le génie de la prudence, et celui de l'ambition. Ils s'incarnèrent tous deux dans les personnes de Thomas Mocenigo et de François Foscari. Ce sont des noms illustres. Mocenigo considérait comme un danger pour l'État de Venise de tourner ses regards vers la terre ferme. Il voulait demeurer fidèle aux anciennes traditions, s'attacher aux traités de commerce avec le Levant, conserver et augmenter les priviléges que Venise avait chez les Arabes, de façon à rendre toute concurrence impossible; il voulait éviter de prendre part aux débats politiques des États de l'Europe, et surtout ne point éveiller leur jalousie par des questions de frontières en Lombardie. Au contraire, François Foscari sentait les forces de sa patrie, et il devinait que les petites principautés du voisinage, gouvernées par des tyrans, étaient destinées à former son domaine en terre ferme. Il voulait que la république osât lutter contre les rois et les empereurs.

Enfin, Foscari brûlait du désir d'élever Venise au rang des plus grandes puissances. Ces deux partis divisèrent donc le sénat en deux fractions égales. L'une se composait des vieillards, l'autre des jeunes gens. Elles triomphaient tour à tour dans les scrutins. D'un côté il y avait plus de sagesse ; de l'autre, plus d'éclat. La conviction et l'entêtement paraissaient égaux des deux côtés. En 1405, les jeunes gens l'emportèrent sur les vieillards, dans une délibération importante. La république résolut de s'emparer de Padoue par trahison. François Carrare, attiré à Venise, fut étranglé dans un cachot. Padoue, Feltre, Bellune, Trévise, devinrent le prix de cette expédition. Venise ayant alors en terre ferme un territoire qu'elle ne pouvait plus abandonner, Thomas Mocenigo et son parti tremblèrent de l'attitude ambitieuse que le gouvernement venait de prendre vis-à-vis des puissances de l'Europe. Le succès du parti Foscari, dans cette rencontre, lui valut un échec dans une autre occasion. En 1413, le doge étant mort, le grand conseil élut Thomas Mocenigo. Une fois revêtu de cette dignité, ce vieillard sut faire prévaloir son système pacifique dans le sénat, et la république parut s'en trouver bien. Le commerce et

le crédit de Venise s'étendirent prodigieusement. La population de la ville était, en 1418, de 190,000 habitants. L'État possédait quarante-cinq navires de guerre, montés par 11,000 marins. Il y avait 30,000 maisons de commerce vénitiennes en Italie et dans le Levant. Les échanges, avec la Lombardie seulement, s'élevaient à une somme annuelle de 30,000,000 de ducats, et tout le coton des Indes arrivait en Europe sur les vaisseaux de Venise. Thomas Mocenigo avait alors soixante et seize ans. Il en eût voulu vivre cent, non pas par amour de la vie, mais pour préserver sa patrie des dangers où lui seul pouvait l'empêcher de se précipiter. Lorsque, après cinq ans de règne, il sentit la mort s'approcher de lui, son âme éperdue ne voulait point quitter ce corps épuisé qui la rendait à Dieu malgré qu'elle en eût. Un soir, le vieux doge, emmaillotté comme un enfant, toussait au fond de son alcôve. Les sénateurs, le considérant déjà comme mort, s'entretenaient, près de son lit, du successeur qu'on devait lui donner, et tous les regards se tournaient vers le superbe Foscari. Au milieu des robes noires du sénat, un inconnu se glissa dans la ruelle du doge expirant, et lui offrit, à certaines conditions, cinq

années de vie et de puissance. Mocenigo accepta sans difficulté; il montra même tant d'empressement à conclure, qu'il négligea de débattre ses intérêts aussi bien qu'il l'eût pu faire. Il signa d'une main défaillante. Le lendemain, le vieux doge, revenu à la santé, présidait le conseil des *Pregadi*, et, selon ses idées, Venise était sauvée.

« — N'oubliez pas, dis-je à l'apparition, de m'apprendre comment a fini ce Thomas Mocenigo.

« — Moins bien qu'il ne l'aurait dû, mais ce fut par sa faute. Il ne s'occupa que des affaires de l'État et point des siennes pendant ces cinq années. Une fois assuré de vivre tout ce temps-là, il ne prit ni repos, ni plaisirs. Il brassa plus de besogne à lui seul que le reste du gouvernement; il mit le sénat sur les dents, et fit de ses provéditeurs autant de galériens. Le terme arriva sans qu'il y eût songé, et il mourut en répétant pour la centième fois : « Craignez l'orgueil et l'ambition de Foscari; donnez vos voix à Lorédan! »

« — L'exemple que vous me citez, dis-je à l'inconnu, n'est point de nature à m'entraîner. Thomas Mocenigo, pour avoir trop aimé sa patrie, se perdit, tandis que l'ambitieux Foscari

fut sauvé. Comment le ciel peut-il permettre de si grandes injustices ?

— C'est précisément aux âmes élevées, répondit l'apparition, que le ciel nous permet de nous adresser, et c'est pourquoi je suis ici. Antoine Quiqueran, avec un homme comme toi, je ne m'abaisserai pas au mensonge ni à la fourberie ; je viens exprès pour te séduire.

III

Le commandeur de Beaujeu, racontant ses aventures au supérieur des cordeliers, poursuivit son récit en ces termes :

« — Je vous sais gré, dis-je à l'apparition, de ne vouloir employer, pour me séduire, que la persuasion, et non la ruse. Mais d'où vient cette générosité? Croyez-vous ma défaite si facile? ou bien attachez-vous une espèce de point d'honneur à cette parade de franchise?

« — Des points d'honneur! des parades! répondit le démon en souriant; ces idées-là sont bonnes pour de pauvres têtes humaines. Je ne m'amuse point à ces bagatelles. Je ne connais que mes intérêts, et, en m'appliquant

à les faire triompher, je n'ai garde de me créer sottement des difficultés inutiles. Si je te parle avec franchise, c'est que de vaines finesses ne t'inspireraient que du mépris. Je ne suis point responsable de l'état désespéré où je te vois. Là-haut demeure *celui* qui t'a jeté dans cet abîme; il avait sans doute ses raisons pour le faire. J'en profite, et je t'offre mes services. Avec toi, la ruse serait une maladresse; par conséquent, je dois te parler sans détours.

« — Celui qui m'a jeté dans l'abîme, répondis-je, saura faire éclater sa puissance, s'il lui plaît de me sauver par un miracle.

« — Ne vous exaltez pas, reprit le démon; depuis le temps de Jeanne d'Arc, le ciel ne fait plus de miracles, et vous n'êtes pas une jeune pucelle gardant de petits moutons. Reprenons donc, s'il vous plaît, notre propos. Vous vous trompiez tout à l'heure en disant que l'ambitieux Foscari avait été sauvé. Sa vanité me le livra; et puisque nous jouons ensemble cartes sur table, je vous avouerai que j'ai un peu enflé le mérite de son prédécesseur. Au fond, l'amour de Thomas Mocenigo pour sa patrie pouvait s'appeler l'entêtement coriace d'un vieillard dans un système politique étroit. Avec mon aide et mes conseils, Foscari entraîna

pour toujours Venise hors de ses lagunes, et lui donna le rang d'une grande puissance en Europe; ses concitoyens l'en récompensèrent par une déposition. Foscari mourut de dépit et de honte, sans avoir pu s'acquitter envers moi. Vous voyez bien que Mocenigo n'eut rien à lui envier. Vous aimez à lire l'histoire du grand marquis de Pescaire; c'est le pire modèle que vous puissiez imiter. Pescaire m'écouta lorsque je lui conseillai de trahir Charles-Quint et de garder pour lui le Milanais, dont il avait fait la conquête; mais il s'avisa de procéder à un commencement d'exécution sans me consulter, dans l'espoir d'arriver à son but en m'échappant. Cette hésitation causa sa ruine. Je me vengeai en le laissant agir avec les faibles moyens d'un homme. Il ne tira de ses manœuvres aucun profit, et perdit à la fois sa gloire et la confiance de l'empereur. Croyez-moi : n'hésitez point, et dites-moi oui ou non résolûment avant l'aurore qui va bientôt paraître. Vous pouvez juger déjà combien de documents secrets sont en ma possession touchant certains points d'histoire. Vous auriez sujet de vous étonner si je vous découvrais toute la part que j'ai prise à des événements dont les hommes ont expliqué le sens comme ils l'ont pu. Je n'ai

pas de vanité : je demeure volontiers dans l'ombre ; mais il ne se fait presque rien en politique sans que je m'en mêle. Pour vous citer seulement des exemples qui vous concernent, je pourrais vous dire comment je rendis au célèbre Wallenstein sa gloire que Gustave-Adolphe lui allait enlever ; mais Wallenstein ne fut pas déterminé par des motifs aussi nobles que les vôtres. Je préfère vous rappeler un autre exemple où vous retrouverez une parfaite conformité de situation avec le malheur dont vous êtes menacé. Il s'agit d'un militaire fameux, qui par mes soins a sauvé son armée près de périr, comme vous allez sauver votre flotte. Son histoire vous touchera sans doute, car j'ai vu cet homme exactement en l'état où je vous vois à présent.

« L'apparition remarqua peut-être sur mon visage quelque signe de curiosité, car elle s'approcha de moi et s'assit à mon côté sur le banc de commandement, pour me dire en baissant la voix :

« — Ce grand capitaine est encore vivant ; il passe pour l'un des plus habiles et des plus heureux hommes de guerre de ce siècle. Vous devez le connaître : c'est le maréchal Abraham Fabert.

. . . .

« Avant la guerre de Candie, j'avais connu en effet le maréchal de Fabert, lorsqu'il n'était encore que colonel, et nous avions fait amitié ensemble. Je n'ignorais pas les bruits que l'on répandait sur les succès de ce grand guerrier ; mais je les tenais pour des contes ridicules. Aux yeux du vulgaire, rien ne ressemble tant à des sortiléges que les conquêtes du génie, c'est pourquoi je pensais que toute la magie de Fabert était dans ses talents et son courage.

« — Vous avez ouï parler, me dit l'apparition, de la perte que les Français éprouvèrent à Mayence en 1635. Un peu trop de lenteur dans leurs opérations, des forces ennemies trop considérables furent les causes de leurs échecs. Fabert commandait un corps important. Sa résistance énergique aux efforts de Gallas, général en chef des Impériaux, empêcha que la déroute ne devînt complète. Cependant le trouble s'était mis dans les troupes françaises. Il y avait sujet de s'épouvanter, car l'armée ennemie chassait devant elle plusieurs régiments rompus, et les menait battant jusque dans les retranchements de Fabert, où ils achevaient de porter le désordre. Par une nuit comme celle-ci, le colonel, épuisé de fatigues, écoutait les hurlements lointains des Croates

qui dépouillaient les malheureux tombés sur le champ de bataille. Son grand cœur se brisait à l'idée que le même sort était réservé, pour le lendemain, aux braves soldats qui l'entouraient. Sous le prétexte d'observer les positions de l'ennemi, Fabert descendit au bord d'une rivière, pour y pleurer sans témoin. Il me vit debout près de lui, comme je l'étais tout à l'heure en face de vous. Notre conversation ne fut pas longue. Aussitôt que je lui eus appris mon dessein de sauver l'armée, il me prit au mot, et signa un accommodement avec moi, où je lui offrais les avantages les plus brillants, non-seulement pour la circonstance présente, mais encore pour l'avenir de sa carrière militaire. Je lui enseignai ensuite ce qu'il devait faire. Je dirigeai son corps d'armée par des chemins que je connaissais. Il passa sur le ventre aux Croates, et surprit Gallas par une manœuvre savante. Les troupes exécutèrent leur retraite en bon ordre, et depuis ce moment, on a cent fois répété que M. de Fabert avait sauvé l'armée. Il eut l'honneur de cette campagne, et jusqu'au jour où le roi lui donna le bâton, Turenne le voulut toujours avoir sous ses ordres. . . . .

« — Peut-on savoir, dis-je à l'apparition,

quels étaient ces avantages que vous fîtes au maréchal de Fabert?

« — Je lui donnai vingt-cinq ans d'une fortune militaire heureuse, et je lui tins parole, car depuis ce jour il ne combattit jamais sans porter la victoire dans son bagage.

« — Fort bien; mais à quelles conditions?

« — A la simple condition de me livrer, en son lieu et place, une autre personne, au terme de ces vingt-cinq ans.

« — Le terme est-il arrivé?

« — Il échoit dans le courant de cette année. La retraite de Mayence est de 1635, et nous sommes en 1660.

« — Et pensez-vous que le maréchal soit en mesure de vous satisfaire?

« — Je le crains fort, car Fabert a des admirateurs passionnés; bien des militaires voudraient à tout prix hériter de sa fortune. Cependant, il est jaloux, et plutôt que de céder son bonheur et sa gloire à quelque autre officier, il est capable de se laisser périr. Si je le trouve dans cette disposition, j'en aurai tant de joie, que je lui accorderai un sursis de deux ans, au bout desquels il faudra que nous partions ensemble.

« — Mais qui donc vous pourrait-il donner en son lieu et place? demandai-je.

« — Un ami dévoué, un serviteur, un frère, un fils, une maîtresse.

« — Quel homme serait assez lâche pour sacrifier son ami, son frère, son fils ou sa maîtresse? Non, Fabert ne commettra pas un crime si noir. Vous le savez bien, et voilà pourquoi vous l'avez si favorablement traité.

« — Antoine Quiqueran, me dit l'apparition, tu seras traité plus favorablement encore. Au lieu de vingt-cinq ans, je t'en accorderai trente. Songes-y donc : parmi ces chevaliers qui vont mourir à tes côtés demain, plusieurs ont leur âme en si mauvais état qu'ils ne sauraient aller en paradis. Je risque, pour te complaire, de les voir m'échapper... Dis un mot, ils vivent; tu les sauves en te couvrant de gloire, et avant trente ans l'un de ces mêmes chevaliers, ou quelque autre de tes serviteurs, en se donnant à moi pour te racheter, n'aura pas une pire mort que celle qui l'attend demain.

« Dans ce moment, des cris déchirants sortaient des entrailles de mon vaisseau : les blessés semblaient s'être donné le mot pour ajouter le concert de leurs gémissements aux sophismes du tentateur. Mon cœur faiblissait;

j'étais prêt à me rendre. Hélas! que n'ai-je signé alors le pacte qui m'était offert! J'aurais, du moins, succombé pour le salut de mes compagnons; mais l'ennemi des hommes devait triompher de mon âme par d'autres considérations moins belles. Je me crus au-dessus de lui, et, après avoir raffermi mes esprits troublés, je me tournai vers l'apparition en lui disant :

« — Retire-toi, Satan !

« Comme s'il eût deviné ma pensée, le démon avait déjà disparu. Je m'endormis ensuite sur mon banc, et lorsque les tambours m'éveillèrent, je crus avoir rêvé ce que je viens de vous raconter.

« Le soleil, en sortant de la mer, poursuivit le commandeur, n'éclaira pas mes pauvres navires, car le combat avait recommencé avant l'aurore, et une épaisse fumée enveloppait tout le port de Cora. Pas une balle ne voulut m'atteindre; en vain je cherchais la mort, en courant où je voyais pleuvoir la mitraille. Neuf cents de mes braves eurent le bonheur de périr. Le reste se rendit à discrétion. Ma flotte, traînée à la remorque par le vainqueur, reçut la souillure de l'étendard ottoman; je fus chargé de fers et jeté, avec

d'autres prisonniers, au fond de la cale du vaisseau capitan. Je me tenais dans un coin, dévorant ma rage. Mes compagnons, harassés, dormaient autour de moi. J'aperçus la figure de la nuit précédente, encore vêtue de sa robe noire et prenant ses attitudes mélancoliques.

« — Eh bien? lui dis-je, vous venez jouir de mon malheur.

« L'apparition garda le silence.

« — Généreux étranger, repris-je avec amertume, vous voyez à quelle extrémité on se laisse réduire pour ne point accepter vos services. Je mourrai sous le poids de ces chaînes; mais j'irai vers Dieu.

« — Lui! s'écria le démon avec un rire sinistre; ne sens-tu pas qu'il t'abandonne? Et cependant c'est pour lui que tu viens de combattre. Puisque tu me railles sur ma générosité, je vais te confondre à l'instant. Je serai plus généreux que tu n'oserais l'espérer. Antoine Quiqueran, tes chaînes vont tomber. Je ferai pour toi ce que n'a pas voulu faire celui dont tu as prononcé le nom tout à l'heure.

« Comme je n'avais jamais ouï dire que les esprits infernaux aimassent à rendre des services pour rien, je considérai les promesses de celui-ci comme une rodomontade. Je cher-

chais d'ailleurs dans ma tête comment il lui eût été possible de me tirer de mon fâcheux état, et mon imagination ne me fournissait aucun expédient. Je réfléchissais à la sortie que venait de faire mon personnage, lorsque les craquements et les secousses du navire m'annoncèrent un nouveau redoublement de la tempête. Jamais, depuis que je parcourais les mers, je n'en avais vu d'aussi longue ni d'aussi terrible. J'entendis bientôt des cris et des trépignements. Les équipages du Turc, se croyant perdus, ne voulaient plus manœuvrer. Au bout d'une heure, parut devant moi le capitan-pacha en personne, accompagné de plusieurs officiers et d'un homme portant une torche.

« — Commandeur Quiqueran, me dit-il, les fureurs du ciel doivent nous faire oublier celles de la guerre. Mes vaiseaux vont périr aussi bien que les tiens. Unissons-nous pour lutter contre les éléments. Je sais que tu es le plus savant marin de la Méditerranée. Viens avec moi sur le pont. Prends le commandement de mon navire et celui de toute ma flotte. Si tu nous tires de cet effroyable danger, ta liberté te sera rendue.

« — Qu'ai-je à faire de ma liberté, répon-

dis-lui, si tu ne me rends point mes équipages et mes vaisseaux? Puisse la mer nous abîmer tous ensemble!

« — Écoute-moi, reprit Mazamamet; le sultan mon maître ne m'approuverait pas si je te rendais tes vaisseaux après les avoir pris. Je t'en accorderai un seulement sur lequel tu partiras, et j'en garderai quatre.

« — J'accepte, répondis-je; mais, au lieu de partir, je resterai prisonnier, et j'enverrai à Malte le chevalier de Flosville avec son navire, pour annoncer au grand maître la honte et le malheur d'Antoine Quiqueran.

« On me débarrassa de mes liens. Je montai sur le pont et je dirigeai les manœuvres; Mazamamet, le porte-voix à la main, répétait en langue turque mes commandements. Quoique la marine ottomane ne soit point mauvaise, elle n'est pas à comparer à celle de notre ordre. Le capitan-pacha avait commis de grosses fautes que je lui fis réparer. En un mot, je le tirai du danger, et quand le jour parut, il ne lui manquait pas un seul navire. Mazamamet, fidèle à sa parole, délivra le chevalier de Flosville avec tout son équipage. J'embrassai ce digne jeune homme; il partit pour Malte sur son vaisseau, et je redemandai mes fers. A peine

m'avait-on rejeté au fond de la cale que je fus obsédé de nouveau par l'apparition.

« — Eh bien, me dit-elle, tu vois ce que je pourrais faire pour toi sur ce simple échantillon.

« — Ne te vante pas, répondis-je, c'est le Dieu pour qui je combats qui a sauvé un de mes vaisseaux ; je n'ai d'espoir qu'en lui.

« — Tu oublies, reprit le démon, que je suis sur mon terrain, parmi des mécréants à qui j'inspire ce que je veux. Il dépend de moi de leur souffler dans l'esprit la fantaisie de te tuer.

« — Fais-le donc, répondis-je en colère, je te défie de me rendre ce service signalé.

« L'apparition se mit à sourire.

« — Modeste Quiqueran, dit-elle, dans le succès que tu viens d'avoir, tu ne portes pas en ligne de compte ton mérite, ton courage et l'éclat de ta réputation. Je saurai te prouver que je suis l'inventeur de cet incident imprévu ; je montrerai que je règne seul ici. Apprends que bientôt ce mérite et cette réputation vont te plonger dans un abîme plus profond. Nous verrons si celui en qui repose ton espérance te tendra la main.

« Comme je haussais les épaules avec mé-

pris, le démon releva fièrement la tête et disparut, en me disant :

— Au revoir, Quiqueran ; quand je reviendrai, tu auras un peu rabattu de cette hauteur intraitable.

Le capitan-pacha reprit le chemin de Constantinople, afin d'y réparer ses avaries. Dans mon malheur, j'avais la consolation de penser que le combat, plus encore que la tempête, retardait l'expédition contre Candie. Nous étions dans les eaux des Dardanelles, lorsque Mazamamet descendit auprès de moi.

— Commandeur, me dit-il, je veux te rendre le bien que tu m'as fait en demandant ta grâce ; je sais d'avance que le grand vizir élèvera des objections. Mon opiniâtreté sera égale à la sienne. Si je ne réussis pas à le persuader, je refuserai de te livrer, et comme il ne te connaît point, il ne pourra deviner lequel de mes prisonniers est le célèbre Quiqueran. Prends les habits de l'un de tes officiers ; ne réponds point si l'on vient ici t'appeler, et cache-toi parmi tes compagnons.

Ce que Mazamamet avait prévu arriva. Le jeune sultan Mohammed voulait m'accorder ma grâce ; le grand vizir l'en dissuada. Le vizir et le capitan se querellèrent, et je payai les

frais de leur dispute. On passa les prisonniers en revue. Soit que mes regards m'aient trahi, soit que le vizir eût un coup d'œil sagace, il crut me reconnaître. On me sépara de mes compagnons et je fus envoyé à la forteresse des Sept-Tours. Mon cachot était humide, infect; j'y respirais à peine. La lumière n'y entrait que par une meurtrière. On me nourrissait mal. L'apparition avait dit la vérité en assurant qu'à notre première rencontre je rabattrais un peu de mon orgueil, car mes forces s'épuisèrent. L'ennui et le découragement me réduisirent à cette extrémité de souhaiter les visites de ce mauvais génie; il vint souvent me voir, et il choisissait avec un discernement incontestable les moments où la fièvre, le désespoir ou la faim m'avaient épuisé. Cependant je résistais encore à ses séductions.

« Tandis que j'étais en prison, le siége de Candie se poursuivait. Le gouverneur de la forteresse visitait les cachots une fois par mois. Il me donnait des nouvelles de cette guerre qui dura neuf ans encore. Au bout de ce temps, vous savez par quelle catastrophe elle finit : les secours du roi de France ne sauvèrent point cette belle colonie. Le duc de Beaufort y trouva la mort; les Vénitiens y

perdirent beaucoup de monde. Ni le dévouement des Français, ni l'héroïsme du célèbre Morosini, ne purent arracher Candie à son sort. Lorsque la paix fut signée, mes gardiens eurent la cruauté de m'apprendre que le sultan avait rendu tous les prisonniers, à la sollicitation de Louis XIV, et que j'étais seul excepté par une distinction particulière. Je ne vous peindrai pas l'état de faiblesse dans lequel je tombai à cette triste nouvelle. Mais celui qui avait juré la perte de mon âme en sut profiter. Il revint souvent me voir, et, par calcul, il me quittait seulement pendant le temps nécessaire pour me laisser goûter l'horreur de mon isolement. Il me répétait sans cesse qu'au lieu de languir et de m'éteindre au fond d'un cachot, il dépendait de moi d'avoir trente années de gloire, d'aventures heureuses, de combats brillants, et d'une fortune incomparable. L'épuisement me donna des maladies, et ce fut alors la santé que le démon me promit. Enfin, il paraît que je succombai, et que je signai de mon sang un pacte avec l'ennemi des hommes. »

IV

En écoutant les derniers mots de la confession d'Antoine Quiqueran, le père supérieur des cordeliers regarda le commandeur d'un air étonné :

— Mon fils, dit le moine, comment se peut-il que vous parliez sous une forme dubitative de la plus grave circonstance de toute votre vie? *Il paraît*, dites-vous, que vous signâtes un pacte avec l'ennemi des hommes? N'êtes-vous donc point certain d'avoir signé ce pacte?

— Mes doutes n'ont cessé que ce matin, reprit M. de Beaujeu. Dans ma prison, l'épuisement, la maladie et le désespoir avaient si

fort troublé mes sens que des visions de toutes sortes passaient à chaque instant devant mes yeux. Je ne savais point distinguer les réalités d'avec les inventions de mon délire ; voilà pourquoi je demeurai longtemps dans ce doute que je tremblais d'éclaircir.

« J'avais à peine signé mon malheur et ma ruine que mon génie familier cessa de venir dans mon cachot. Je recouvrai promptement la santé. Ne voyant plus auprès de mon grabat ce personnage de l'autre monde, je me plus à penser que mes entrevues avec lui étaient des chimères enfantées par la fièvre. Je me persuadai que la faiblesse et l'exaltation de ma pauvre cervelle avaient transformé des geôliers en démons, et que j'avais été trompé par quelque hallucination digne tout au plus d'effrayer un enfant. Par moments, mes terreurs me reprenaient, mes souvenirs devenaient plus précis. En me rappelant le tableau qui me représentait l'esprit des ténèbres assis auprès de mon lit et me pressant de signer un écrit avec mon sang, je sentais mes cheveux se dresser sur ma tête ; et puis le doute revenait accompagné de l'espérance. Je ne ressemblais guère, d'ailleurs, à un homme qui dispose à son gré des puissances surnaturelles. Ma situation ne

recevait aucun adoucissement. On me traitait avec la dernière barbarie, et je bénissais mes souffrances en songeant qu'elles devaient me rassurer sur l'état de mon âme.

Cependant, un matin, le geôlier me glissa dans la main un billet écrit en langue française, et signé de mon neveu Jacques Quiqueran. Ce garçon, que j'avais laissé tout enfant, était devenu un brave et savant marin de l'ordre de Malte. Jacques m'annonçait qu'il avait su gagner un de mes gardiens, et que mon évasion était préparée pour la nuit prochaine. En effet, le geôlier vint me chercher vers le soir et me conduisit au sommet d'un donjon. Une longue échelle de corde attachée aux créneaux me permit de descendre, à travers mille périls, jusque dans les bras de mon neveu, et je partis avec lui sur un navire qu'il commandait.

On me rendit, à Malte, plus d'honneurs que je n'en méritais. Notre grand maître Nicolas Cottoner assembla tous ses chevaliers et m'embrassa publiquement au milieu d'une fête militaire. Le roi Louis XIV désirait me voir. Je partis pour Saint-Germain, où le bruit de mes aventures m'avait précédé. Les courtisans me regardèrent comme une bête savante;

leurs compliments ne tardèrent pas à m'en-nuyer. Il n'eût tenu qu'à moi de commander les plus belles flottes du monde, et je ne sais d'où venait cette confiance qu'on avait en mon étoile; mais je ne sentais plus que du dégoût pour un métier dans lequel on risquait de perdre la liberté, la vie et jusqu'à son âme. Je cédai les avantages qu'on m'offrait à mon neveu Jacques, qui partageait avec moi les caresses et l'admiration de la cour. Son âge le conviait à profiter de la circonstance. Je prétextai une faiblesse et des infirmités que je n'éprouvais point, et je sollicitai un emploi en guise de retraite. Le roi me nomma gouverneur de la ville de Bordeaux. Je conservai cette charge pendant quinze ans, et je revins ensuite à Arles dans mon petit château. Quant à mon neveu Jacques, il eut le bonheur de mourir comme je l'aurais voulu faire, c'est-à-dire les armes à la main.

Depuis trente ans, ajouta M. de Beaujeu d'une voix altérée, j'ai vécu le plus honnêtement qu'il m'a été possible, sans pourtant remplir mes devoirs de religion, sans oser approcher des autels, ni recevoir un sacrement, ni même pénétrer dans une église, de peur d'é-[illegible]. J'appelais de tous mes

vœux l'oubli, la confusion des souvenirs, tant je redoutais la vérité. Je m'imaginais qu'en ne profitant point d'avantages mal acquis, j'atténuerais ma faute, si toutefois je l'avais réellement commise. En retournant à la guerre, j'eusse tremblé de mes succès, et chaque victoire m'eût épouvanté. En m'occupant de choses innocentes, je croyais échapper à mon destin; de là mon silence, mes bizarreries, et cette façon d'être qui a souvent fait rire à mes dépens. Après trente ans d'une vie simple, partagée entre la culture de mes fleurs et les œuvres charitables, je pensai que le Seigneur me recevrait en grâce; j'ignorais encore ce matin si j'étais ou non voué aux puissances infernales. Puisque je n'avais rien souhaité, rien entrepris, rien convoité depuis trente ans, l'ennemi des hommes n'avait eu rien à faire en ma faveur, et jamais conquête ne lui coûta si peu que la mienne. Ce matin donc, je doutais et j'espérais encore. Par un raffinement digne de lui, le démon a voulu m'avertir que les trente ans finissaient dans trois jours, en ajoutant à mon malheur l'affront du ridicule. Il m'avait séduit sous les dehors d'un ange, avec un langage élevé, en affectant de colorer ma défaite du nom de noble sacrifice; aujourd'hui,

je l'ai vu sous la forme d'une espèce de grotesque, travesti en usurier turc, apparemment dans le dessein de me faire entendre qu'il apporte avec lui les sentiments bas et implacables du personnage qu'il joue. Après avoir échangé quelques mots avec ce démon en guenilles, je m'efforçai de douter encore, et mon esprit troublé se rejeta sur l'espoir d'une mystification. Enfin, perdant patience, je vins à vous, mon père, et je vous priai de m'introduire au pied de l'autel. Vous savez le reste, et comment nous avons connu tous deux que la malédiction divine pesait sur moi. Quelle expiation, quelles pénitences puis-je accomplir? Par quels efforts, quels actes méritoires, quels sacrifices puis-je obtenir mon pardon? Conseillez-moi, je vous obéirai. Mais, s'il n'est point de réparation possible, si l'Église n'a point de consolations pour ceux qui sont tombés où je suis, n'hésitez pas à me le dire; je saurai, en mourant, redevenir encore le Quinquerant d'autrefois, et je prétends étonner l'enfer et le ciel lui-même par la grandeur de ma chute.

Le père supérieur des cordeliers avait écouté le récit de M. de Beaujeu avec attention. Son visage avait exprimé tour à tour l'horreur et

la pitié ; mais, aux dernières paroles que prononça le commandeur, le moine prit un air froid et sévère.

— Il n'y a point, dit-il, d'actes méritoires ni de pénitences qui puissent racheter un si grand crime. Une fois qu'on s'est donné à l'ennemi des hommes, il ne lâche sa proie que pour en saisir une autre. Tout pacte signé avec lui demande une victime. L'Église repousse loin d'elle avec effroi celui qui tombe si bas. C'est au réprouvé à racheter son âme par des moyens que nous devons condamner. Cherchez vous-même à satisfaire votre créancier ; comme il en doit coûter sans rémission la perte d'un chrétien, je ne souhaite point que vous réussissiez. A mes yeux, le commandeur Antoine Quiqueran n'existe plus. Puisse-t-il bientôt quitter ce monde, où sa présence est un scandale et un danger pour les âmes fidèles !

— Un danger ! s'écria le commandeur en se levant ; me croyez-vous assez méchant pour jouer à mon tour le rôle de tentateur ? Je vous apprendrai qui je suis. Je ne cherche point une victime à jeter au démon. Que l'Église garde pour d'autres gens meilleurs ses bénédictions et ses sacrements. Les dix mille écus de rente que je possède me viennent du roi de

France et des autres princes de l'Europe, pour mes services à la chrétienté. Je ne dois rien à l'enfer. Puisque mon arrêt est prononcé, je ne vous demande plus de conseil pour mon salut. Connaissez-vous une famille malheureuse? je lui laisserai une partie de mon bien; une fille belle, honnête et pauvre? je lui donnerai une dot. Prenez cette plume, et écrivez:

« Testament d'Antoine Quiqueran, seigneur de Beaujeu, commandeur de Malte, chevalier des ordres du roi. Je donne et lègue au couvent des cordeliers d'Arles mille écus de rente, pour être distribués aux pauvres de la ville chaque année, le jour anniversaire de ma mort; plus mille écus de rente, pour être distribués aux marins blessés et nécessiteux. » Ajoutez à ce premier article tout ce qu'il vous plaira, et disposez de la moitié de ma fortune. Pour l'autre moitié, cherchez-moi quelque enfant trouvé digne d'intérêt, à qui je tiendrai lieu de père, comme Vincent de Paul.

— Nous avons ici votre affaire, dit le supérieur. L'enfant de chœur qui servait la messe où vous tombâtes évanoui n'a point de famille. Je le recueillis sur le pavé de la ville par une soirée d'hiver, il y a quatorze ans, et depuis lors il ne m'a point quitté. Je vous suis garant

de ses bonnes inclinations et de son heureux caractère; mais il ne se sent pas de vocation pour la vie recluse, et vous ferez une œuvre louable en le rendant au monde.

— Le temps me manque, reprit M. de Beaujeu, pour remplir les formalités de l'adoption, sans quoi je laisserais à votre protégé un nom avec un héritage.

— Nous l'avons baptisé Jean le Trouvé, dit le supérieur. Le premier de ces noms le place sous la protection du plus grand des disciples de Jésus, le second entretiendra dans son cœur la simplicité chrétienne en lui rappelant son humble origine et vos bienfaits. Qu'il garde ce sobriquet comme un préservatif de l'orgueil, la plus dangereuse des passions humaines.

— Faites appeler cet enfant, reprit le commandeur; il faut que je le voie.

Le père supérieur agita la clochette posée sur son bureau, et donna l'ordre à un frère servant d'amener l'enfant de chœur; mais le lecteur sait pourquoi on ne le trouva point. M. de Beaujeu sortit du couvent des cordeliers en recommandant au supérieur de lui envoyer l'enfant avant la fin du jour.

Le petit Jean, qui avait écouté de toutes ses

oreilles la conférence qu'on vient de lire, ne se laissa pas chercher longtemps. Il se rendit bien vite au château de Beaujeu, et il y trouva le commandeur dans son jardin. L'enfant fit trois saluts profonds accompagnés de gestes méridionaux en balayant la terre du bout de son bonnet de laine; il leva ensuite d'un air assuré ses yeux noirs et petillants.

— Votre serviteur, M. le commandeur, dit-il avec vivacité. On m'a donné l'ordre de me présenter devant vous : je suis Jean l'enfant de chœur.

— Mon garçon, dit le vieillard, le père supérieur m'a parlé de toi. Est-il vrai que tu n'aies point de vocation pour le couvent?

— Monsieur, répondit l'enfant, je dois la vie au père supérieur; il a pris soin de moi, lorsqu'on m'avait abandonné; ses volontés me sont sacrées, et je ne pourrais m'y soustraire à moins d'une horrible ingratitude. S'il m'ordonnait de me faire moine, je lui obéirais sans me plaindre; mais puisqu'on daigne s'informer de mes goûts, j'avouerai sans honte que je n'en ai pas pour le cloître.

— Quels goûts as-tu donc, et que désires-tu?

— Voyager, M. le commandeur; voir du pays; aller dans ces grandes villes où l'on

fréquente avec toutes sortes de gens et où l'on peut chercher fortune.

— Oui-da! tu as de l'ambition? Et quelle grande ville voudrais-tu visiter? quelles contrées souhaites-tu de parcourir?

— Notre belle Provence, et puis le Languedoc, les Pyrénées, le Roussillon. Les villes que je brûle de connaître sont Montpellier, Narbonne, Perpignan.

— Les grands voyages que tu ferais là, et les belles capitales que tu verrais! dit le commandeur en souriant.

— Je sais bien, reprit l'enfant, qu'il existe des villes plus importantes encore et plus distantes de celle où je vis; mais, à moins d'être fou, je ne saurais prétendre au bonheur de les connaître.

— Et dans ces superbes cités de Narbonne ou de Perpignan, qu'espères-tu donc rencontrer?

— Des visages nouveaux, qui me seront ou bien ou malveillants; des hasards qui me seront ou favorables ou contraires; enfin tout ce qui ne se rencontre point dans les murs d'un couvent.

— Tu l'auras. Retourne auprès du supérieur, et dis-lui que je suis déterminé à faire

en sa faveur ce dont nous sommes convenus ce matin dans son cabinet.

Le commandeur toucha du bout de son doigt la joue de l'enfant, et il ajouta :

— Jean le Trouvé, tu as trouvé en moi un ami et un père. Tu es un gentil garçon ; je veux te contenter. Va, et reviens me voir demain.

L'enfant saisit impétueusement la main du vieux seigneur, et il y déposa un gros baiser ; mais, craignant d'avoir témoigné plus de reconnaissance que de respect, il fit ensuite une douzaine de saluts dont la naïveté arracha un sourire au commandeur.

En sortant du château, Jean reprit le chemin de la ville d'un pas mesuré, comme s'il eût craint de laisser voir aux passants son émotion. Arrivé au pied des remparts dans un endroit solitaire, il s'étendit par terre et cacha sa tête dans l'herbe pour rafraîchir son front brûlant. Quoique le vieux seigneur ne lui eût point expliqué ses desseins, l'enfant savait bien qu'il s'agissait d'un testament et d'un héritage. A l'idée de quitter le cloître et de courir le monde, son imagination s'emportait comme un jeune poulain. Aussitôt que, par un effort de sa raison, Jean eut réussi à rétablir

un peu d'ordre dans ses sentiments, le souvenir de la confession du commandeur vint arrêter l'élan de sa joie. Ces paroles du vieillard lui revenaient à l'esprit : « J'étonnerai l'enfer et le ciel lui-même par la grandeur de ma chute ; » et dans l'effusion de son cœur l'enfant ajoutait : « Il ne faut pas qu'il tombe; c'est à moi de le sauver : je prétends l'étonner lui-même par la grandeur de ma reconnaissance. » Jean demeura pendant une demi-heure immobile, les sourcils froncés, les deux poings serrés, les yeux ronds et fixes, puis il s'écria :

— Oui, je sauverai mon bienfaiteur.



V

Dans la rue de la Trouille, qui tirait son nom de la forteresse bâtie par l'empereur Constantin, demeurait un barbier qui donnait à boire et à jouer, pour suivre la mode des perruquiers et baigneurs de Paris. Les jeunes gens, les marins, les commerçants et les bourgeois d'Arles se réunissaient chez cet homme : les uns y faisaient des affaires de négoce, les autres y traitaient de galanterie ou de plaisirs, et les escrocs y cherchaient des dupes. La nuit, on y entendait souvent du bruit et des querelles. Messieurs les archers avaient plus d'une fois visité cette boutique. Si l'on y exposait son argent sur une carte ou un coup de

6.

dés, ce n'était pas un hasard aveugle qui faisait passer les écus dans les poches des habitués de la maison. Le petit Jean, assis sur une borne, en face de cet honnête établissement, regardait entrer et sortir les chalands. Après un certain temps, il vit venir de loin le capitaine du brigantin avec son turban aplati et son gros pistolet à mèche. Lorsque le Turc se trouva devant la porte du barbier, Jean se plaça devant lui.

— Seigneur étranger, dit l'enfant, n'êtes-vous pas arrivé ce matin d'Orient pour une affaire importante qui concerne M. le commandeur de Beaujeu?

— *Si*, répondit le Turc; *mi se peutdire encore, per une affaire que ne ti regarde pas.*

— Vous vous trompez, reprit Jean; elle me regarde, et je viens exprès pour vous en parler.

— *Possible*, dit le vieux capitaine; *ma mi non voler, mi non poter, mi non aver tempo.*

— Il faut pourtant, reprit Jean avec fermeté, que vous trouviez le temps de m'entendre. Ce que j'ai à vous communiquer est de la dernière importance.

— *Fais mi le plaisir de andar al diable!* s'écria le Turc.

— J'y suis, dit l'enfant, et croyez bien que je sais qui vous êtes. Je ne vous quitte plus que vous ne m'ayez écouté.

Le vieux musulman, qui avait jusqu'alors détourné la tête pour tâcher d'interrompre la conversation, releva enfin son visage morne et aquilin. Il fixa de ses yeux jaunes un regard colérique sur l'enfant de chœur, et lui répondit d'une voix pleine et forte :

— Eh bien, entre avec moi dans cette boutique. Nous causerons ensemble dans un moment.

Il y avait de la compagnie chez le barbier de la rue de la Trouille, lorsque le petit Jean et le capitaine du brigantin soulevèrent le rideau de toile à carreaux qui tenait lieu de porte. Dans un coin de la salle, quatre joueurs attablés se livraient en silence aux émotions du passe-dix. Ils paraissaient faire une attention extrême à leur partie, bien que l'enjeu fût quelques pauvres sous. Un de ces joueurs, par un regard oblique, fit l'examen des deux personnes qui entraient; et, ne voyant qu'un enfant avec un Turc d'apparence chétive et misérable, il se remit à sa partie avec plus d'application qu'auparavant. Le patron de la boutique ne conçut pas plus d'estime pour les

nouveaux venus ; car il ne bougea de l'escabeau sur lequel il aiguisait ses rasoirs. Au fond de la chambre, une servante debout auprès de la cheminée remuait avec un bâton la lessive de la semaine, qu'on entendait bouillir dans un chaudron de cuivre. Un mauvais sablier posé sur une planche faisait mine de marquer les heures, et des guéridons, entourés de tabourets de paille, attendaient les buveurs, qui venaient d'ordinaire le soir. Le capitaine du brigantin dit à l'enfant de chœur de s'asseoir, et il se mit lui-même devant l'un des guéridons, en demandant du vin pour toute la compagnie. Le patron courut chercher un broc de vin du Rhône et autant de gobelets qu'il y avait de personnes dans la salle. Quand tous ces gobelets furent pleins, le capitaine les fit distribuer aux assistants par le barbier, et il vida le sien d'un trait, en disant :

— *A la salute de Leurs Seigneuries !*

Aussitôt les quatre joueurs échangèrent entre eux des regards de connivence. Ils se dirent quelques mots à l'oreille ; et, comme si la politesse du seigneur turc leur eût causé autant de plaisir que de surprise, ils remirent l'enjeu dans leurs poches, et laissèrent leur partie de passe-dix. Les pieds en dehors, le

jarret tendu, le sourire sur les lèvres, une main posée sur l'estomac et l'autre armée du gobelet, les quatre gentilshommes s'avancèrent vers le vieux Turc d'un air civil et pénétré, comme des gens d'un savoir-vivre à éclipser les courtisans de Versailles.

Sans avoir besoin de regarder à la loupe ces quatre pèlerins, on les reconnaissait aisément pour des chercheurs d'aventures, à leurs habits râpés, à leurs rabats de fausses dentelles, et à leur toilette, où l'apprêt et l'expédient s'efforçaient en vain de dissimuler la friperie et la crasse. Un œil tant soit peu exercé aurait bien vu que c'était le vice qui avait fait maigrir les uns et engraisser les autres. Le plus replet des quatre, s'approchant du seigneur turc, le remercia au nom de ses compagnons, et posa son gobelet vide sur le guéridon d'un air si poli et si caressant que le Turc, touché par tant de grâce, prit le broc de vin et versa quatre nouvelles rasades. On échangea quelques paroles de courtoisie en se prodiguant toutes sortes de titres, si bien que le broc étant vide, on se traitait d'Excellence. Le barbier, se penchant à l'oreille du capitaine, avec tant de sérieux qu'on l'aurait cru presque fâché, assura que ces gentilshommes étaient de la plus fine qua-

lité; ce dont le Turc témoigna sa joie en portant la main à sa bouche et à son front. Du train dont allaient l'estime et l'heureux accord, le broc se trouva tout de suite vide. On en demanda un second; l'honneur réciproque de la rencontre enterra le second broc. Le troisième broc se perdit au milieu des promesses de se voir souvent à l'avenir, et le quatrième passa inaperçu parmi les serrements de mains, les embrassades et offres de services.

Le barbier, homme de goût, fit observer à ses hôtes que quatre brocs entre cinq personnes formaient un mauvais compte, dans lequel chaque estomac ne pouvait déterminer sa mesure, à moins de calculer comme Barême. On servit donc pour la symétrie un cinquième broc. Les buveurs portèrent la santé du roi, celle de l'amphitryon et celle de Barême, si heureusement cité. Les quatre gentilshommes râpés admiraient fort ce petit vieillard qui leur faisait raison avec tant de courage. Leur dessein transparent de griser le capitaine n'eût point échappé à tout autre spectateur que l'innocent enfant de chœur; mais leurs regards cherchaient vainement les symptômes de l'ivresse sur les traits impassibles du vieux Turc. A chaque rasade et à chaque protestation

d'amitié, le capitaine répondait en vidant son verre :

— *Obligé, seigneurs; mi trop flatté.*

Et nulle étincelle dans ses yeux, nul mouvement dans les muscles de son visage n'éveillaient sa physionomie éteinte. Le parchemin de sa face conservait sa couleur jaune. Au contraire, les quatre aventuriers se coloraient visiblement du plus bel incarnat; ils détachaient leurs agrafes et faisaient de leurs chapeaux des éventails. Les signes diagnostiques de l'ivresse qu'ils étudiaient chez leur voisin se multipliaient sur leurs personnes. Finalement, ils se grisèrent de fond en comble. Celui des quatre dont la tête conservait le plus de raison proposa une partie de passe-dix.

— *Mi bien voir,* dit le Turc en acceptant, *que Vos Seigneuries n'esser pas joueurs per habitude.*

— Et comment, s'écria l'un des aventuriers, Votre Excellence a-t-elle pu démêler à notre mine cette incontestable vérité?

— *Perché,* reprit le Turc, *elles avir quitté per mi une partie commencée; jamais joueur per profession n'avir fait telle chose.*

On s'extasia sur la pénétration du noble étranger, et l'on demanda les dés et les cor-

ants. Lorsque parut la longue bourse du capitaine, garnie de ses *génovèses*, les quatre gentilshommes éprouvèrent un saisissement subit, comme si la foudre eût glissé entre eux sans les atteindre, et cette émotion les dégrisa presque à moitié. Le Turc posa sur la table l'une de ses larges pièces d'or, en disant qu'il tiendrait l'enjeu que ses bons amis voudraient bien fixer. On lui répondit qu'une *génovèse* était une grosse somme ; mais que pour rien au monde on ne reculerait devant l'honneur de se mesurer avec un adversaire aussi courtois. En se réunissant tous quatre contre lui, on espérait pouvoir compléter son enjeu. En effet, du fond de leurs pochettes, les gentilshommes tirèrent tant de pièces de six et de trois livres qu'ils vinrent à bout de réunir les trente-deux écus que valait la *génovèse*. On joua la somme en partie liée. Le Turc gagna la première manche, puis la seconde, et les quatre aventuriers, en le regardant mettre le tas d'écus dans sa bourse, obligés d'en croire leurs yeux, se sentirent tout à fait dégrisés. Le capitaine n'eut garde de refuser une revanche. La difficulté était de trouver trente-deux écus. A force de gratter leurs pochettes, les gentilshommes exhibèrent encore vingt-quatre livres ;

c'était seulement le quart de la somme. Le plus âgé des aventuriers ôta la boucle de son chapeau et la jeta sur la table en jurant par l'âme de son oncle que ce joyau valait deux cents livres, bien que l'enfant de chœur lui-même reconnût les émeraudes, dont la boucle était ornée, pour du verre de bouteille. En joueur généreux, le vieux Turc ne marchanda point; il consentit à compter le bijou pour les deux cents livres annoncées, sur lesquelles la boucle fut engagée pour vingt-quatre écus. Cette fois, les dés se montrèrent si favorables au capitaine que l'enjeu ne lui fut pas même disputé. Ses adversaires en avaient des éblouissements; ils tiraient leurs moustaches à les arracher, et se frottaient les yeux en maudissant le vin du Rhône. Le bijou de verre, engagé pour vingt-quatre écus, passa tout entier dans la troisième partie. Alors les joueurs échauffés mirent sur la table leurs bagues, leurs nœuds d'épée, et les épées elles-mêmes, en assignant à tous ces objets des valeurs imaginaires que le Turc feignait de prendre pour bonnes; ils ne lui gagnèrent pas une seule partie. Le capitaine liait avec une ficelle ces gains de clinquant et de ferraille, lorsqu'il sentit une main se glisser par der-

sière dans la poche de son vaste haut-de-chausse. Il saisit cette main, et la soulevant en l'air :

— Messire, dit-il, vous êtes des coquins. Je suppose que vous avez triché.

— Triché ! s'écria l'un des filous. Il nous dépouille jusqu'à la chemise, et nous accuse encore de l'avoir triché. Morbleu ! cela crie vengeance.

Une kyrielle d'injures et une grêle de coups tombèrent à la fois sur le petit vieillard. Les quatre aventuriers, pensant avoir bon marché d'un homme si chétif, se jetèrent sur lui à l'improviste pour fouiller dans ses poches ; mais vainement ils sondèrent ses larges vêtements. La bourse aux *génovèses* d'or ne s'y trouva pas, et par malheur le vieux Turc, en se débattant, renversa le trépied qui soutenait la lessive. Un lac d'eau bouillante se répandit sur les jambes des voleurs, qui se mirent à pousser des hurlements lamentables. Ce fut bien autre chose lorsqu'ils virent le chaudron renversé rendre incessamment de l'eau chaude comme l'urne allégorique du Scamandre. Les quatre aventuriers et le barbier, grimpés sur les meubles, regardaient avec effroi le fleuve bouillant s'élever graduellement à la hauteur

des escabeaux. Leur situation ressemblait à celle où Homère a placé le vaillant Achille, aux pieds légers; mais comme ces filous n'avaient point l'âme intrépide du fils de Pélée, ils imploraient Dieu et tous les saints du paradis, en ajoutant, par habitude, quantité d'imprécations à leurs prières. Il fallait que les chairs et les os desséchés du vieux Turc fussent à l'épreuve de l'eau et du feu, car cet étranger marchait enfoncé jusqu'aux genoux dans la lessive! Le capitaine chargea sur son dos l'enfant de chœur, et sortit à pieds secs de la boutique du barbier, comme Moïse du sein de la mer Rouge.

Le fleuve d'eau bouillante n'attendait que le départ du vieux Turc pour rentrer dans son lit. Ce prodige s'opéra subitement et sans qu'on pût deviner comment. L'eau s'abaissa, s'écoula rapidement, laissant les objets intacts, hormis les jambes des quatre aventuriers, qui furent un peu endommagées. La servante, accourant au bruit, releva son chaudron, et se remit à tourner sa lessive sans se douter du sortilége qui venait d'être accompli. Le barbier et les quatre filous tinrent conseil. Ils délibérèrent entre eux pour savoir s'il convenait de dénoncer aux autorités cet octogénaire imperméable et incombustible.

La quantité d'eau chaude renversée étant hors de toute proportion avec la capacité du chaudron, il semblait que ce fût un cas à faire pendre ou brûler vif l'auteur de cette infernale facétie. Cependant le barbier assura que, depuis peu, les physiciens avaient découvert beaucoup de choses nouvelles dont ce vieux Turc pouvait être instruit. Il jugea prudent aussi de ne point se mettre légèrement en rapport d'affaires avec la justice, qui pourrait avoir la fantaisie de chercher des éclaircissements inutiles sur la façon dont on avait coutume de pratiquer le passe-dix dans sa boutique. Selon lui, on devait pardonner généreusement à ce mécréant, à moins qu'on ne trouvât l'occasion de l'assommer au coin d'une rue. L'opinion du barbier obtint l'approbation générale.

Pendant ce temps-là, le seigneur capitaine du brigantin, portant sur son dos l'enfant de chœur, courait avec une agilité incroyable pour son grand âge. Le petit Jean, un peu étonné de tout ce qu'il voyait, enfonçait ses ongles dans la veste de sa monture. Le vieux Turc entra dans les arènes de Jules-César par les galeries souterraines et monta lestement sur les marches de pierre. Arrivé au sommet

de l'amphithéâtre, il se débarrassa de son fardeau en le jetant sur l'un des gradins où s'asseyaient jadis les spectateurs.

— A présent, jeune homme, dit-il d'un ton brusque, que veux-tu de moi? Parle et sois bref.

— Je veux sauver le commandeur Quiqueran de Beaujeu, répondit l'enfant.

— Le commandeur touche au terme de sa carrière, reprit le Turc. Dans trois jours il doit mourir, parce que vieillesse est maladie mortelle.

— Ce n'est point sa vie que je veux sauver, mais son âme. Dites à quelles conditions je puis exposer la mienne pour le racheter!

— T'imagines-tu que je prendrai un vermisseau comme toi en échange d'un lion?

— Il le faudra bien, répondit l'enfant; vous ne pouvez me refuser, tout vermisseau que je suis.

— A merveille! s'écria le vieux Turc. Ce héros si généreux qui voulait mourir comme le maréchal de Fabert, trop fier pour se sauver par la ruine de son prochain, le voilà qui se prépare à nous livrer un pauvre enfant sans expérience! Sais-tu bien ce que tu vas faire, malheureux?

— Je sais tout. Le commandeur ne m'a point envoyé ; il ignore mon sacrifice, et je viens à vous de mon propre mouvement. Qui que vous soyez, acceptez mon âme en échange de la sienne. Je le veux, entendez-vous bien ? je le veux absolument. Je vous somme de me dire à quelles conditions je puis racheter ce respectable seigneur.

— Viens donc avec moi ; je vais te l'apprendre.

Le Turc souleva l'enfant entre ses bras, et le porta au sommet de l'une des grandes tours carrées construites par les Sarrasins dans le temps où ils firent des arènes d'Arles une citadelle.

— Mon ami, dit le capitaine avec douceur, regarde là-bas, en suivant le cours du Rhône, ce vaste marais situé dans le delta de la Camargue ; c'est dans ce lieu que tu te rendras demain tout seul, sur le canot de mon brigantin. Je ferai chavirer le canot, et tu te noieras en reniant *celui d'en haut*. A cette condition, le commandeur sera sauvé.

— N'espérez point m'intimider, encore moins me tromper, répondit l'enfant. Ma mort n'est point nécessaire pour le rachat d'une âme vendue. C'est mon âme que je vous livre,

[illegible] vous somme encore de me dire vos conditions.

— Eh bien, je vais te parler sincèrement. Il est vrai que j'ai voulu t'effrayer pour te détourner d'une résolution qui contrarie mes espérances. Si l'âme du commandeur m'échappe, j'aurai perdu le fruit de mes efforts. Cependant, tu es heureusement doué ; je te crois capable de me rendre des services, et comme je ne puis, d'ailleurs, refuser ton sacrifice, je consens à traiter avec toi du rachat d'Antoine Quiqueran. Il est nécessaire, pour cela, que tu sois informé des affaires de notre empire. Sache donc que je ne suis point Satan, Belzébuth, Lucifer ou Astaroth ; entre ces princes des esprits et moi, il y a un degré. Je ne suis qu'un agent de second ordre. On m'appelle Potamogéiton[1], et mon nom indique la circonscription dans laquelle j'exerce mes fonctions et je remplis mes devoirs. Tout ce qui dépend du domaine des eaux, la mer, les lagunes, les rivières, marécages, embouchures de fleuves, est sous ma surveillance. Tu comprends à présent pourquoi je me suis servi tout à l'heure, avec avantage, de l'eau n'est point nécessaire pour le rachat d'une âme vendue. C'est mon âme [illegible]

bouillante pour me défaire de ces fripons qui s'avisaient de vouloir me maltraiter. Il y a trente ans, j'obtins de celui d'en haut l'autorisation de tenter le commandeur de Beaujeu, dont la situation critique, au milieu des périls de la mer, offrait quelques chances de succès. Lorsque nous réussissons à séduire un personnage d'importance, comme un prélat, un véritable dévot, un homme infatué de sa vertu ou de son honneur, nous célébrons sa chute par des réjouissances dans notre monde. Quand j'apportai au prince des esprits mon pacte avec le vertueux commandeur, ce boulevard de la foi catholique sur les mers d'Orient, je fus reçu avec de grands applaudissements. Je dois donc m'attendre à me voir bafoué si Antoine Quiqueran m'échappe. Puisqu'il te convient de te sacrifier en son lieu et place, je suis forcé d'accepter la substitution; mais ne t'imagine point que je te donnerai trente années d'une fortune et d'un bonheur sans pareils, comme au plus illustre officier de l'ordre de Malte. Nous déterminerons demain à quelles conditions je puis traiter avec un pauvre enfant trouvé. Pour me mettre à l'abri de tout reproche, je dois prendre l'avis d'un autre esprit du même ordre que moi. Demain,

nous irons ensemble dans les marais de la Camargue. Nous y rencontrerons un génie femelle d'une agréable et belle figure. Hydora réside comme moi dans le domaine des eaux. Son sexe est volontiers prévenu en faveur des jeunes garçons; il a lieu d'espérer qu'elle te regardera d'un œil pitoyable, et si elle consent à partager avec moi la responsabilité d'un pacte, nous traiterons du rachat de Quiqueran le plus favorablement qu'il nous sera possible.

Tandis que l'esprit des fleuves donnait ces renseignements précieux à l'enfant de chœur, le soleil s'était couché. Des vapeurs enlevées aux marais par la chaleur du jour redescendaient comme un voile de gaze sur le delta du Rhône. L'*Angelus* sonnait aux églises, et le souffle humide de la brise ajoutait à la mélancolie de l'heure et du paysage la sensation douloureuse du frisson.

— Mais, dit l'enfant, il est dangereux de voguer dans la Camargue.

— Tu es libre de n'y point venir demain, répondit brusquement l'esprit. Livre-toi sans condition pour la rançon du commandeur. Donne-moi ton âme dès à présent, sans espoir de la racheter jamais, sans me rien demander

pour prix de ton dévouement.

Le petit Jean fixa ses yeux sur le vieux Turc, d'un air où la défiance luttait avec la naïveté, et puis il s'écria :

— Demain, je descendrai dans la Camargue.

— A midi, répondit l'esprit, je t'attendrai à l'estacade du port.

Les derniers tintements de l'*Angelus* se perdaient dans les airs. Le brouillard de la vallée dérobait aux regards le cours du Rhône. Jean frissonnait plutôt de froid que de peur. Il sentit un engourdissement agréable se répandre dans ses menbres.

— Comment vais-je rentrer à mon couvent ? dit-il. J'entends le gardien de l'amphithéâtre fermer les grilles.

— Ne t'embarrasse de rien. Les clefs et les grilles sont peu de chose pour moi. Retourne à ton couvent, et, sur ta vie, garde le secret de cet entretien.

En parlant ainsi, le vieux capitaine prit l'enfant de chœur d'une main par le collet de sa veste, et, de l'autre, par son haut-de-chausse, et le lança du sommet de la tour dans l'espace, en poussant un éclat de rire. Jean éprouva une secousse violente, et ouvrit des yeux épouvantés. Il se trouva couché dans

l'herbe sous les remparts de la ville, dans le lieu même où il s'était arrêté en sortant du château de Beaujeu.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il, est-ce que tout cela serait un rêve ?

Et il courut au couvent des cordeliers, où il arriva fort à propos pour entrer avec les moines dans la chapelle et chanter le salut.

VI

Le [illegible] de Nîmes,
Jean était sur [illegible]
cade, et [illegible]
le [illegible] ont
souffle [illegible]

— [illegible]
pour [illegible] avec
ce [illegible] Le
respectable [illegible] pour un
fou si je lui parle de ce projet de voyage
dans la Camargue. Je ne vois rien en lui qui
ressemble à un esprit des eaux ; nulle proba-
bilité qu'il m'ait jeté hier du haut des arènes

VI

Le lendemain, au premier coup de midi, Jean était sur le port à deux pas de l'estacade, et regardait avec une feinte indifférence le canot du brigantin, qui se balançait au souffle aigre-doux du vent de mistral.

— Comment faire, pensait l'enfant de chœur, pour savoir si ma conversation d'hier avec ce seigneur turc est, ou non, un rêve? Le respectable capitaine me va prendre pour un fou si je lui parle de notre projet de voyage dans la Camargue. Je ne vois rien en lui qui ressemble à un esprit des eaux; nulle probabilité qu'il m'ait jeté hier du haut des arènes

sur le gazon. Le voilà qui tourne les yeux de mon côté, sans faire semblant de me reconnaître. Je me suis trompé : il ne se nomme point Potamogéiton et n'a rien à démêler avec le commandeur. Cependant je ne rêvais pas lorsque la lessive bouillante lui a obéi ponctuellement, en coulant sur les jambes des gentilshommes qu'il venait de ruiner au passe-dix. Peut-être mon sommeil est-il un maléfice et une ruse de ce démon. Le vieux sournois veut me voir venir. Eh bien ! j'irai à lui tout droit.

Jean descendit résolûment au bord du fleuve, et sauta dans le canot.

— Pourquoi, dit-il, ne faites-vous pas mine de savoir qui je suis? Ne m'attendez-vous pas pour voyager dans la Camargue? Je n'ignore point que vous avez le pouvoir effroyable d'apprivoiser la lessive bouillante. Doutez-vous de mon courage ou de ma volonté? Potamogéiton, je t'ordonne de partir ; il est l'heure.

Sans répondre un seul mot, le Turc délia l'amarre du canot. La frêle coquille, lancée dans le courant, s'éloigna en tournoyant. Alors le capitaine s'assit à la barre et gouverna vers la rive droite du Rhône. Jean, un peu inquiet de son aventure, regardait son

compagnon de voyage avec l'air défiant d'un chat qui se croit en pays ennemi; mais il eut beau étudier la physionomie du seigneur turc, il ne trouva sur cette face décrépite que l'impassibilité familière aux Ottomans. Après un voyage d'une heure, le canot tourna dans une anse profonde parsemée d'îlots incultes. L'embarcation, ayant quitté le lit du Rhône, voguait sur des eaux stagnantes; Jean voulut prendre les avirons; mais le Turc lui fit signe de se rasseoir. A son grand étonnement, l'enfant de chœur vit le canot poursuivre rapidement sa marche à travers les vastes marais de la Camargue, comme si une force inconnue l'eût entraîné. Des oiseaux aquatiques s'enfuyaient à l'approche de cette nacelle qui rasait l'eau presque aussi vite qu'eux. Sur un îlot bourbeux, Jean remarqua une colonie de castors montrant leurs têtes effarées par les lucarnes de leurs maisons. Enfin, devant un amas énorme de vignes sauvages, de plantes grimpantes et de lianes, qui formaient une sorte de trophée pittoresque, le canot s'arrêta subitement. Le vieux Turc plongea sa main dans un vase de grès, d'où il tira une poignée de sel brut; il laissa tomber le sel dans l'eau, en prononçant des mots étranges et gutturaux, qui sans

doute appartenaient à quelque langue orientale. L'enfant de chœur y reconnut les noms d'Hydora et de Potamogéiton souvent répétés. Au murmure de ces paroles, des couleuvres d'eau, des grenouilles et d'autres bêtes amphibies sortirent, une à une, du milieu des roseaux, et se glissèrent parmi les vignes sauvages et les lianes, en formant tant d'anneaux entrelacés qu'on ne pouvait plus distinguer les plantes d'avec les animaux, et que le tout ensemble paraissait se mouvoir. Un bouillonnement d'écume troubla la surface du marais, et presque aussitôt une femme d'une beauté merveilleuse parut. Elle cachait sous l'eau la moitié de son corps comme les sirènes. De ses longs cheveux rouges, flottant sur ses épaules, elle fit une double écharpe qu'elle croisa sur sa poitrine et autour de sa ceinture, et fixant ses yeux bleus d'une douceur angélique sur l'enfant, elle adressa au vieux Potamogéiton dans une langue inconnue des questions où les noms de Jean et de Quiqueran revinrent deux ou trois fois.

Dans le cabinet du supérieur des cordeliers était une Madeleine du Titien, que le petit enfant de chœur avait souvent regardée en cachette avec des extases plutôt d'admiration

que de piété. Il lui sembla revoir le modèle vivant de cette peinture, et la crainte causée par le mystère de la scène fut doucement tempérée dans son esprit par cette aimable vision. Potamogéiton répondit avec un accent solennel aux interrogations d'Hydora. Enfin, après un dialogue de quelques minutes entre les deux génies, la belle apparition étendit mollement son bras vers l'enfant et lui parla dans sa langue maternelle.

— Jean, lui dit-elle d'une voix mélodieuse, ton sacrifice est accepté. D'un commandeur de Malte à un pauvre enfant de chœur, la différence n'est pas si grande qu'on le suppose, pour qui sait lire sur le visage de l'enfant son destin et sa fortune. Orgueilleux et maladroit fut le guerrier de Malte, plus heureux et plus sage sera le simple enfant. Jean, nous te donnons cinq ans pour trouver une âme de bonne volonté comme la tienne. Avant l'accomplissement de ta vingtième année, sois en mesure. Ne fais pas comme Quiqueran : point de sots scrupules. Prends de la peine. Va, tu persuaderas ; c'est un don que nature t'a octroyé. Es-tu prêt à signer de ton sang le marché qu'on te propose ?

— Je suis prêt, répondit Jean. Cinq ans,

c'est assez! Au bout de ce temps, je suis à vous, si je n'ai personne à vous livrer.

Potamogéiton reprit l'apparition, fais signer ce beau garçon.

Le vieux esprit, armé d'un stylet, prit le petit Jean par la main gauche, et lui releva la manche de sa veste jusqu'au coude. Il choisit ensuite sur le bras de l'enfant une veine qu'il perça, et, trempant le bout de son stylet dans le sang, il présenta un morceau de parchemin sur lequel étaient des caractères cabalistiques. Jean apposa sans hésiter sa signature à l'endroit que Potamogéiton lui indiqua. Aussitôt les vignes sauvages, les lianes et les couleuvres d'eau s'agitèrent ensemble dans un frémissement convulsif, et la belle Hydora se mit à réciter sur un mode lent et cadencé :

— Il peut changer de nom, disait-elle, le pauvre enfant abandonné. Ce n'est plus Jean le Trouvé qu'on l'appelle, c'est Jean l'heureux ou *le Trouveur*. Ah! que ce sobriquet vaut mieux! Plaire et persuader, ce n'est pas peu de chose. Il saura plaire, le bel enfant. Il persuadera, le jeune homme. Il trouvera s'il veut chercher. Mais qu'il se défie de son cœur. Il est trop bon le pauvre Jean; par là nous le tenons. Jean, sois méchant, sois dur et cruel.

Jean, garde-toi de la pitié. Tu trouveras, trouveras, trouveras. Adieu, Jean.

Tandis que la belle Hydora psalmodiait ces mots entrecoupés, les animaux amphibies plongeaient un à un, la tête la première, dans le marais; quand ils y furent tous rentrés, l'apparition s'enfonça doucement à son tour, et s'évanouit au milieu d'un bouillonnement d'écume et de vase. Il ne resta plus que les plantes aquatiques dans leur immobilité naturelle, et le petit canot qui se balançait à la surface de l'eau.

Aussitôt la belle Hydora rentrée dans son élément avec le cortége aquatique qui l'accompagnait, le seigneur turc, sans faire attention à l'émotion de Jean, reprit le gouvernail, et donna un vigoureux coup de barre. La petite embarcation cingla rapidement vers le Rhône, en laissant derrière elle un long sillage sur les eaux du marais.

Lorsque le canot quitta l'anse de la Camargue pour rentrer dans le fleuve, il y trouva le mistral qui soulevait d'énormes vagues; mais la frêle coquille bondissait et filait, malgré le vent contraire, avec une vitesse prodigieuse. A l'entrée du port était un gros tronc d'arbre vers lequel le vieux Turc dirigeait son canot

par malice ou par mégarde, Jean, assis au poste de la vigie, cria au capitaine d'appuyer à droite ou à gauche. Il était déjà trop tard. La légère coquille, lancée comme une flèche, donna dans le tronc d'arbre et se brisa en mille pièces. L'enfant voulut gagner le bord à la nage ; mais sans doute l'invisible main qui poussait le canot retint méchamment le petit Jean au fond de l'eau, car il fit d'inutiles efforts pour remonter à la surface, bien qu'il fût habile plongeur. La respiration lui manquant, il allait suffoquer. Dans sa détresse, il poussa un sanglot profond en étendant ses bras au-dessus de sa tête...

— Éveille-toi, mon fils, lui dit le supérieur des cordeliers, il vaut mieux veiller que de dormir d'un si mauvais sommeil.

— Où suis-je donc ? demanda Jean.

— Dans ton lit, mon garçon, avec un gros accès de fièvre. Un frère servant a passé la nuit près de toi. Tu n'as fait que t'agiter et gémir. Ce matin seulement, tu es tombé dans un tel état de prostration et d'immobilité, que l'on t'aurait pris, disait le frère servant, pour un automate de cire. En voyant l'effroi de ton gardien, je suis venu, et je t'ai trouvé dans ce délire pénible auquel je t'ai arraché tout à

l'heure. Tu me parais mieux à présent, et je pense que ton indisposition touche à sa fin.

— Quoi! reprit l'enfant, je n'ai point chaviré sur le Rhône, en heurtant une souche avec le canot du brigantin turc?

— Il n'y a pas d'apparence, répondit le moine; à moins pourtant que tu n'aies quitté le lit ce matin pour courir les champs, en laissant ici un mannequin à ton image, ainsi que l'innocent frère servant se l'était mis dans l'esprit.

— La chose n'est pas impossible, mon père.

— Allons, mon ami, chasse ces idées folles, et reviens de ton cauchemar.

— Oui, mon père; car nous ne pourrions point nous entendre. Avez-vous des nouvelles de M. le commandeur?

— Antoine Quiqueran se meurt, répondit le moine; autant vaut dire qu'il n'existe déjà plus.

Jean sauta hors du lit, s'habilla précipitamment et sortit du couvent sans écouter les remontrances du père supérieur. Il courut tout droit à la cathédrale, et entra dans la sacristie, où était le curé.

— Monsieur, lui dit-il, au nom du commandeur Antoine Quiqueran, seigneur de Beaujeu

je viens vous querir en toute hâte, pour administrer audit seigneur les derniers sacrements.

— Le commandeur, répondit le curé, m'envoie querir bien tard. On assure qu'il s'en va mourant, et qu'il n'a pas même songé à mettre en ordre sa conscience. Pas un prêtre ne l'assiste depuis qu'il est malade.

— Ne vous en étonnez point, reprit Jean, M. de Beaujeu a employé ces deux jours en bonnes œuvres. Il laisse au couvent des cordeliers une part de son bien, aux pauvres une autre part, une autre encore aux marins nécessiteux. Aujourd'hui seulement, il pense à lui-même.

— Je n'ai point ouï dire qu'il ait rien laissé à mon église, dit le curé; cependant, elle est moins riche que ce couvent de cordeliers fainéants.

— Il est temps encore d'obtenir un legs de M. le commandeur, si vous ne tardez point à lui porter les sacrements.

— On les lui portera. Vite, mon surplis et mon étole! Holà! sacristains, accourez tous.

— M. le curé, reprit Jean, faites sonner les cloches. Entourez-vous de vos vicaires et de tous vos chantres. Marchez en procession, les cierges allumés. Vous vous en trouverez bien:

Je cours annoncer à M. le commandeur que le saint viatique s'approche.

Jean se rendit au château de Beaujeu. Les portes étaient ouvertes, et qui voulait y entrait, comme dans un lieu public. Sur de longues tables mangeaient tous les pauvres de la ville. Les domestiques distribuaient aux gens en haillons le linge et les habits de leur maître. A voir le mouvement qui régnait dans la maison, les feux de la cuisine, et les largesses hospitalières des serviteurs, on aurait cru volontiers que le commandeur venait de se marier. Cependant, les bruits de fête et de gala ne pénétraient point au premier étage. Des officiers, des chevaliers de Malte, des bourgeois et des marins causaient à voix basse dans les salons. Un groupe de vieillards parlait du moribond; Jean prêta l'oreille.

— Voilà une fin singulière, disait un vieux gentilhomme. Que M. le commandeur se montre bizarre et romanesque à son dernier soupir, qu'il dispose de ses biens selon son envie, rien de mieux; mais, dans tout ceci, je ne vois pas qu'il songe à son salut. Où donc est le clergé? La mort va prendre ce fou au dépourvu. Avec ses distributions, ses codicilles, ses entretiens sur la morale et la vie militaire,

il ira en enfer par le plus droit chemin.

— Vous vous trompez, dit en passant l'enfant de chœur.

La porte de la chambre à coucher était ouverte. Sur un lit de parade, le commandeur, vêtu de son uniforme, le collier des ordres à son cou, son épée pendue à son chevet, s'entretenait avec des personnes de toutes conditions, parmi lesquelles étaient le gouverneur de la ville et le lieutenant du roi.

— Messieurs, disait le moribond, tant que je fus sous les drapeaux, je remplis mes devoirs en bon soldat. Je n'y ai épargné ni mon sang ni les fatigues de mon corps. Depuis trente ans que j'ai quitté ma prison, je n'ai point commis une méchante action. Quelques malheureux auront sujet de me bénir après ma mort. Je laisse derrière moi parmi le peuple le souvenir d'un honnête homme ; gardez-vous donc de me juger sur de vains dehors. Je souhaite à chacun de vous d'aussi sages pensées que les miennes.

Le commandeur aperçut Jean, qui se glissait dans la foule.

— Approche, mon enfant, lui dit-il. Je te donne par mon testament cinq mille écus de rente ; fais-en l'usage le meilleur que tu pour-

ras. Adieu ! vis honnêtement et reçois ma bénédiction. Moi, je m'en vais.

— Vous ne partez pas encore, monsieur, répondit Jean. Votre heure n'est point sonnée. Il faut vous confesser, recevoir l'extrême-onction, et mourir en chrétien.

Le vieillard poussa un soupir plaintif.

M. le commandeur, reprit Jean, élevez donc vos pensées vers le ciel. Est-ce que vous ne sentez point la grâce pénétrer dans votre âme ?

— En effet, dit le moribond, je ne sais ce que j'éprouve ; mais ce n'est point la grâce.

— C'est elle, monsieur, n'en doutez plus. Entendez les cloches de la cathédrale ; elles sonnent pour vous. Écoutez les chants du clergé dans la cour de cette maison. Le saint viatique est déjà sous ce toit. Recueillez-vous, monsieur. Confessez vos péchés, et communiez avant de mourir.

— Confesser mes péchés ! communier ! s'écria le vieillard ; sais-tu bien qui je suis ?

— Je le sais.

En ce moment, on entendit les prêtres qui montaient l'escalier le cierge en main. On vit arriver de loin le curé de la cathédrale entouré de ses vicaires qui portaient le dais au-

dessus du saint ciboire. La procession s'arrêta dans le salon qui précédait la chambre à coucher. M. de Beaujeu, se soulevant sur un coude, les yeux hors de la tête, fit signe à Jean de s'approcher, et lui dit à l'oreille :

— Mon âme!...

— Est rachetée, répondit l'enfant.

Deux grosses larmes coulèrent sur les joues du vieillard. Il laissa retomber sa tête sur le lit en murmurant :

— Mon Dieu! je ne l'en avais point sollicité. Ayez pitié de lui! Merci, Jean! sois aussi heureux que tu es bon.

Et le commandeur ajouta d'un ton impératif :

— Messieurs, vous pouvez aller. Il faut que je remplisse mes devoirs de chrétien.

Les personnes étrangères sortirent lentement. On rangea les cierges autour du lit. Le curé déposa le viatique sur une table et s'approcha du moribond pour écouter sa confession, tandis que les chantres entonnaient à demi-voix le *De profundis*; et puis on ferma les portes.

Pendant ce temps-là, Jean descendit à l'estacade. L'équipage du brigantin était à bord et s'apprêtait à mettre à la voile. Le petit canot

venait d'être hissé sur le pont, et Jean ouvrit des yeux étonnés en reconnaissant le parfait état de cette embarcation dont il avait laissé le matin les mille débris sur le Rhône. Le vieux Turc, avec son turban aplati, son pistolet à mèche au côté, était assis à la barre.

— Seigneur capitaine, lui dit Jean, est-ce que vous avez acheté un nouveau canot?

— *Mi non saper que ti voler*, répondit le Turc de sa voix de casse-noisette.

— De grâce, seigneur, avant de quitter ce pays, accordez-moi deux minutes d'entretien.

— *Mi non poter; partir dover.*

— Il faut que je vous parle, reprit l'enfant. Vous ne m'avez point dit s'il y avait quelque privilége en ma faveur dans le marché que nous avons conclu ce matin. Je suis bien aise d'avoir sauvé le commandeur, mais s'il me revient quelque petit avantage, veuillez m'en donner avis.

— *Mi non saper que ti voler*, répondit l'impassible Turc.

Les voiles du brigantin se hissèrent tout à coup, et, s'enflant au souffle du mistral, elles s'unirent à l'impétuosité du courant pour emporter le navire. Jean était au désespoir. Il

posa ses deux mains contre sa bouche en manière de porte-voix, et cria de toutes les forces de ses poumons :

— Encore un mot, seigneur capitaine, par pitié : êtes-vous Potamogéiton? Commandez-vous en maître à la lessive bouillante? Reverrai-je la belle Hydora? ou bien tout cela est-il un rêve?

L'enfant de chœur frissonna de joie en voyant de loin le Turc mettre son porte-voix à sa bouche. Pour mieux entendre la précieuse réponse, il posa sa main derrière son oreille et tendit son corps en avant. Il distingua clairement ces mots :

— *Mi non capir que ti mi dir.*

La voile du brigantin se perdit aussitôt dans les vapeurs, tant la marche du navire était rapide ; Jean se jeta tout de son long sur le sable et fondit en larmes en répétant :

— *Mi non saper !* ô rage ! *mi non poter !* Hydora! malheur à moi ! Potamogéiton ! sot que je suis de n'avoir point songé à faire des conditions! je suis dupé ! J'aurais pu demander toutes sortes de biens et d'honneurs. Maudit Potamogéiton ! maudite Hydora ! vous vous êtes joués de moi. *Mi non capir !* Serait-il vrai qu'il ne m'a pas compris? Ai-je donc rêvé tout cela?

Hélas! oui, j'aurai sans doute rêvé Hydora, Potamogéiton, Camargue et lessive!

Peu de jours après, on lut sur une tombe de marbre, dans le cimetière d'Arles :

ICI REPOSE

Noble et saint homme

ANTOINE QUIQUERAN,

Commandeur de Malte. — Soldat de Dieu

SUR LES MERS D'ORIENT.

VII

Sur la route de Nîmes à Montpellier cheminait un beau garçon de dix-sept ans, monté sur un petit cheval arabe. Ce jeune homme était vêtu d'un habit tout battant neuf. Il portait en croupe une valise bien garnie, un manteau plié pour les jours de pluie, les pistolets à l'arçon, le chapeau sur l'oreille, le rabat de fine guipure, le gilet de peau boutonné, les grandes bottes à la mode de Paris. On n'eût pas volontiers reconnu Jean l'enfant de chœur à cet équipage, moins encore à sa haute stature et à son air résolu. C'était pourtant bien lui, faisant son tour de France avec l'héritage

du bon commandeur. Deux ans de liberté avaient suffi pour développer l'arbuste qui s'étiolait à l'ombre du cloître. L'exercice avait fortifié ses membres, et le soleil avait bruni ses joues rondes. Ses lèvres commençaient à se couvrir d'un duvet noir, et la vigueur de sa constitution annonçait un convive de bon appétit au festin de la vie. Un peu d'expérience et de réflexion avait presque effacé de son visage l'expression de candeur qui avait charmé le vieux seigneur de Beaujeu. Une mine plus mâle et plus hardie, résultat de la puberté, avait remplacé la faiblesse de l'enfance. Son cœur seul était encore naïf.

Malgré la chaleur du jour, maître Jean voyageait au grand trot, les yeux avides et l'esprit éveillé. Non loin du bourg de Lunel-le-Viel, il aperçut devant lui sur la route un autre cavalier, jeune aussi, bien équipé, et suivi d'un valet à cheval. Notre héros, qui ne laissait guère à sa monture le temps de respirer, eut bientôt rejoint le voyageur inconnu. Ils se regardèrent tous deux, et, comme ils étaient approchant du même âge et de même figure, ils sentirent tout d'abord de la sympathie l'un pour l'autre. Jean salua poliment l'étranger, qui lui rendit son salut avec courtoi-

Ils mirent leurs chevaux de front, et entamèrent sans plus tarder la conversation.

— Monsieur, dit Jean, si vous avez pour agréable que nous fassions route ensemble, je m'estimerai heureux de vous tenir compagnie. Je vois bien, à votre air, que vous ne voyagez pas, comme moi, pour vous divertir; cependant, nous jouirons mieux à deux des beautés du paysage.

— J'accepte avec plaisir l'honneur de votre compagnie, répondit l'étranger. Vous avez deviné juste, monsieur; je ne voyage point pour mon divertissement. Le motif qui m'entraîne sur ces chemins est le plus triste du monde, et le but où j'aspire plus sombre encore. Vos paroles me font plaisir; elles m'apprennent que je parais pénétré du sentiment de mon malheur et de mes devoirs.

— Je lis, en effet, sur votre visage la mélancolie et le chagrin. Mais, s'il est vrai qu'on soulage ses peines en les racontant, dites-moi quels sont ces malheurs et ces devoirs auxquels je dois l'avantage de la rencontre. Vous n'en ferez jamais la confidence à une personne plus disposée à vous servir et à vous plaindre.

— Mon gentilhomme, répondit l'étranger en souriant, il y aurait conscience à vous at-

trister par un récit lamentable. Je vous vois heureux et en belle humeur; contez-moi plutôt vos aventures.

— Volontiers, reprit Jean. Puisque je prétends à l'honneur de votre confiance, je dois commencer par vous donner un témoignage de la mienne. Vous vous trompez en me prenant pour un gentilhomme. Je ne suis qu'un pauvre enfant trouvé. Vous auriez pu remarquer que je ne porte point l'épée. Appelez-moi maître Jean; je n'ai pas d'autre nom. Il y a deux ans, j'étais enfant de chœur et je chantais à la chapelle des cordeliers d'Arles. Un vieux seigneur de cette ville, le commandeur de Beaujeu, se prit pour moi d'une amitié que je ne méritais guère. Il me laissa cinq mille écus de rente par son testament. Des collatéraux m'ont disputé cet héritage; pour éviter un procès, j'acceptai une transaction, et j'abandonnai la moitié du legs. N'étant point né pour être riche, je m'estimai heureux de posséder encore deux mille cinq cents écus sans contestation. Aussitôt après cet accommodement, je ne songeai plus qu'à voyager pour mon instruction, car on ne m'avait appris au couvent que des choses de peu de pratique dans le monde. Je demeurai longtemps à Nîmes, où les jeunes gens

daignèrent me donner des leçons en acceptant ma compagnie pour jouer et faire la débauche. Le hasard me favorisa : j'étais un joueur sans expérience, et je les gagnai ; un innocent auprès des femmes, et je leur soufflai leurs maîtresses sans y penser. Pendant ce temps-là, je m'exerçai dans l'art de l'escrime et celui de l'équitation. Bientôt je compris que mes compagnons n'avaient plus rien à m'apprendre. Ils imitaient les excès de M. le duc d'Orléans, s'imaginant ainsi suivre les modes et narguer madame de Maintenon. Je m'ennuyai de ces fanfaronnades et je partis pour Montpellier, où j'ai dessein de prendre d'autres leçons. On cultive les sciences avec tant de fruit dans cette ville que le roi y va, dit-on, établir une académie par lettres patentes. Les Bornier, les Régis et d'autres savants philosophes m'enseigneront à penser, et je vais me ranger parmi leurs auditeurs. Comme il n'est pas de bonheur sans mélange, il y a dans l'avenir un point menaçant auquel je ne rêve jamais sans effroi, c'est un engagement que j'ai pris à mon début dans le monde pour l'acquittement d'une dette d'honneur et de reconnaissance. Si je ne réussis pas à satisfaire mon créancier, qui est un vieux Turc impitoyable, je risque fort

de voir ma fortune perdue et mon heureuse étoile obscurcie ; mais la créance n'échoit que dans trois ans, et, avec un si long terme, le hasard, qui me paraît favorable, aura tout le temps d'y pourvoir. Aussi, je dors sur les deux oreilles, ou peu s'en faut.

— Ne vous y endormez pas trop profondément, dit le voyageur inconnu ; à votre âge, on considère trois ans comme un long délai, et un beau matin on est tout surpris de la pente rapide où glisse le temps.

— Si j'en juge à votre air, répondit maître Jean, ce n'est point le temps qui vous a plus instruit que moi ; votre sagesse n'a point encore poussé sur votre menton, car je n'y vois pas apparence de barbe.

— Je suis pourtant dans ma dix-neuvième année, reprit le voyageur en soupirant, et c'est un grand âge pour qui a débuté de bonne heure. Mon histoire ne ressemble point à la vôtre ; votre enfance s'est écoulée dans les austérités du couvent, j'ai passé la mienne au milieu de femmes qui m'accablaient de leurs soins et de leurs caresses. Aujourd'hui, vous entrez dans le monde, et moi je me prépare à lui dire un éternel adieu. J'ai été trop heureux dans mes commencements. La faiblesse de

mes parents avait su faire de moi un être insupportable, en satisfaisant mes caprices aussitôt que je les exprimais. Comme un véritable enfant gâté, je m'évertuais à mettre à l'épreuve tant de tendresse et de bonté sans réussir à épuiser la patience de tout ce que j'aimais. Le ciel, scandalisé de mon bonheur, en voulut voir la fin : je perdis ma mère. Peu de temps après, mon père me remit entre les mains d'une parente que nous avions à Marseille, et se retira dans un couvent, où il prit l'habit, déterminé à enfouir dans la dévotion le reste d'une existence brisée. L'exaltation de son chagrin le trompa sur une vocation incomplète. Au bout de trois ans, je devinai par ses lettres qu'il se repentait de m'avoir abandonné. De mon côté, j'avais reconnu le néant de la dissipation. Le remords de n'avoir su jouir de la tendresse maternelle que pour en abuser m'inspira l'envie de racheter mes fautes par quelque acte de dévouement en faveur de mon père; je pris ma résolution tout à coup, et je partis avec le dessein de vivre sous le même toit que ce père bien-aimé, de porter le même habit que lui, et de m'enfermer dans une cellule voisine de la sienne. J'adoucirai par ma présence les ennuis du couvent et j'expierai

peut-être mes sottises par le sacrifice d'une liberté qui me pèse, et d'un avenir qui m'effraye. Mon père se nomme M. de Cerdagne. Le couvent qu'il habite est celui des minimes de Perpignan. C'est dans cette ville que je me rends, pour y faire ce que je viens de vous dire.

— Votre dessein est beau, reprit Jean, mais permettez que j'ose vous en détourner. Je tremble, en songeant à votre jeunesse, que ce noble sacrifice ne devienne un jour un enfer. Je comprends trop bien à présent la cause de votre mélancolie.

— Épargnez-vous les frais d'éloquence, interrompit le jeune gentilhomme, à moins que ce ne soit pour me confirmer dans mes projets. Je me suis lié déjà par un serment, et Louis de Cerdagne n'aura pas juré en vain. Ma mélancolie n'a pas d'autre cause que le regret d'avoir mal vécu jusqu'à ce jour. Quoique je n'aie point commis de faute capitale, la dissipation et la vanité m'ont appris à douter de mon cœur, et j'ai besoin de chercher dans les sacrifices et le dévouement l'assurance que ce cœur n'a pas été perverti. Si je voyage à petites journées, c'est pour prendre le loisir de réfléchir, et pour arriver à Perpignan avec un

entier dégagement de tous les liens qui m'attachaient au monde.

Jean voulut encore tenter quelques remontrances sur les dangers d'un parti si extrême; mais son compagnon lui coupa la parole. Nos deux jeunes voyageurs se trouvaient alors sur une élévation, d'où la vue s'étendait au loin. L'un des talus du chemin descendait jusqu'à un verger d'arbres à fruits; une troupe de jeunes filles poussaient des éclats de rire en abattant des olives à coups de gaule.

— Mon voisin, dit M. de Cerdagne, admirez la fraîcheur de ce vallon. Si j'avais passé ma jeunesse dans ce *chaudron* d'oliviers [1], à faire la cueillette et les vendanges avec cet essaim de bergères, je ne songerais pas à prendre le froc.

— Excusez mon indiscrétion, répondit Jean. Je ne pourrai m'empêcher de revenir encore sur une résolution qui m'épouvante; mais vous aurez la liberté de m'interrompre pour me montrer le paysage, lorsque mon amitié deviendra importune. Les longs sacrifices, les dévouements exaltés sont des idées de femme.

— Avez-vous des doutes sur mon sexe? dit

[1] Locution provençale pour dire un bouquet-d'arbres.

Louis de Cerdagne en riant. Quand nous serons à Montpellier, je vous proposerai un assaut d'escrime, et vous verrez que peu d'hommes savent tenir une épée mieux que moi. Vous n'auriez pas eu beau jeu, l'an dernier, à me conduire chez votre maîtresse.

La conversation tomba sur le chapitre des amours, et Jean ne tarda pas à reconnaître que son compagnon lui en pouvait remontrer sur cette matière intéressante. M. de Cerdagne parla de ses folies de jeunesse sur le ton du badinage, mais avec des aperçus qui révélaient plus de passion qu'il n'en voulait laisser voir et une expérience au-dessus de son âge.

— Vous auriez cent fois raison, disait-il, d'assurer que je ne suis point mûr pour la vie recluse si je conservais des illusions à l'endroit d'un sentiment qui a le privilége d'effacer tous les autres. L'amour seul pourrait me détourner de mes projets; mais il m'a appris lui-même à le fuir. Les femmes ne se contentent pas de ce qu'un cœur peut donner, et lui demandent plus qu'il n'a promis. On les voit appliquer tous leurs soins, avec une fureur incroyable, à changer en tourments les douceurs qu'elles ont fait espérer; et lorsque enfin, ob-

sédé par les craintes, la jalousie, les situations terribles, l'exagération du langage, vous en êtes à regretter de les avoir connues, elles triomphent, en vous disant avec joie : « Je savais bien que vous ne m'aimiez point. » On se plaint souvent de la tyrannie des pères qui disposent du sort de leurs enfants. Plût au ciel que j'eusse été marié par la volonté de ma famille! Je voulus choisir, examiner avec attention, étudier les caractères, mettre à l'épreuve la tendresse qu'on me témoignait, et je ne fis que des sottises. Je me persuadai qu'on aimait plutôt ma fortune que l'accessoire obligé de ma personne; il aurait fallu la vertu de *Griselidis* pour supporter mes injustices et mon impertinence. Avec mes prétentions de mettre à l'épreuve le cœur des autres, je m'aperçus que je donnais du mien une mauvaise opinion. Par orgueil et par opiniâtreté, je rompis un projet de mariage qui me plaisait, de peur d'être congédié comme je le méritais, et c'est alors que mon envie d'entrer au couvent devint une résolution sérieuse.

— En un mot, dit Jean, vous allez prendre le froc par dépit amoureux, ce qui est le plus sûr chemin des regrets et du malheur.

— Du dépit? s'écria M. de Cerdagne, plût à

Dieu que j'en eusse ressenti ! Je ne serais point incurable ; mon infortune m'a appris cette vérité : qu'on n'est aimé en ce monde que par sa famille. La force du sang est la seule affection durable et à toute épreuve. C'est pourquoi je cours me jeter dans les bras d'un père, pour y porter et y chercher tout ensemble les consolations dont j'ai besoin et celles que ce père attend de moi.

— Plus je vous écoute, dit Jean, et plus je me persuade que chez les minimes de Perpignan il y aura bientôt deux malheureux au lieu d'un.

— C'est que vous ne savez pas tout encore, répondit Louis de Cerdagne en hésitant ; mais je ne puis vous en dire davantage, et malgré le penchant que j'aurais à vous confier le reste de mes secrets, je suis obligé de me taire.

— Je vous le pardonne d'autant plus volontiers, que je vous ai caché l'un des actes les plus importants de ma vie. Un jour peut-être nous ferons l'échange de nos dernières confidences.

M. de Cerdagne ne répondit point, et son silence exprimait que ces dernières confidences étaient impossibles. Sa tête s'inclina en-

suite sur sa poitrine, et il parut tomber dans une rêverie profonde. Maître Jean, dont la curiosité était éveillée, cherchait à démêler sur le visage de son compagnon les pensées qui l'accablaient. Il fut alors frappé des formes délicates du jeune gentilhomme, de sa mine efféminée et de la petitesse de ses mains. M. de Cerdagne, en relevant la tête, s'aperçut de l'examen que faisaient de sa personne les yeux pénétrants de son voisin.

— Maître Jean, dit-il en montrant une haie fort élevée qui bordait le chemin, feriez-vous bien sauter votre cheval par-dessus ces buissons?

— Je ne m'y hasarderais point, répondit Jean, à moins d'être poursuivi par les Pandours du prince Eugène.

Cerdagne enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, et franchit la haie d'un air si intrépide que Jean fut confondu de voir tant de courage dans un corps si frêle.

— Vous êtes un fou, dit-il à son nouvel ami, de risquer ainsi votre vie à des tours d'adresse.

— Le couvent me reposera, répondit Cerdagne; mais avouez, du moins, que si l'on peut me soupçonner à ma figure d'être une nymphe, je n'aurais pas besoin de me changer en ar-

buste, comme Daphné, pour échapper à l'insolence d'Apollon.

Afin de ne laisser aucun doute sur son sexe, le jeune gentilhomme se mit à parler à maître Jean plus familièrement qu'il n'avait encore fait. En arrivant à Lunel-le-Viel, les deux voyageurs se déclarèrent réciproquement la grande sympathie qu'ils sentaient l'un pour l'autre; au village suivant, ils se promirent de se séparer le plus tard possible, Cerdagne en s'arrêtant un peu en route, et notre héros en reconduisant son compagnon jusqu'à Perpignan. Finalement, lorsqu'ils découvrirent au loin les clochers et la citadelle de Montpellier, ils se jurèrent une amitié éternelle. A la chute du jour, ils entrèrent dans la ville, et prirent deux chambres voisines l'une de l'autre dans une auberge assez mauvaise, qui passait pour la meilleure du pays. On leur servit un souper qui avait grand besoin d'être assaisonné par l'appétit et la fatigue, après quoi ils se souhaitèrent une heureuse nuit et se couchèrent.

Avant de s'endormir, Jean, poursuivi par le souvenir de ses engagements avec l'enfer et de son aventure de la Camargue, ne put se défendre de penser au parti qu'il pourrait tirer un jour de son amitié nouvelle et des regrets

auxquels Cerdagne s'exposait en s'enfermant si jeune dans un cloître; mais à l'idée d'abuser de la confiance d'un honnête gentilhomme pour chercher à le perdre, Jean s'indignait contre lui-même.

— Jamais, pensait-il, je n'essayerai de livrer au diable une si aimable victime. Je me damnerai plutôt deux fois au lieu d'une, s'il se peut. Que n'ai-je eu assez d'esprit pour faire des conditions avant de signer mon pacte! Je jouirais du pouvoir que possèdent tous les malheureux qui se sont vendus comme moi. Je pourrais rendre à Cerdagne son père, sa maîtresse ; je pourrais le combler de biens. Sot que je suis de m'être livré pour rien ! Où trouverai-je, à présent, une rançon? Ah ! du moins je n'entreprendrai point la ruine de mon ami. Cependant si je ne veux pas mourir en impie, il me faut une âme dévouée qui se sacrifie pour mon salut et qui me sauve comme j'ai sauvé le commandeur. Hélas ! a-t-on des amis lorsqu'on n'a plus d'âme ? Traître Potamogéiton, tu ris de mon innocence!

Le sommeil vint à propos arracher notre héros à ces tristes pensées. Au point du jour, Jean fut réveillé par des cris que poussaient des gens du peuple rassemblés. Il ouvrit sa

fenêtre pour demander la cause de ce tumulte; on lui répondit que le sorcier Jacques Aymar conduisait la justice sur les traces d'un meurtrier, au moyen de la baguette divinatoire. Jean s'habilla bien vite, et courut à la chambre de son ami pour l'engager à descendre avec lui dans la rue. Il fit tourner la clef dans la serrure avec précipitation et poussa rudement la porte. Le verrou, qui avait été fermé la veille, ne tenait à rien; ce verrou sauta, et Jean se trouva devant le lit de Cerdagne profondément endormi. Pendant son sommeil, le dormeur avait mis un de ses bras hors des couvertures, et ce bras d'une délicatesse charmante était suivi de la plus blanche épaule du monde. La chemise entr'ouverte laissait apercevoir une poitrine dont les formes ne permettaient aucun doute sur le sexe du personnage. Jean interdit et muet n'osait plus ni avancer ni reculer : son compagnon de voyage était une femme, et des plus belles!

VIII

Après quelques moments d'hésitation, Jean, voyant que la belle dormeuse n'avait rien entendu, se retira sur la pointe du pied, referma doucement la porte et courut tout seul à la poursuite du sorcier qui mettait la ville en émoi.

Jacques Aymar était un paysan du Dauphiné ; dans sa jeunesse, il avait été fort habile à découvrir, par le moyen de la baguette divinatoire, les sources d'eau vive, les trésors enfouis, et généralement toutes les choses cachées, volées ou perdues. En peu de temps sa réputation s'était étendue de sa province dans tout le reste de la France. La cour criminelle

de Lyon l'avait appelé pour rechercher des meurtriers qu'elle ne pouvait découvrir, et Jacques Aymar avait mis la justice sur les traces des coupables. Ce succès eut du retentissement jusqu'à Paris. En 1692, un vol ayant été commis dans l'hôtel du prince de Condé, le procureur du Châtelet fit venir Jacques Aymar ; mais, cette fois, les opérations magiques ne réussirent point, et le sorcier déclara lui-même, avec une bonne foi remarquable, que le temps de sa puissance était passé. Depuis cet échec, Aymar, retiré dans son village, n'exerçait plus son art ; il répondait aux personnes qui venaient souvent de fort loin le consulter, que son génie l'avait abandonné, qu'un berger en savait autant que lui, et qu'il ne voulait pas être rejeté parmi les imposteurs vivant aux dépens des gens crédules.

Peu de jours avant l'arrivée de maître Jean à Montpellier, un jeune homme de cette ville avait disparu, et les recherches de la justice n'ayant amené aucun éclaircissement, on avait envoyé en Dauphiné querir Jacques Aymar. Le sorcier ne refusa pas de tenter une expérience, mais sans oser garantir le succès. Jean, curieux d'assister à cette expérience, demanda quel chemin avait suivi la foule. On le conduisit

devant une maison où Jacques Aymar venait d'entrer. Le peuple, assemblé devant la porte, attendait le résultat des recherches. Au bout d'une heure, on vit le sorcier, tenant des deux mains une baguette fourchue en bois de coudrier, descendre les degrés d'un perron, traverser une cour et se diriger vers la rue. Ce célèbre devin avait alors quarante ans. Il portait les cheveux longs à la mode de son pays. Son front haut et découvert annonçait une intelligence au-dessus du vulgaire; mais, depuis le mauvais succès de ses dernières opérations, on lisait dans sa physionomie la profonde tristesse de son âme. Dans ce moment où il procédait à une expérience, son visage avait l'air fixe et rêveur des somnambules. Il marchait lentement, suivi d'un procureur royal et d'un greffier la plume à la main. Aymar paraissait en proie à quelque souffrance intérieure; ses lèvres murmuraient des paroles qu'on n'entendait pas.

— Messieurs, dit-il aux magistrats, je sens que je ne réussirai point. Cependant, la baguette frémit entre mes mains, et je puis assurer que la personne disparue a été victime d'un meurtre.

Le sorcier s'arrêta devant un groupe de gens

du peuple qu'il se mit à regarder attentivement ; ses yeux rencontrèrent ceux de maître Jean.

— Jeune homme, dit-il, approche et viens m'aider. La baguette divinatoire te désigne comme un être heureusement doué. Avec tes secours, je réussirai peut-être.

Jean se plaça près du sorcier, et se laissa guider par lui. Sur un carrefour où venaient aboutir plusieurs rues, Aymar ne trouvait plus son chemin.

— Mon ami, dit-il à Jean, prends ce morceau de coudrier, en tenant la fourche des deux mains et en dirigeant la pointe vers le ciel. Consulte ensuite les quatre points cardinaux, et marche hardiment du côté que t'indiqueront les frémissements de la baguette.

A son grand étonnement, maître Jean sentit frémir le coudrier entre ses mains. Il s'orienta et découvrit la route qu'il devait prendre. La baguette divinatoire le conduisit hors des murs de la ville dans la colline de Saint-Clément. Sous l'une des arches du grand aqueduc de Montpellier, il s'arrêta enfin :

— Aymar, Aymar, dit-il en pâlissant, prenez la baguette à votre tour, car je ne puis aller plus loin.

— Qu'éprouves-tu? lui demanda le sorcier.

— Je ne sais : une angoisse insupportable comme le froid de la mort.

— Ici est le corps de la victime! s'écria Aymar.

Le sorcier chercha dans les broussailles et il y trouva de la terre fraîchement remuée. Des gens du peuple armés de pioches découvrirent un cadavre que l'on reconnut pour celui du gentilhomme assassiné.

— A présent, dit Aymar, donne-moi la baguette; je vais chercher les auteurs du crime.

Mais après bien des essais inutiles, le sorcier fut obligé de recourir à son élève. Le coudrier se remit à frémir aussitôt qu'il eut changé de main. Dans un faubourg de la ville était une maison délabrée devant laquelle Jean s'arrêta encore.

— Aymar, Aymar! dit-il, soutenez-moi. Je me sens pris d'un vertige.

— Voici le lieu où le crime a été commis! s'écria le sorcier.

Les magistrats entrèrent dans la maison; ils y trouvèrent en effet des indices du meurtre et les personnes qu'on en devait naturellement soupçonner. Une saisie et des arrestations furent opérées.

— Ce n'est point assez ; il nous faut maintenant des témoins, dit Jacques Aymar.

Cette fois les recherches furent longues. La science et les efforts du sorcier paraissaient impuissants. Jean prit encore la baguette divinatoire, et il finit par désigner l'hôpital des aliénés comme un lieu où l'on pouvait trouver de nouvelles traces du crime. Aymar parcourut l'hospice et se fit ouvrir un cabanon dans lequel était un fou enfermé depuis peu de temps ; il toucha cet homme du bout de sa baguette, en prononçant une formule cabalistique. Le contact du coudrier donna au fou des convulsions, à la suite desquelles il se calma et parut avoir un éclair de raison. Ses paroles, d'abord incohérentes, devinrent bientôt plus sensées, et il répondit enfin aux questions par le récit suivant :

— J'étais soldat dans la garnison de la citadelle neuve que le roi vient de faire construire. Des camarades m'entraînèrent un soir au cabaret, et je m'enivrai si complétement qu'ils ne purent point me ramener à la caserne pour l'heure de l'appel. Je rôdai pendant une partie de la nuit dans les faubourgs de la ville, avec la cervelle si troublée par le vin que je n'avais plus connaissance ni de mes actions ni des

lieux où j'étais. Je me souviens pourtant de m'être introduit dans une maison dont je trouvai la porte entr'ouverte. On ne voulait point m'y recevoir; mais je dégainai mon sabre et l'on n'osa plus me résister. Je ne savais pas distinguer par qui cette maison était habitée; je crus seulement y voir plus de mauvaises mines que de bonnes. On me poussa sur un lit, où le sommeil ne tarda point à m'enlever le peu de sentiment que le vin m'avait laissé. Avant de m'endormir, et à travers les fumées de l'ivresse, il me sembla entendre une conversation dont j'étais le sujet. On parlait de me jeter à la porte ou de me déposer tout endormi au coin d'une rue. Un homme, qui avait sans doute quelque autorité sur les autres, assura que si l'on réussissait à exécuter ce que l'on voulait faire, sans que j'en eusse aucun soupçon, la présence d'un témoin qui n'aurait rien vu ni entendu serait une heureuse circonstance devant la justice. Pendant ce débat, je m'endormis profondément sur mon grabat. Au milieu de la nuit, je fus éveillé par un bruit effrayant; j'entendis, à l'étage supérieur de la maison, des pas lourds, des cris plaintifs, des coups, et comme une lutte acharnée entre plusieurs personnes. Bientôt, les cris et les coups

cessèrent, mais des gémissements m'apprirent que l'un des combattants avait reçu quelque blessure grave. La crainte et la curiosité me poussant, je sautai à terre et je regardai par les fentes de la porte, qui était en mauvais état. J'aperçus alors des hommes à figures sinistres descendre le méchant escalier de bois de l'étage supérieur ; ils marchaient courbés et à reculons, tant cet escalier, en forme de vis, était étroit. L'un de ces bandits tirait par les pieds le cadavre d'un gentilhomme, dont la main tenait encore la poignée d'une rapière brisée. La tête du cadavre, n'étant point soutenue, frappait sur chaque marche de l'escalier, et j'aurais pu compter les degrés par les coups de cette tête qui retombait sur le bois avec un bruit que je crois encore entendre. Je compris que j'étais dans un coupe-gorge, où le hasard m'avait rendu témoin d'un crime. Les brigands entrèrent presque aussitôt dans ma chambre. On me fit passer une lumière devant les yeux pour s'assurer que je dormais. On partagea ensuite les bagues et l'argent du gentilhomme assassiné, et puis on tint conseil pour savoir s'il convenait de me tuer aussi ou de m'épargner. On décida enfin qu'on me laisserait la vie. Un homme mit le cadavre dans

un sac et partit pour Saint-Clément. Enfin, au point du jour, je feignis de m'éveiller et d'être encore pris de vin. On m'ouvrit la porte et je retournai à la citadelle. Mon capitaine me fit jeter au cachot. La frayeur, la scène terrible à laquelle j'avais assisté, les dangers que j'avais courus troublaient déjà ma raison ; le cachot acheva de me la faire perdre, et c'est pourquoi je suis aujourd'hui dans cet hôpital.

— Messieurs, dit Aymar aux magistrats, vous êtes assez éclairés maintenant ; vous tenez le corps du délit, des prévenus, un témoignage. Que la justice suive son cours. Notre opération est achevée.

Le sorcier s'empara de la baguette divinatoire et la brisa sur son genou.

— Un moment ! dit le procureur royal ; cette déposition étant accompagnée de circonstances extraordinaires, il serait bon de la rendre plus régulière en lui donnant la forme d'un interrogatoire.

— Essayez, reprit Aymar, d'interroger cet homme ; je doute qu'il puisse vous répondre, car le charme qui le faisait parler est détruit.

Le procureur adressa au témoin une question que le pauvre fou ne comprit point. Au milieu d'un déluge de paroles dénuées de sens,

on reconnut à peine quelques souvenirs de son premier récit. Il mêlait ensemble les excuses et les supplications avec les détails de son aventure. Il croyait alternativement parler aux brigands, à son capitaine ou aux gardiens de l'hôpital. L'image de l'homme assassiné qu'on traînait par les pieds lui revenant à la mémoire, il imitait le bruit de la tête du cadavre frappant sur les degrés, et il répétait: *Toc! toc!* comme s'il eût compté les coups. Les magistrats n'insistèrent pas davantage et s'en tinrent à ce qu'ils venaient d'entendre.

La justice avait alors des ressources énergiques pour aider les aveux des accusés; quelques tours de chevalet pouvaient suffire à compléter une instruction. Un mois après la scène qu'on vient de lire, deux des bandits que la baguette divinatoire avait désignés furent roués en place publique; les autres furent appelés à ramer, pour le reste de leurs jours, sur les galères du roi.

Tandis que les magistrats interrogeaient le fou, Aymar et maître Jean sortaient de l'hospice par une porte dérobée, afin de se soustraire à l'empressement et à la curiosité du peuple. Le devin paraissait plongé dans la rêverie.

— Aymar, murmurait-il tout bas, ne t'obstine plus à vouloir ressaisir une puissance qui t'échappe. La science et l'étude ne te rendront point ce que tu as perdu. Ton bail est expiré. Tu n'as plus rien à vendre, tandis que ce jeune homme peut offrir une âme toute neuve. Sorcier déchu, redeviens paysan et retourne à ton labourage. Quelle folie est la tienne! Tu prétends puiser dans les livres les moyens de te faire obéir; mais tu ne seras jamais qu'un âne, quand tu travaillerais autant qu'Albert le Grand. Abandonne un métier que tu ne sais plus faire. L'affront que tu viens de subir sera le dernier. Ah! du moins, tu ne retomberas pas parmi ces faux devins destinés à finir par le pilori ou le bûcher.

Sans prendre garde que Jean pouvait l'entendre, Aymar se chapitra ainsi lui-même tout en marchant jusqu'à une ruelle déserte où l'attendait un guide avec deux chevaux.

— Maître, lui dit notre héros, n'aurez-vous pas la bonté de m'expliquer le prodige que vous venez d'accomplir par mon entremise?

— Moi? répondit le devin en souriant, je ne saurais pas seulement te dire ta bonne aventure avec un jeu de cartes.

— Vous savez pourtant ce qui vient de

se passer ; et moi, je n'y ai rien compris.

— Penses-tu rire à mes dépens? reprit Aymar. Tout ignorant que je suis, j'ai encore des yeux pour voir à qui je parle. N'as-tu point fait un pacte avec les esprits? N'as-tu pas un bail plus ou moins long, à la fin duquel tu dois fournir une rançon ou tomber pour toujours au pouvoir de *l'autre?*

— C'est la vérité.

— Je gage que tu n'as point lu le livre des *Neuf Anneaux*, celui des *Neuf Chandeliers*, *les Clavicules de Salomon*, ni les conseils de ce grand roi à son fils Roboam?

— Je ne connais rien de tout cela, répondit Jean.

— Et voilà pourquoi tu es plus puissant que moi, reprit Aymar. Tu peux parler en maître, tandis que moi je supplie, j'implore et on ne m'écoute point ; je veux invoquer l'autorité du père de la science occulte, et l'enfer se moque de mes folles prétentions. Sois plus heureux et plus habile que moi, jeune homme.

Aymar était déjà monté sur son cheval.

— Un mot encore! lui dit Jean ; c'est donc, selon vous, à cause de mon pacte avec Potamogéiton, que la baguette de coudrier m'a guidé tout à l'heure?

— Sans doute.

— Vous pensez donc que je pourrais avec d'autres baguettes semblables découvrir, comme vous le faisiez autrefois, les sources, les trésors, les choses cachées ou perdues ?

— Ce n'est rien que cela, on amuse les bonnes gens avec ces bagatelles. Serait-ce la peine de risquer son âme pour d'aussi minces avantages?

— Ainsi vous croyez que je dois jouir d'autres priviléges plus importants?

— Te railles-tu des gens, jeune homme?

— Non, je vous le jure; je ne raille point.

— Adieu donc : ne crains pas de commander. Fais-toi servir par les esprits.

Aymar donna un coup de fouet à son cheval et partit au galop.

— Voilà qui est aisé à dire, pensa Jean; fais-toi servir! Comment? par qui? où sont-ils mes serviteurs? Irai-je les chercher dans les eaux de la Camargue? Aymar ne sait point que je me suis donné sans condition. L'idée qu'on puisse commettre une pareille sottise ne lui est pas même entrée dans l'esprit. Cependant s'il est vrai qu'avec une baguette de coudrier je puisse découvrir des trésors, c'est un magni-

fique privilége. Que la belle Hydora soit louée! Elle aura eu pitié de moi et m'aura fait ce don en cachette, malgré le fourbe et cruel Potamogéiton. Mais, hélas! malheureux que je suis! j'ai oublié de demander à Aymar comment on fait ces baguettes divinatoires. Il y a sans doute quelques cérémonies magiques nécessaires à leur confection. Je les trouverai, j'espère, dans ces *Clavicules* dont j'ai retenu le nom. Avec ces clavicules et un morceau de coudrier, je chercherai des trésors. J'amasserai des sommes énormes. Je détournerai ma jolie compagne de voyage de ses odieux projets, et je lui rendrai l'amant qu'elle a follement maltraité, car je devine qu'il faut intervertir les rôles dans le récit de ses amours. Les vœux de son père sont l'unique obstacle à son bonheur; elle se déguise en homme pour être reçue parmi les minimes de Perpignan. Je prétends secourir cette famille infortunée. J'irai à Rome. A force de présents, j'obtiendrai une audience du pape; il relèvera M. de Cerdagne de ses vœux. Je chercherai ensuite quelque homme bien misérable; je lui offrirai cent mille écus, un million, cent millions, pour prix de son âme; je le livrerai à Potamogéiton, et puis je me marierai; je jouirai honnêtement

d'une immense fortune; je mourrai comme le commandeur, et je monterai au paradis en ligne droite malgré tous les diables, aquatiques ou autres.

IX

La librairie de Montpellier était, comme on sait, fort riche en ouvrages de sciences. Maître Jean consulta un libraire de cette ville sur les moyens de se procurer *les Clavicules de Salomon*. Le marchand répondit que ce livre avait existé jadis à Memphis, et qu'il s'était vendu chez Alibek, libraire égyptien, dont la boutique devait être ensevelie sous les ruines de cette grande cité. Il paraissait d'autant plus inutile de chercher Alibek et son magasin, que la position géographique de l'antique Memphis était encore un sujet de contestation entre les académies savantes; mais lorsque Jean eut

expliqué ce qu'il voulait trouver dans *les Clavicules de Salomon*, le libraire lui apprit que, sans aller à Memphis, on pouvait avoir la recette de la baguette divinatoire, par le livre du *Grand Grimoire* ou celui du *Dragon rouge*, dans lesquels ce secret avait été publié. Notre héros acheta sur-le-champ ces deux ouvrages, et il y trouva ce qu'il souhaitait. Le Grimoire lui conseillait de couper la baguette de noisetier sauvage au point du jour, en répétant la formule : « Je te ramasse au nom d'Éloïm, Muthraton, Adonaï et Semiphoras, et tu auras la vertu de la verge de Moïse pour découvrir tout ce que je voudrai savoir. » Mais avec une recette si simple, le Dragon rouge assurait qu'on ne pouvait prétendre à des découvertes importantes. Pour faire des opérations sûres et belles, il fallait beaucoup d'autres cérémonies ; par exemple : « Égorger soi-même un chevreau de trois mois avec un couteau neuf ; le brûler dans un feu de bois blanc, au milieu d'un carrefour, et le premier jour de la lune ; fixer la peau de ce chevreau sur le bois de coudrier avec quatre clous extraits du cercueil d'un enfant mort ; placer ensuite ladite baguette entre deux cierges de cire blanche fabriqués par la main d'une jeune fille vierge ; tracer,

avec une pierre hématite, un triangle équilatéral sur la peau de chevreau ; ne porter dans sa poche ni sur ses vêtements aucun morceau de métal autre que de l'or ou de l'argent, etc. »

— En un mot, s'écria Jean à la lecture de cette recette, il faut tant de soins minutieux et d'objets divers, qu'on s'imagine toujours en avoir omis quelqu'un lorsque l'opération ne réussit point. Ce sont là des livres faits par les imposteurs que Jacques Aymar a raison de mépriser. Des ignorants peuvent se laisser prendre à ces ridicules mensonges. Le coudrier obéit à celui qui est puissant ; toutes les inventions du Grimoire ne le rendront pas docile à celui que les esprits ne protégent point. Triste amas d'impostures, allez au diable, et que vos auteurs soient menés au pilori qu'ils ont mérité !

Jean avait trouvé, en effet, le vice radical de ces recettes à l'usage des bergers ou des bonnes femmes. On y entasse les ingrédients afin que l'opération ne puisse jamais être complète. Il n'est pas impossible que les esprits infernaux aient poussé la profondeur de leurs ruses jusqu'à détruire volontairement leur crédit, afin de mieux déguiser la grande part qu'ils prennent aux choses de ce monde sous les sot-

tises des faux sorciers, les échecs des praticiens de magie et le fatras des compilateurs de grimoires. Peut-être aussi la sagacité de Jean à découvrir le côté faible des livres de sorcellerie lui venait-elle du don particulier qu'il tenait, sans le savoir, de la belle Hydora, *Tu trouveras,* lui avait dit la nymphe de la Camargue ; et le don n'eût guère eu d'efficacité si notre héros n'avait pas même su reconnaître la grossière supercherie de la recette divinatoire. Jean ferma les deux livres de magie, et les jeta au coin d'une borne ; il alla ensuite rêver sous les arbres de la promenade du Peyron, en attendant la nuit, car le bruit de ses expériences lui faisait redouter la curiosité de la population.

Le soleil était couché lorsque maître Jean, de retour à son auberge, s'informa de son compagnon de voyage. L'hôtelier lui dit que M. de Cerdagne avait demandé ses chevaux aussitôt après son lever, et qu'il était parti en laissant une lettre où sans doute il indiquait son itinéraire. Jean ouvrit la lettre, et il y trouva ce qui suit :

« Monsieur, j'ai compris, en m'éveillant, que vous étiez entré chez moi ce matin pen-

dant que j'étais endormie. La serrure de ma porte forcée, le verrou arraché m'ont prouvé que vous aviez surpris mon secret. Je ne vous accuse point d'indiscrétion; je veux bien croire que le hasard seul vous a appris qui je suis. Mais, ce que je vous demande comme une grâce, c'est de garder ce secret d'où dépendent mon avenir et le succès d'un projet auquel je ne puis renoncer. Je vais me rendre coupable d'une faute en trompant le supérieur des minimes et en m'introduisant dans son couvent, contrairement aux règles de cet ordre; le ciel excusera cette faute en considération de ma piété filiale. Rappelez-vous, monsieur, la conversation que nous eûmes hier sur la grande route. Vous disiez : « Les longs « sacrifices n'appartiennent qu'aux femmes : » vous comprendrez donc mieux, à présent, mon dévouement pour un père malheureux qui est tout ce que j'aime encore au monde. Vous devinerez sans peine ce qu'il faut changer dans le récit de mes aventures pour en faire sortir la vérité. Ce que je vous ai dit des femmes m'était inspiré par le sentiment de mes erreurs. Si vous regrettez, comme moi, les avantages de notre agréable rencontre, ne vous en prenez qu'à votre curiosité. Rappelez-vous la fable de

Psyché, et souvenez-vous qu'il vaut mieux ignorer beaucoup que de trop savoir. Adieu, monsieur; je vous supplie de ne jamais chercher à me retrouver, et surtout de ne point me gêner dans l'exécution de mes desseins. Vous augmenterez ainsi l'estime que Louise de Cerdagne a conçue pour vous. »

Rien n'inspire plus sûrement l'envie de courir après une jolie personne que ces adieux imprévus et ces fuites précipitées. Sans être amoureux de mademoiselle de Cerdagne, Jean avait pour elle beaucoup de sympathie; et il vit avec regret le plaisir qu'il s'était promis à voyager en compagnie de cette jeune fille lui échapper brusquement. Le soupçon ne lui entra pas dans l'esprit que mademoiselle de Cerdagne voulût être poursuivie, et que la prière de ne jamais chercher à la retrouver fût un manége de coquetterie. Notre héros était trop novice pour avoir de telles idées, et d'ailleurs plus d'expérience lui eût fait commettre une injustice. Il poussait de si gros soupirs en découpant un poulet rôti, que l'hôtelier le regarda d'un air compatissant et lui servit le meilleur vin de sa cave pour adoucir un si grand chagrin. Jean fit honneur au souper. Quand il eut mangé

avec appétit et bu quelques rasades, sa tristesse se changea en impatience et en dépit. Il fit seller son cheval, afin de se distraire de ses ennuis par une promenade sous les beaux arbres du Peyron. La soirée était douce, la brise de mer faisait frémir le feuillage léger des platanes, et la lune prêtait aux objets des apparences fantastiques. Jean laissa la bride flotter sur le cou de son cheval et se mit à rêver.

— Si j'étais plus hardi, pensait-il, je courrais après cette aimable fille. Le premier moment une fois passé, je gage qu'elle n'aurait point de peine à me revoir. Ne saurais-je pas bien lui prouver la pureté de mes intentions? N'ai-je pas le droit de solliciter une explication sur l'aventure de ce matin? Elle veut bien croire que le hasard seul m'a révélé son secret, mais cette complaisance ne me suffit point. Je ne puis souffrir qu'elle garde le plus léger soupçon. Oui, je devrais courir après et lui parler encore une fois.

Notre héros fut interrompu dans sa rêverie par un incident bizarre. Il s'aperçut que son ombre, projetée par la lune, glissait sur la poussière blanche du chemin avec une extrême rapidité. Croyant que son cheval s'emportait, il saisit la bride. Le cheval s'arrêta. Jean vit

alors, en regardant derrière lui, la citadelle de Montpellier à une assez grande distance.

— Que veut dire cela? s'écria-t-il. Ai-je fait tant de chemin en quelques secondes? Ai-je donc rêvé plus longtemps que je ne l'imagine? Où suis-je? N'est-ce point sur la grande route de Perpignan?

Jean laissa tomber la bride, et s'adressant à son cheval :

— Me conduis-tu, lui dit-il, à la recherche de Louise de Cerdagne? Marche donc, si tu sais où elle est.

Le cheval était déjà parti à fond de train; ses pieds semblaient raser la terre. Le cavalier, ne sentant pas les secousses ordinaires du galop, se pencha pour regarder si sa monture avait des ailes; mais hormis la vitesse prodigieuse de sa marche, le cheval n'offrait apparence de rien de surnaturel.

— Il ne sera point dit, s'écria Jean, que j'aie eu peur de toi, quand tu serais l'hippogriffe. Cependant, n'est-ce point une faute que de courir après Louise de Cerdagne malgré sa défense? Ne va-t-elle pas m'accabler de reproches, et ne serait-il pas plus sage de mériter son estime en lui obéissant?

Cette pensée entrait à peine dans l'esprit de

Jean que déjà son cheval s'était arrêté de lui-même.

— Mais, reprit-il, si je ne lui parle point avant que les grilles du couvent se soient fermées sur elle, je ne la reverrai peut-être jamais. La belle façon de mériter l'estime d'une jeune fille que de renoncer à la revoir et à lui parler! Ne balançons plus ! Puisque mon destin m'emporte sur cet excellent animal, je serais un lâche si je lui résistais.

Le cheval partit de nouveau, et marcha d'une vitesse croissante. Les arbres qui bordaient la route passaient comme des flèches. Jean tenait d'une main son chapeau, et de l'autre son manteau gonflé comme une voile; il n'entendait que le sifflement de l'air, et ses yeux ne distinguaient plus les objets. Il reconnut pourtant des villes et des villages par les lumières des fenêtres, qui brillaient un moment et s'éteignaient comme des étincelles.

— Soyez bénie, généreuse Hydora, murmurait-il. Ce cheval est encore un don que vous faites au pauvre enfant de chœur trompé par cet infâme Potamogéiton. Avec cette bête merveilleuse et la baguette divinatoire, je puis au moins tenter bien des choses que le reste des

hommes ne saurait entreprendre. Du train dont marche cet admirable coursier, je dois avoir parcouru au moins quatre lieues, et je serai sans doute au point du jour à Béziers, où l'on me donnera des nouvelles de la fugitive. Cours, vole, intrépide hippogriffe !

Et, dans son vertige, Jean répétait d'autres propos interrompus, où il confondait les cris de surprise et de joie avec les répons qu'il avait coutume de réciter autrefois pendant les offices de son couvent. Tout à coup le cheval s'arrêta, et le cavalier, après avoir un peu frotté ses yeux, s'aperçut qu'il était à la porte d'une auberge sur la grande place d'une ville. Jean tira la clochette sans mettre pied à terre; la porte s'ouvrit, et un troupeau de servantes accourut, armé de chandelles. Le voyageur n'osait pas demander où il était, de peur qu'on ne lui rît au nez ; mais, au moyen de questions habilement détournées, il acquit la certitude que cette ville était Béziers, et il faillit tomber de son haut en reconnaissant qu'il avait parcouru quinze lieues en deux heures.

— Mes enfants, dit-il aux servantes, n'avez-vous pas vu aujourd'hui un jeune et beau gentilhomme, habillé de velours vert et accompagné d'un valet à cheval?

— Si nous étions vos enfants, répondit la plus délurée du troupeau, pas une de nous n'aurait encore fait ses premières dents. M'est avis plutôt que vous pourriez trouver ici votre mère : ce n'est pas moi pourtant. Quant à ce joli gentilhomme que vous demandez, n'est-il pas tout mignon avec une tête d'ange?

— Nenni! dit une autre, il est grand et beau, avec une mine hardie; et comment serait-il beau s'il n'était point grand?

— Son cheval est blanc, interrompit une troisième servante.

— Noir, reprit la première. Je l'ai vu comme je vous vois. Oui-da, monsieur, soyez assuré que ce gentilhomme a passé par ici, ce soir, un peu avant le coucher du soleil.

— Et quelle route a-t-il prise? demanda Jean.

— Celle de Narbonne; à telles enseignes que ses chevaux étant fatigués, il les a laissés à l'écurie de la poste et qu'il est parti en chaise de louage.

Les servantes élevèrent leurs chandelles jusque sous le nez du voyageur pour l'examiner de près, et ne manquèrent pas de le trouver plus beau que l'autre. Selon l'habitude des filles du Languedoc, elles accompagnèrent

leurs discours de clignements d'yeux et d'airs de tête, comme si elles eussent entendu dix fois plus de malice et mis bien plus d'intentions fines dans leurs discours qu'elles n'y en mettaient véritablement.

— A quelle distance pensez-vous que soit, à cette heure, celui que je cherche? demanda Jean.

— Tout au plus à deux lieues de Béziers, lui répondit-on.

— Fort bien. Partagez entre vous cet écu, et que Dieu vous aide! Moi, je m'en vais.

— Adieu, mon gentilhomme; bon voyage, monseigneur! crièrent les servantes.

La porte de l'hôtellerie se referma et Jean tourna bride.

— Le sort en est jeté, dit-il; avant cinq minutes je vais me trouver auprès de mademoiselle de Cerdagne.

Mais le petit cheval reprit son trot de tous les jours et ne voulut plus courir comme auparavant. Vainement le cavalier le piqua des deux éperons; sa marche ne dépassait point la vitesse ordinaire d'un cheval.

— Que signifient ces caprices? s'écria Jean. Ne veux-tu plus obéir à mes volontés? Je saurai me faire servir par les esprits, comme l'a dit Aymar. Ils m'ont donné un cheval mer-

veilleux, je ne souffrirai point que tu deviennes une rosse.

Après avoir bien juré, bien maugréé, bien battu le pauvre animal, Jean s'arrêta tout confus.

— Hélas ! dit-il enfin, je devine pourquoi tu me résistes ; c'est que ma main te pousse et ma voix t'ordonne de marcher, tandis que mon lâche cœur tremble à l'idée de paraître devant une jolie femme offensée. Puisque tu connais mieux que moi le fond de mes pensées, je ne veux point te contraindre. Prenons une nuit pour réfléchir. Il sera temps demain de rejoindre ma belle fugitive à Narbonne.

Jean retourna sur ses pas et entra dans l'auberge, où les servantes éveillées l'accueillirent avec mille caquets. Tout honteux de sa poltronnerie, il demanda un lit, s'enferma dans sa chambre et se coucha pour chercher du courage dans le recueillement. Mais la nuit ne lui porta pas si bon conseil qu'il l'espérait, car il s'endormit aussitôt qu'il eut posé la tête sur l'oreiller. Quand le soleil du matin le vint agacer en se glissant par sa fenêtre, Jean cacha son visage entre les draps pour allonger la courroie et gagner un dernier délai. Enfin, il se leva tard, déjeuna longuement, jasa beaucoup

avec les filles d'auberge, visita les monuments de Béziers, admira l'hôpital, dont il ne se souciait point, et perdit ainsi la journée. La nuit approchait, lorsqu'en songeant au chemin que pouvait faire une chaise de poste en vingt-quatre heures, l'idée lui vint qu'il avait manqué l'occasion et que mademoiselle de Cerdagne était peut-être déjà dans les bras de son père. Aussitôt Jean se rendit à l'écurie, sella lui-même son cheval et partit au galop. Cette fois l'animal docile servit le cavalier à souhait, en prenant un train si rapide que ce n'étaient plus les arbres et les maisons qui se succédaient et passaient comme des flèches, mais les collines et les vallées. Jean, cramponné des deux mains à la crinière, perdit la respiration et faillit s'évanouir. Heureusement son supplice ne fut pas long. Il reçut une secousse causée par l'arrêt du cheval, et comme il ne doutait point que l'animal enchanté ne l'eût amené en présence de mademoiselle de Cerdagne, il ouvrit des yeux effrayés en essayant de balbutier un compliment. Il s'aperçut alors qu'il était devant la porte d'une grande ville fortifiée. Un abbé d'une mine réjouie, qui se promenait un livre à la main, le regardait en souriant. Jean demanda le nom de cette ville.

— Perpignan, monsieur, lui répondit l'abbé. Cette porte est celle du Castillet; et son nom lui vient de ce petit château qui en défend l'entrée. La rivière que vous voyez là-bas est un bras du Tet, qui traverse le faubourg de Notre-Dame. Ces beaux ouvrages de fortification sont dus à M. de Vauban.

— Grand merci, monsieur, reprit Jean; veuillez maintenant m'indiquer la meilleure auberge de la ville.

— Il vous faut loger à l'hôtellerie du Pin, répondit l'abbé. Vous y trouverez bonne compagnie : les gens de qualité de France ou d'Espagne qui vont à Barcelone ou qui en viennent descendent à cette auberge.

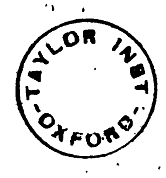
Après avoir salué l'abbé, Jean passa sous la porte du Castillet et entra au petit trot dans le faubourg de Notre-Dame.

— Tu es un brave animal, dit-il à sa monture, d'avoir su deviner mes craintes et ma timidité aussi bien que mon impatience; ou plutôt, l'esprit qui te possède est un admirable serviteur.

Devant l'hôtellerie du Pin, Jean trouva le valet de mademoiselle de Cerdagne.

— Où est ton maître? lui demanda-t-il avec émotion.

— Hélas ! monsieur, répondit le valet, je l'ai conduit au couvent des minimes. Vous arrivez trop tard pour le détourner de ses projets : il porte déjà l'habit des novices, et c'est pitié que de voir sa belle figure sous le froc. Si vous voulez m'accompagner demain au couvent, à l'heure du parloir, vous pourrez encore lui dire un éternel adieu.



X

Il ne faut pas s'étonner si maître Jean ne vit à Perpignan que des abbés. Le chapitre de la cathédrale ayant un privilége de boucherie qui s'étendait depuis les chanoines jusqu'au plus petit clerc, il n'y avait guère de famille qui ne fît tonsurer un de ses enfants, afin d'épargner l'impôt accablant sur la viande, au moyen de la protection de messieurs du chapitre. Le fils de l'hôtelier du *Pin* était clerc et mettait le petit collet en allant acheter les provisions. Au souper de l'auberge, Jean s'assit donc à table avec plusieurs jeunes gens

qui, pour porter rabat et tonsure, n'en étaient pas moins bons et joyeux convives. On parla de choses générales ; des préparatifs de l'Empire à la guerre de la succession d'Espagne, et des cabales qui se faisaient à la cour du jeune roi Philippe V. Notre héros n'entendait rien aux affaires politiques ; et quoique ses voisins n'y entendissent guère plus que lui, le sentiment de son ignorance le rendit muet et attentif. La conversation lui apprit cent choses qu'il avait honte de ne point savoir : par exemple, que l'on attendait le nouvel ambassadeur de France à la cour d'Espagne ; que cet ambassadeur était le maréchal de Marchin, dont le courrier venait d'arriver à l'auberge et d'y retenir un appartement pour cette nuit même ; que la jeune reine d'Espagne, étant une princesse de Savoie, avait amené avec elle des gens de son pays, qui disputaient l'influence à la faction de France ; que cette princesse ne devait pas vivre longtemps, et qu'elle était dévorée par les écrouelles, ce qui n'empêchait pas le jeune roi de l'aimer très-fidèlement. Parmi des gens si savants, notre héros n'ouvrit la bouche que pour manger, ou, s'il dit quelques paroles, ce fut pour interroger ses voisins, afin de s'instruire davantage.

Aussitôt le repas achevé, Jean se retira dans sa chambre. Il avait hâte de s'y enfermer pour réfléchir aux événements prodigieux de cette soirée. En repassant dans sa tête les circonstances de son voyage, il éprouvait toutes les peines imaginables à concevoir qu'il fût venu si vite de Béziers à Perpignan. Les discours de Jacques Aymar semblaient se vérifier : les esprits accouraient d'eux-mêmes au-devant du protégé de la belle Hydora, sans qu'il eût besoin de leur donner des ordres pour se faire servir ; il ne s'agissait, pour être obéi, que de bannir toute indécision. N'eût-il d'autre don que celui de découvrir les trésors cachés avec la baguette divinatoire, et la liberté de courir d'un bout du monde à l'autre sur son cheval barbe, c'étaient des conditions plus belles qu'il n'eût osé les marchander, et le diable avait payé généreusement l'acquisition modeste de l'âme d'un petit enfant de chœur. Les mots que Jean avait entendus au souper sur les cours d'Espagne et de France éveillaient en lui le désir de se signaler en rendant quelque service. L'image séduisante de mademoiselle de Cerdagne venait aussi jouer un rôle parmi ses rêveries, et si notre héros se lança un peu avant dans l'espace imaginaire, ses visions

avaient du moins plus de fondement que celles de Picrochole.

Il était près de minuit, lorsque Jean, qui se préparait à se coucher, entendit un bruit extraordinaire de carrosses et de chevaux dans la cour de l'auberge. Des valets parcouraient la maison en criant, se démenant et frappant les portes de manière à faire connaître qu'ils appartenaient à un grand seigneur. Ce vacarme était de rigueur pour annoncer l'ambassadeur de France, qui venait dormir à Perpignan, avant de repartir pour Barcelone. Bientôt le bruit monta de la cour dans les corridors et passa dans les appartements. Comme il arrive souvent dans les hôtelleries, il se trouva que la chambre à coucher du maréchal de Marchin n'était séparée de celle de Jean que par une mince cloison qui permettait au voisin d'entendre ce qu'on y disait. En prenant possession de son appartement, le maréchal donna des ordres pour le lendemain, renvoya ses gens et fit appeler son secrétaire. Il paraissait fort agité, marchait précipitamment, et parlait en homme de mauvaise humeur.

— Fermez cette porte, dit-il au secrétaire. Notre affaire est manquée et mon voyage inutile. Que dis-je? c'est ma fortune que je man-

que. Le traité entre l'Espagne et le Portugal a été signé sans ma participation. Tout l'honneur en revient à mon prédécesseur, le maréchal d'Harcourt. Cela est juste. Il restait une affaire importante dont la conclusion m'était confiée : le choix de la *camarera mayor* de la reine. Si cette charge est donnée à une Espagnole, la France perd la moitié de son influence. Nous arriverons trop tard. La charge sera donnée. Je débute dans mon ambassade par un contre-temps. On l'appellera une maladresse et on ne me pardonnera point à Versailles l'impatience que le roi en va ressentir. Jamais pourtant je ne fus en plus belle rencontre. Sans fortune, sans protections, Sa Majesté me choisit et m'ordonne de mener train de prince comme M. d'Harcourt ; on supplée à ma pauvreté avec une largesse inouïe. Ma besogne était facile. Je pouvais contenter le roi par une opération dont le succès, au fond, aurait tenu à lui-même et non à moi. Parlant en son nom, j'aurais réussi à faire tomber le choix d'une *camarera* sur qui j'aurais voulu. Il faut que tout m'échappe ! Il faut qu'une sédition éclate à Naples, que Philippe V parte brusquement pour l'Italie, indolent et valétudinaire comme il est. J'apprends ces événements à Bordeaux ;

on me dit que le roi d'Espagne est en route pour Barcelone; je quitte le chemin de Madrid, et je reçois ici ce fatal courrier qui m'annonce que Philippe V est prêt à monter sur le vaisseau royal, et que la flotte met à la voile demain. Je ne le verrai point; mon ambassade malencontreuse n'ira pas même jusqu'à remettre mes lettres de créance. Et ces chemins qui sont mauvais! ces chevaux qui ne marchent point! ces maudits équipages qui pèsent des quintaux et roulent comme des charrettes! c'est pour en mourir de colère.

Le maréchal poussait des soupirs à fendre les murs. Jean ne perdait pas une seule de ses paroles.

— Si j'osais, pensait-il, offrir à M. l'ambassadeur de porter un message à Barcelone au moyen de mon cheval barbe, je le tirerais de sa peine, et je verrais du même coup le jeune roi Philippe V. Je pourrais aussi bien prendre le maréchal en croupe et le mener à Barcelone. Mais quelle apparence aurait ma proposition? L'ambassadeur en rirait et ne voudrait point m'entendre. D'ailleurs, serait-il prudent de faire savoir à un grand seigneur les termes où je suis avec la belle Hydora? Cet ambitieux me demanderait peut-être mon pré-

cieux cheval; je le lui donnerais, et il se moquerait encore de moi. Non, je ne commettrai point cette folie.

— Ne laissons pas, reprit le maréchal, de faire tout ce qui dépendra de nous. Je vais me reposer ici pendant trois heures, et vous poursuivrez votre chemin jusqu'à Port-Vendres. Montez dans une chaise à deux roues, et payez des guides à crever les chevaux. L'hôtelier de cette auberge assure que, par un bon vent, une barque peut aller de Port-Vendres à Barcelone en moins de temps qu'un carrosse. Informez-vous; cherchez une felouque légère, bien équipée, marchant rapidement, et surtout montée par des gens courageux; proposez-leur un marché capable de tripler leur zèle. Le vent est fort; me dussé-je noyer, je partirai, s'il y a quelque probabilité d'arriver promptement à Barcelone. Prenez cette bourse. Allez! que tout soit prêt en moins de trois heures.

— Bon cela, pensait le voisin. Crève les chevaux, tends les voiles au vent. Il te faudra plus d'heures que je ne demanderais de minutes.

Après le départ de son secrétaire, le maréchal, toujours soucieux et agité, se promena longtemps encore dans sa chambre. Il lui

échappait des exclamations de dépit. Enfin, il jeta son chapeau à terre, et s'écria tout haut :

— Que ne puis-je au moins savoir à qui appartiendra cette charge de *camarera mayor!* Que ne donnerais-je point à celui qui me nommerait cette personne !

— Moi aussi, pensait le voisin, je voudrais savoir qui aura cette charge dont parle le maréchal. Que ne donnerais-je point aussi pour connaître cette personne et pouvoir dire son nom à M. l'ambassadeur !

Jean était assis devant une table sur laquelle il s'appuyait du coude, n'osant remuer, retenant sa respiration, écoutant de toutes ses oreilles. Le garçon d'auberge avait posé sur la table une carafe pleine d'eau; cette carafe se trouvait justement sous les yeux de Jean, de sorte qu'en écoutant les discours de M. de Marchin, il regardait machinalement l'eau, qui formait une espèce de prisme où la lumière se décomposait en rayons de diverses couleurs. Au milieu de ces jeux de lumière il crut apercevoir une tête de femme, d'abord un peu vague, mais dont les contours ne tardèrent pas à se dessiner plus nettement. Cette femme portait une coiffure italienne et des ornements auxquels on reconnaissait une personne de

cour. Son visage était animé; ses lèvres remuaient. Jean suivait d'un œil hagard les mouvements de physionomie de cette figure inconnue.

— Est-ce vous, nymphe des eaux? murmurait-il, est-ce vous, charmante Hydora, qui paraissez devant moi dans l'élément que vous habitez? Non, ce n'est point votre visage. Est-ce donc celui de la personne que je désire voir? L'aimable Hydora vient-elle encore à mon aide? Appelons, à tout risque, M. le maréchal et montrons-lui cette image... Holà! M. l'ambassadeur! cria maître Jean de toutes ses forces; venez ici et l'on vous montrera la *camarera mayor* de la reine d'Espagne.

— Qui m'appelle? qui parle ainsi? demanda M. de Marchin.

— Votre voisin de chambre; accourez vite, ne perdez pas de temps.

Le maréchal accourut en effet.

— Ne me troublez point, lui dit Jean sans détourner ses regards de la carafe merveilleuse. Point de questions inutiles; nous nous expliquerons dans un moment. Asseyez-vous à côté de moi, regardez dans l'eau de cette carafe, et cherchez-y une figure de femme qui doit être celle de la future *camarera mayor*.

M. de Marchin prit une chaise, s'assit à côté de Jean et regarda longtemps ; mais il chercha vainement une figure humaine, et ne vit que les jeux de lumière du prisme.

— Jeune homme, dit-il, si vous vous moquez d'une personne de mon rang et de mon caractère...

— Silence ! interrompit Jean, je ne me moque point. Ne nous laissons pas déconcerter. L'apparition n'est visible que pour moi, puisque vous ne la distinguez pas. Je vais donc vous la décrire : cette femme a des traits rares, particuliers, faciles à reconnaître ; elle n'est pas régulièrement belle. Ses cheveux sont noirs et ses yeux bleus. Sa physionomie pleine de noblesse annonce un esprit supérieur. Par moments, l'expression en devient d'une douceur et d'une bienveillance singulièrement aimables. Sa bouche est grande, mais d'une forme parfaite, et le sourire lui donne un charme inexprimable.

— Des cheveux noirs et des yeux bleus ! dit le maréchal ; c'est elle ! Cependant il y a bien des visages que je ne connais point, à la cour d'Espagne. Jeune homme, ne pourriez-vous chercher le nom de cette femme que vous venez de décrire ?

— Le nom, le nom, répéta Jean; comment faire pour le savoir? Mais attendez; la figure s'efface; elle disparaît. Je vois à présent un écusson surmonté d'une couronne de prince. Il y a dans cet écusson un ours...

— Plus de doute! s'écria le maréchal, c'est la princesse Bracciano! j'en sais assez. A présent, jeune homme, expliquons-nous. Qui êtes-vous? N'avez-vous jamais ouï parler de madame des Ursins? Si tout cela n'est qu'une feinte, un mensonge intéressé pour flatter mes désirs et m'arracher une récompense, avouez-le ingénument; je vous donnerai volontiers la récompense pour avoir la certitude de n'être point abusé.

— Monsieur, répondit Jean, je suis un pauvre enfant de chœur. Je n'ai vu d'autre pays que celui d'Arles à Perpignan, d'autres gens que ceux de ma ville natale; j'ai vécu parmi les bons cordeliers, chez qui je servais la messe et chantais le salut. Comment aurais-je pu entendre parler de cette grande dame dont vous venez de me prononcer le nom?

— Voilà une aventure étrange! dit le maréchal.

La magie était fort à la mode du temps de M. de Marchin. Il y avait un quartier de Paris

tout plein de sorciers, et où les grands seigneurs et les dames allaient consulter les oracles. Les gens de qualité, qui se vantaient de ne point croire en Dieu, recherchaient fort les faveurs du diable. Il se trouvait quelques adeptes parmi beaucoup d'imposteurs, puisque l'un de ces devins annonça au duc d'Orléans sa future régence dans un moment où il n'y avait aucune apparence que le Dauphin et les petits-enfants du roi dussent mourir. M. de Marchin ne s'étonna pas outre-mesure d'un phénomène d'hydromancie dont on citait beaucoup d'exemples. Il ne songea qu'à en tirer bon parti pour son ambassade. Le maréchal était un gros petit homme, vif, sagace, aussi habile négociateur que bon militaire, d'ailleurs ambitieux, fin courtisan, prompt à juger son monde et plus encore à se déterminer. Il fit deux fois le tour de la chambre, et, s'arrêtant en face de Jean, il fixa ses petits yeux brillants comme des charbons sur la mine ingénue de ce jeune garçon.

— Comment vous nommez-vous? dit-il.

— Maître Jean.

— Quel diable de nom est-ce-là! Comment s'appelait votre père?

— Hélas! monsieur, je suis un enfant trouvé.

— Quelle éducation avez-vous reçue?

— Les bons cordeliers d'Arles m'ont appris à lire, à écrire, et tout juste assez de latin pour comprendre ce que je disais en servant la messe.

— Voulez-vous entrer dans mon domestique, et porter ma livrée?

— Excusez-moi, monseigneur, répondit Jean d'un air consterné; je ne puis accepter une place de valet.

— J'en suis fâché. Si vous étiez gentilhomme, ou si vous aviez seulement un nom, une famille, je vous aurais donné de l'emploi; je vous aurais attaché à ma personne, et vous auriez pu rendre des services au roi. N'y pensons plus.

L'ambassadeur, tout occupé de ses affaires, rentra dans son appartement, et laissa Jean accablé de honte et de douleur. Vers trois heures après minuit, des chevaux de poste vinrent chercher les voitures de M. de Marchin. Jean descendit dans la cour de l'auberge; le maréchal l'aperçut assis sur une borne, et lui dit par la portière :

— Adieu, jeune homme; si vous vous décidez à prendre du service, venez me rejoindre à Barcelone ou à Madrid; je vous donnerai des gages considérables.

Jean ne répondit que par un salut, et les équipages partirent.

— Que m'importent les gages! pensa le pauvre garçon en soupirant; c'est l'occasion de servir la France que je regrette. Mais puisque je ne suis bon qu'à porter une livrée, puisqu'on fait tout juste assez état de moi pour croire que je ne déshonorerais point une troupe de laquais, je ne veux rien être, ou, si je sers le roi, ce sera le mousquet sur l'épaule. O Hydora! que me font vos présents? Reprenez votre cheval merveilleux; retirez-moi le don de la baguette divinatoire et celui d'évoquer des images dans une carafe. Donnez-moi en échange le droit de porter l'épée, ce que tant d'autres que moi possèdent pour être seulement sortis du sein de leur mère. Étourdi! insensé que je suis! au lieu de chercher des trésors enfouis, ou des meurtriers qui se cachent, cherchons mes parents, ne fût-ce que pour leur reprocher de m'avoir abandonné. Mais mon père sera quelque pêcheur ou quelque portefaix. Ah! tous les démons ensemble n'auraient point le pouvoir de faire de moi un gentilhomme.

Jean fut interrompu dans ses lamentations par une légère douleur qu'il sentit au bras

gauche : c'était comme une brûlure causée par l'application d'un corps chaud. Il releva la manche de sa chemise et vit sur son bras une petite tache noire, semblable à ces dessins dont les soldats ont coutume d'orner leur peau ; cette marque représentait un poignard recourbé.

— C'est singulier, dit Jean ; je n'avais jamais remarqué ce signe. Hélas ! je suis sans doute un pauvre enfant de troupe.

XI

Après une nuit d'insommie et de soupirs, Jean se laissa mener au couvent des minimes de Perpignan, pensant que la vue de mademoiselle de Cerdagne procurerait quelque adoucissement à son chagrin. On l'introduisit au parloir, où le jeune novice arriva bientôt accompagné de son père, tous deux avec la robe de l'ordre. Mademoiselle de Cerdagne faisait, sous son froc, le plus charmant petit moine du monde. Elle commença par rougir en reconnaissant son compagnon de voyage, et puis elle reprit son enjouement accoutumé pour causer de ses premières heures de cou-

vent, et du bonheur qu'elle goûtait à vivre auprès de son père. On l'appelait déjà frère Louis ; tous les autres novices étaient déterminés à l'aimer beaucoup, et pour maître Jean, qui était dans le secret, la peinture qu'elle sut faire des caresses de ses nouveaux amis eut un sel particulier. Tandis que la jeune fille se livrait à sa gaieté, M. de Cerdagne la regardait avec des yeux humides. La tendresse, la reconnaissance et la pitié déchiraient le cœur du pauvre père.

— Monsieur, dit-il à Jean, puisque le hasard et les confidences de ma fille vous ont appris nos malheurs, souffrez que je vous consulte en ami sur la nouvelle faute que nous allons commettre. Considérez l'âge tendre, la beauté, l'éducation, le caractère léger de mon enfant, l'avenir affreux qu'elle se prépare ; pesez mûrement toutes choses, et dites s'il n'est pas lâche et coupable à moi d'accepter le sacrifice qu'elle veut me faire de sa jeunesse.

— Dites plutôt, interrompit mademoiselle de Cerdagne, si ce n'est point une inspiration d'en haut. Que pourrais-je devenir seule, sans conseil et sans direction, dans un monde corrompu ? Je m'y perdrais. Ne vaut-il pas mieux vivre ici oubliée, heureuse et sans reproche,

auprès de ce père qui a besoin de ma tendresse. Séparés l'un de l'autre, nous serions tous deux misérables; une fois réunis pour toujours à l'ombre de ces gros murs, nous n'avons plus rien à désirer, rien à regretter ni à craindre. Je suis déjà un frère novice de belle humeur, et je serai dans un an le moine le plus soumis. Si ma supercherie vient à être découverte, je me défendrai avec avantage en citant l'exemple de sainte Marine, qui usa du même stratagème que moi pour porter des consolations à saint Eugène. La témérité de sainte Marine a été plus grande que la mienne, et son mensonge a fait sa gloire. Elle partit comme moi, déguisée en homme; elle entra dans un couvent de la Thébaïde, où elle demeura auprès de son père. On l'accusa d'avoir séduit la fille du jardinier du couvent, et, au lieu de se disculper en découvrant son secret, elle préféra se laisser condamner. On lui imposa les pénitences les plus sévères; elle les supporta sans se plaindre. On ne connut son sexe qu'après sa mort, et les bons moines furent bien surpris, en voulant ensevelir leur frère, d'apprendre qu'ils avaient eu parmi eux une jolie femme. Je prétends vivre et mourir comme sainte Marine, puisque ses innocentes

malices ne l'ont point empêchée d'être canonisée. Si l'on m'accuse d'avoir séduit quelque fille, je me laisserai accabler; je ferai pénitence, et peut-être, un jour, portera-t-on sainte Louise de Cerdagne sur le calendrier. Ne cherchez donc pas, je vous prie, à me détourner d'un dessein si beau qu'il faut remonter au VIIIe siècle pour en retrouver l'exemple.

— Nous ne sommes plus au VIIIe siècle, dit M. de Cerdagne, et malgré l'autorité de sainte Marine, laissez que je consulte notre jeune ami.

— Pour vous donner mon opinion avec connaissance de cause et sans partialité, répondit Jean, il me faudrait connaître mieux les événements et les motifs qui vous ont poussé à vous ensevelir tout vivant dans ce cloître.

— Eh bien! reprit le père, retirons-nous dans un coin où l'on ne puisse nous écouter, et je vous raconterai en peu de mots mon histoire.

Il y avait au couvent des minimes un préau orné de fleurs qui servait de supplément au parloir; M. de Cerdagne y conduisit sa fille et maître Jean. Ils s'assirent tous trois sous une treille, et le vieux gentilhomme commença en ces termes le récit de sa vie:

— Je ne suis pas de la famille des comtes de Cerdagne, car les généalogistes ne trouvent point de parenté entre mes ancêtres et Guifroid de Cerdagne, fondateur de cette abbaye de Saint-Martin qu'on voit ici près. Cependant mon père était noble et possédait de grands biens dans les environs de Prades. J'apportai en ce monde des inclinations qui ne furent point jugées dignes de ma naissance. J'avais l'esprit indépendant; on m'appela mauvais sujet et vagabond. A l'âge de quatre ans, mon père m'ayant infligé une punition injuste et brutale, je sortis de la maison à la dérobée, et je marchai tout droit devant moi avec l'intention de ne plus revenir au logis paternel. On me chercha pendant huit jours, et l'on me trouva enfin au milieu des montagnes du Vernet, chez de pauvres charbonniers dont j'avais adopté les mœurs et la famille. Ma mère avait eu tant de frayeur de mon équipée qu'elle ne voulut plus souffrir la moindre correction. La surveillance et les réprimandes ne suffisaient point à dompter mon caractère indocile, en sorte que je m'accoutumai à ne faire que mes volontés. Mes parents, entichés de leur gentilhommerie, avaient établi dans leur maison une sorte d'étiquette. L'emploi de cha-

que heure du jour était réglé d'avance, et tous les jours se ressemblaient. Cette façon de vivre m'était insupportable. Je ne pouvais faire un pas sans qu'un laquais préposé à ma garde m'adressât des remontrances. Mon plus grand bonheur était de m'échapper et de fréquenter avec des paysans, des muletiers et des postillons. L'épidémie de la fièvre pourprée m'enleva mon père; cette perte me causa un chagrin profond, mais elle ne changea point mon naturel. La bonté de ma mère me laissa enfin la liberté à laquelle j'aspirais. Je voyageai dans nos belles montagnes; je me livrai aux exercices que j'aimais, et dont on m'avait si longtemps privé par des manies casanières et méthodiques.

« Les provinces basques et la Navarre étaient alors remplies de bohèmes, les uns à demeure et les autres nomades. On en voyait souvent passer dans nos campagnes. Un jour, sur la place de Prades, je rencontrai une troupe de ces bohêmes qui donnait le spectacle en plein air, et faisait des tours d'adresse, de physique et de magie blanche. Parmi ces vauriens, je remarquai une fille de quinze ans d'une éblouissante beauté; elle dansait en maniant deux poignards avec des gestes bizarres, mais

d'une grâce admirable. Je m'arrêtai à la regarder au milieu d'un cercle de bonnes gens, qui donnèrent à la jolie danseuse plus d'applaudissements que d'argent. Lorsque la gitana fit sa collecte, je sentis, en lui jetant un écu de six livres, que j'aurais voulu jeter aussi mon cœur à ses pieds. Elle me remercia par une œillade espagnole, et recommença la danse des poignards pour satisfaire le généreux seigneur ; c'est ainsi qu'elle m'appela. Au milieu de ses passes gracieuses, la jeune fille me lança de ses beaux yeux des éclairs assassins, et lorsque enfin elle tourna vers moi la pointe d'un poignard en souriant, j'éprouvai un trouble inconnu et je pensai m'évanouir, comme si elle m'eût véritablement percé le cœur. Après la danse, je m'approchai de la gitana pour l'interroger ; mais aussitôt d'autres filles bohèmes, par malice ou par curiosité, nous entourèrent et m'interrompirent par des propos mystérieux ou railleurs, sans laisser à leur compagne le loisir de répondre à mes questions. La belle danseuse trouva pourtant le moyen de m'apprendre son nom et le pays où sa bande prenait chaque année ses quartiers d'hiver.

« — La pauvre Inès n'en sait pas bien long, me dit-elle avec un regard rusé, mais on lui a

enseigné à se garder des entorses, des paroles dorées et des cavaliers français. Quand vient la neige, elle va dormir à Venasque, et les seigneurs aux écus blancs ne viendront pas la chercher si loin.

« Une vieille bohémienne appela les jeunes filles, qui s'envolèrent comme des pigeons. La bande plia bagage pour aller exercer son industrie dans quelque autre village, et je demeurai seul, le cœur meurtri et l'esprit troublé. J'avais vingt ans ; je ne croyais point que l'on pût se guérir d'une passion avec du temps et de la raison. L'attente et la solitude ne me servirent qu'à reconnaître la force de mon amour. On était alors en septembre. Au bout de deux mois, je vis enfin les sommets des montagnes se couvrir de neige, et je partis pour Venasque. Cette petite ville, située sur le versant méridional des Pyrénées, était le refuge de plusieurs troupes de bohèmes. Je retrouvai la charmante Inès dans une compagnie peu édifiante, où l'on vivait de rapines et de supercheries. En découvrant qu'elle avait conservé la candeur de son âme parmi des compagnons vicieux, je conçus une haute opinion de ses heureuses inclinations. Les bohèmes virent bien que je l'aimais, et, dans l'espoir de

quelque bénéfice, ils me laissèrent la liberté de lui parler sans témoins. Ces canailles poussèrent la bassesse jusqu'à gourmander Inès de la résistance qu'elle m'opposait. Ils auraient volontiers souffert qu'elle devînt ma maîtresse, mais ils ne voulaient point d'un mariage qui leur eût enlevé la perle de leur troupeau. Ce fut un aiguillon de plus à mon envie de tirer cette charmante fille du bourbier où le hasard l'avait plongée. Nous partîmes ensemble de Venasque. Elle se fit catholique, et je l'épousai au bout de trois mois, malgré les cris et l'opposition de ma famille.

« Pour échapper à des reproches inutiles, je voyageai pendant un an avec ma femme. Inès répondait à ma passion par une tendresse pleine de douceur, et nous faisions le plus heureux couple du monde. Elle me donna cette fille qui est aujourd'hui ma dernière consolation. A la mort de ma mère, je pris possession de mes biens. J'étais rentré dans mon château depuis quelques semaines, lorsque trois bandits bohèmes voulurent s'installer chez moi, en se disant proches parents de ma femme. Je les fis jeter à la porte, et ils sortirent en proférant des menaces dont je ne m'inquiétai guère.

« Inès avait de la peine à s'accoutumer à la vie paisible de notre château. Elle m'avouait, en riant, son horreur pour les robes longues et les ajustements empesés. Je lui accordais, une fois par semaine, la permission de reprendre ses jupons courts, ses sandales de chanvre et son tambour de basque. Deux heures de danses folles, à perdre haleine, suffisaient pour satisfaire ses goûts de bohême, et nous nous accommodions ainsi avec une complaisance réciproque à toutes nos fantaisies.

« Deux ans après la naissance de ma fille, Inès donna le jour à un garçon, ce qui mit le comble à ma félicité. Je ne doutai point, selon l'habitude de tous les pères, que ce garçon ne fût destiné à jouer le plus beau rôle et à courir la meilleure fortune en ce monde. J'étais bien éloigné de penser que ce présent d'une femme que j'adorais répandrait l'amertume et le poison sur tout le reste de ma vie. Un jour, des gentilshommes du voisinage me proposèrent une partie de chasse. Je demeurai avec eux dans les montagnes pendant une semaine entière. Je revins un soir, accablé de fatigue et impatient de revoir ma chère Inès et mes enfants. Je frappe à la porte; on n'ouvre point. J'appelle mes gens; un silence profond règne

dans le château. Je regarde les fenêtres, et je n'y vois point de lumière. J'interroge les voisins; j'apprends que des bohèmes se sont introduits dans ma maison, la nuit précédente, et qu'ils ont enlevé mon fils. Je me rends chez le gouverneur de Prades.

« — Madame de Cerdagne est ici, me dit-il. Vous venez à propos pour la consoler. On retrouvera votre enfant, n'en doutez point. Mes archers parcourent la province, et les bohèmes n'ont pu faire assez de chemin pour qu'on ne les arrête bientôt. Soyez homme, et ne vous laissez point aller à la douleur.

« La pauvre mère poussa des cris déchirants à ma vue. Elle pressait sa fille entre ses bras, en la couvrant de larmes et de baisers, comme si elle eût craint de perdre ce dernier trésor. L'excès de son désespoir me rendit ma présence d'esprit. Je partis moi-même à la poursuite des ravisseurs; mais tandis que je les cherchais à Venasque, ils avaient pris quelque autre direction. Les perquisitions de la justice furent sans résultat comme les miennes. Pendant plusieurs années, j'importunai le gouvernement civil et militaire de mes sollicitations. Les viguiers, les baillis, les lieutenants du roi, des provinces de Roussillon et Languedoc,

s'épuisèrent en recherches. On ne trouva aucun indice. Inès, aussi inconsolable que moi, ne fit plus que dépérir. Elle vécut encore longtemps, mais avec une santé languissante, et lorsque enfin je la perdis, il me sembla que le dernier lien qui m'attachait au monde s'était rompu. Je me trompais. L'emportement de ma douleur me rendait aveugle. Ma fille avait alors quinze ans. Je m'imaginai que la surveillance et les conseils d'une femme lui étaient plus nécessaires que les miens. J'avais une sœur aînée mariée à Marseille; je lui confiai mon enfant, et je me retirai dans ce cloître, où les regrets ne tardèrent pas à venir m'achever. On m'apprit que Louise, mal dirigée, abandonnée à elle-même par l'indifférence de sa tante, menait une vie trop dissipée. Mon cœur de père s'alarma, j'écrivis des lettres déchirantes, et ma fille arriva tout à coup, sous le déguisement que vous lui avez vu, se jeter à mon cou en me jurant de ne plus me quitter. Assurément, je supporterais sans peine le régime claustral dans les conditions où je suis à présent; mais puisque cette reclusion devenait insupportable à un homme de mon âge, comment espérer qu'elle ne sera pas bientôt un supplice pour une fille de vingt ans? Je ne

sais plus à quoi me résoudre. Vous qui pouvez juger cette question avec un entier dégagement, donnez-moi l'opinion d'un homme attaché au monde et dont l'esprit n'est point obscurci par le poids et l'ombre de ces lourdes murailles.

— Permettez, interrompit mademoiselle de Cerdagne, que je donne à ce jeune docteur toutes les instructions nécessaires pour prononcer entre nous. Il faut que vous m'écoutiez aussi, monsieur l'arbitre : mon père ferait bien de s'inquiéter de mon avenir si je pouvais regretter le monde. Mais vivant près de lui, je n'ai plus rien à souhaiter. Je n'ai que vingt ans, il est vrai; à dix-huit, je fus émancipée, et j'usai de ma liberté avec toute l'imprudence et la sottise désirables. Parce que je disposais de ma fortune, on me traita en oracle, et je laissais faire mes admirateurs. Je m'habillais en amazone; je me livrais à toutes sortes d'exercices, et je ne voyais rien de si beau que d'être femme vaillante. Pendant un hiver que je passai à Gênes avec ma tante, j'inspirai de l'amour à un gentilhomme italien digne d'une meilleure rencontre. Je ne manquai point de me divertir à le bien désespérer, ce qui prouve que je ne l'aimais pas véritable-

ment. Les lettres de mon père vinrent, sur ces entrefaites, m'apporter la réflexion et la sagesse. Je me déterminai à quitter un monde où j'avais joué un rôle ridicule. Mon cœur impuissant et ingrat ressentait une tendresse mêlée de remords pour ce pauvre père, et cette découverte, en me rendant un peu d'estime de moi-même, me combla de joie. Le calme et le bonheur que je goûte depuis hier m'ont confirmée dans ma résolution de ne jamais sortir d'ici. Parlez maintenant, monsieur le juge; prononcez votre sentence, et croyez que je m'y soumettrai si elle flatte mes désirs; mais, si elle leur est contraire, soyez certain d'avance que je ne la suivrai point. Vous le voyez : je vous donne toute la liberté que doit souhaiter un arbitre.

— Votre gaieté, répondit Jean, suffirait, à défaut d'autres raisons, pour former mon opinion. Vous n'êtes point née pour vivre enfermée. Voici mon arrêt, dont vous ferez ce qu'il vous plaira : si les bons minimes ne découvrent point votre stratagème, le frère Louis achèvera son année de noviciat auprès de son père; mais, au bout de l'an, au lieu de prononcer ses vœux, il quittera pour toujours ces sombres murs. Pendant cette année, j'ai le

projet d'aller à Rome. Je solliciterai du pape une audience, et je ferai tout au monde pour que M. de Cerdagne soit délié de ses serments. Vous atteindrez ainsi le but de vos désirs par des moyens naturels et légitimes. Nous verrons ensuite si votre cœur ne sera point disposé à réparer son ingratitude envers l'honnête gentilhomme que vous avez maltraité. Enfin, pour que votre bonheur soit complet, je prétends retrouver cet enfant que les bohèmes ont enlevé.

— Mon jeune ami, dit M. de Cerdagne, vous parlez de toutes ces choses avec une assurance qui me confond. C'est à peine si le roi lui-même viendrait à bout de tant d'entreprises.

— Je vous répète, reprit Jean, que si votre fils existe encore, je vous le rendrai. Quoique ce soit la moins vraisemblable de mes promesses, c'est pourtant celle que je suis le plus assuré de remplir.

— Êtes-vous donc sorcier? demanda la jeune fille.

— Peut-être, répondit Jean. Avez-vous quelque indice à me donner sur cet enfant perdu?

— Un seul, dit M. de Cerdagne : dans la tribu des bohèmes de Venasque, on avait cou-

tume de marquer les nouveau-nés par des signes apparents. Peu de jours après la naissance de mon fils, Inès eut la fantaisie de poser un de ces stigmates sur le bras gauche de son enfant, au moyen d'une aiguille et de certaines herbes colorantes dont elle avait la recette. Je la surpris dans cette occupation, et je lui reprochai la barbarie de ses préjugés. Peut-être avait-elle quelque pressentiment du malheur qui devait un jour nous atteindre. Combien ne l'aurais-je point louée de cette fantaisie sauvage, si j'eusse retrouvé mon fils! Mais, hélas! la précaution fut inutile.

Tandis que M. de Cerdagne parlait ainsi, Jean changeait de visage. Il s'appuyait du coude sur le banc de gazon, pour ne point tomber à terre, et un voile se répandait sur ses yeux.

— Qu'avez-vous? lui dit le vieux gentilhomme. Vous pâlissez.

— Le signe! le signe! répondit Jean : n'est-ce pas un poignard?

— Un poignard recourbé, comme ceux des Arabes.

— C'est cela. Je suis...

Jean ne put en dire davantage. Il se jeta, les bras ouverts, sur la poitrine de M. de Cer-

dagne, et s'évanouit. La jeune fille se souvint alors du récit que lui avait fait son compagnon de voyage à leur rencontre sur la route de Montpellier. Elle saisit aussitôt maître Jean par la main, et relevant la manche de son justaucorps, elle lui découvrit le bras. M. de Cerdagne reconnut sur ce bras l'image exacte du stigmate bohémien dessiné par Inès.

XII

Jean, au comble du bonheur, passa huit jours dans le couvent des Minimes auprès des parents que le sort lui avait si miraculeusement rendus. Pendant ce temps-là, les autorités civiles et les magistrats de la province du Roussillon, sur les témoignages de son père et ceux de quelques anciens amis, voisins et serviteurs, dressèrent les procès-verbaux, et firent les vérifications nécessaires pour établir ses droits et son identité. Au bout de huit jours, Jean le Trouveur reçut donc l'épée qu'il avait souhaitée si ardemment. On fit une petite cérémonie au parloir des Minimes pour le réinté-

16.

grer dans ses titres et qualités. En ce temps-là, un jeune homme ne pouvait arriver à rien sans la noblesse, à moins d'être d'Église, et l'on sait que Jean n'avait point de goût pour cette carrière; c'est pourquoi son désir de porter l'épée était fort naturel. L'aventure qui le transformait en chevalier de Cerdagne était une nouvelle preuve de l'empressement que la belle Hydora mettait à le contenter. Aussi ne manqua-t-il point de répéter cent fois avec reconnaissance le nom de sa protectrice mystérieuse. Il prit ensuite congé de son père et de sa sœur, et il partit pour courir où l'appelaient son destin et ses projets.

Par une soirée orageuse, Jean monta sur son cheval barbe, et sortit de Perpignan par la porte d'Espagne, en donnant sa bénédiction à la capitale hospitalière du Roussillon, à ses remparts, à son évêché, à ses abbés, à son chapitre et à tous ses habitants. Notre héros, muni de ses papiers de famille, avait le dessein de chercher M. de Marchin à Barcelone ou à Madrid, pour lui offrir ses services. Il parcourut rapidement les huit lieues qui séparent Perpignan de Port-Vendres, et s'arrêta dans cette ville pour y prendre des informations avant de franchir les Pyrénées. Des gens qui

arrivaient de Barcelone lui apprirent que M. de Marchin avait trouvé le roi prêt à partir pour Naples; qu'il avait reçu sa première audience sur le vaisseau royal, et qu'il s'était ensuite décidé à s'embarquer pour l'Italie avec Philippe V et sa cour. La flotte espagnole était en mer depuis deux jours, et fort éloignée encore du terme de son voyage. Jean se mit donc à réfléchir pour savoir s'il convenait de se rendre à Naples par terre. Malgré les admirables services de son cheval, le trajet lui paraissait un peu long et périlleux. Jusqu'aux provinces de la haute Italie, occupées par les troupes de M. de Vendôme, tout allait bien; mais, au delà des lignes de l'armée française, on entrait en pays ennemi, où il fallait pourtant se reposer, à moins d'aller jusqu'à Naples d'une traite; et Jean doutait que sa monture fût capable d'un si grand tour de force. C'était s'exposer à beaucoup de hasards. En rêvant à toutes ces choses, notre chevalier, monté sur sa merveilleuse bête, se promenait au pas et interrogeait du regard la mer courroucée, dont les vagues se brisaient contre les deux castillets qui défendent l'entrée de Port-Vendres. Par instants, les gros nuages poussés par le vent de sud-ouest laissaient un passage aux rayons de la

lune, et l'on voyait au loin la plage, où des marais salins offraient un aspect semblable à celui de la Camargue. Jean regardait ce paysage avec émotion. Il aperçut en pleine mer une voile qui courait des bordées à peu de distance du port, et qui paraissait braver la tempête avec une témérité incroyable. Un groupe de marins assis sur l'une des jetées suivait aussi des yeux les évolutions railleuses de ce petit navire.

— Quel est ce bâtiment? demanda Jean aux marins.

— Nous ne savons, monsieur, lui répondit-on. Ce sera le fantôme de quelque brigantin qui aura sombré autrefois sur ces côtes, et qui revient pendant cette nuit d'orage. Pour un véritable navire, on peut assurer que ce n'en est pas un. Il se serait perdu vingt fois, depuis un quart d'heure que nous le regardons. Si pourtant il y a sur ce bord un équipage de chair et d'os, il faut donc qu'il soit composé de sorciers.

Jean sentit un léger frisson au souvenir du brigantin turc. Cependant la rencontre pouvait être préparée à son avantage par la belle Hydora; pour tirer au clair cette conjecture, Jean sortit de la ville et dirigea son cheval

vers un point de la plage dont le navire fantastique s'approchait en courant des bordées. Arrivé au bord de la mer, notre chevalier posa ses deux mains contre sa bouche et cria de toute la force de sa gorge :

— Potamogéiton ! est-ce vous?

Un nuage couvrait la lune ; la voile blanche était enveloppée dans la nuit ; mais Jean crut entendre tout près de lui le bruit de deux rames, et il vit en effet aborder un petit canot d'où sortit le vieux Turc lui-même avec son pistolet à mèche, ses babouches trop larges et son turban écrasé. Le capitaine se mouilla jusqu'aux genoux dans les lames pour arriver à terre, et posant une main sur l'étrier de Jean :

— *Beau cavalier, que mi voler?* dit-il d'une voix ricanante.

— J'ai un service important à vous demander : je désire rejoindre l'ambassadeur de France qui est parti avec la flotte du roi d'Espagne. Pouvez-vous me conduire à Naples sur ce brigantin dont la marche est incomparable?

— *Se peut partir, se peut conduire,* répondit le vieux capitaine.

— Pouvez-vous m'assurer que nous ne périrons point?

— *Se peut périr, ou réussir.*

— Cessez, je vous prie, ces discours ambigus, et parlez catégoriquement.

— *Vous demander, mi risponder.*

— J'entends bien : je fais la demande et vous la réponse ; mais vos réponses ne me satisfont point. Je désire être à Naples aussitôt que M. de Marchin et le roi Philippe V. Voulez-vous me prendre sur votre brigantin, en promettant de me conduire sans accident ?

— *A son désir mi consentir. Se peut partir, se peut mourir. Mi la conduire, per obedire.*

— Morbleu ! s'écria Jean, ne veux-tu point parler naturellement, chien de fourbe ? Crois-tu que j'aie oublié notre voyage dans la Camargue, où tu m'as dupé ? Par tous les diables ! puisque je te tiens, je prétends connaître lequel de nous deux doit obéissance à l'autre. Si tu ne renonces à tes sottes grimaces, je te vais larder de mon épée jusqu'à ce que je trouve ton corps dans ce paquet de hardes.

— A la bonne heure, dit le vieux Turc de sa voix naturelle, voilà qui est parler, monsieur le chevalier. Si vous invoquez tous les diables, je suis à vous, et, pour peu que vous blasphémiez Dieu, je n'aurai rien à vous refuser.

— Potamogéiton, reprit Jean, obéis et tais-toi. Je veux aller à Naples.

— Vous y serez avant que l'aurore ait souri du haut du ciel à la Méditerranée. Entrez dans mon canot.

Jean mit pied à terre et s'avança sur la plage.

— Qu'allons-nous faire de mon cheval? dit-il en conduisant l'animal par la bride.

— Il vous gêne? dit le capitaine; laissez-moi faire.

Le vieux Turc tira de sa poche un briquet et une mèche à mousquet, à laquelle il mit le feu. Il posa ensuite le canon de son gros pistolet sur le front du cheval et lâcha le coup. Le pauvre animal se cabra, tourna sur ses pieds de derrière et tomba sur le flanc.

— Malheureux! s'écria Jean, tu as tué le meilleur cheval du monde, un présent inestimable de la belle Hydora.

— Je vous ai débarrassé d'un domestique incommode, répondit le Turc. Si j'ai obéi à vos désirs avec trop de vivacité, prenez-vous-en à vous-même. Surveillez vos pensées lorsque vous avez recours à moi.

Jean marcha au milieu des lames et sauta dans le canot en murmurant contre le meur-

trier de son précieux cheval. En un moment, la barque eut rejoint le navire. Une échelle de corde fut jetée du bord. Une main velue s'empara de la main de Jean pour l'aider à monter, et, le soulevant violemment par-dessus le bastingage, le posa tout effrayé sur un banc.

— Ne bougez plus, monsieur le chevalier, dit le capitaine.

Lorsque le canot fut hissé sur le pont, le vieux Turc fit à son équipage un seul commandement, et s'assit à la barre d'un air impassible. Des matelots à mines bizarres, vêtus de costumes hétéroclites, déployèrent à la fois toutes les voiles du navire. Un craquement effroyable s'étendit d'un bout à l'autre de la carcasse ; les mâts s'inclinèrent sous le vent ; le gonflement subit des voiles produisit une détonation, et le brigantin partit comme une hirondelle, en soulevant un nuage d'écume.

Jean s'était bien promis, à sa première rencontre avec Potamogéiton, de tirer au clair les conditions de son pacte, et de préciser nettement sa situation à l'égard des puissances surnaturelles ; mais la marche extraordinaire du brigantin et les fureurs de la mer ne lui laissaient qu'à peine la force de supporter ce terrible voyage.

Les sifflements aigus du vent, le choc des vagues qui se brisaient l'une contre l'autre comme des montagnes mouvantes, les bonds énormes du brigantin rendaient impossible toute conversation avec le capitaine. Il eût fallu être plus qu'un homme pour conserver sa liberté d'esprit au milieu de cette bataille entre les éléments et l'enfer.

Le navire fantastique marchait depuis une heure au plus, lorsque Jean aperçut plusieurs vaisseaux de haut bord, qui paraissaient immobiles, tant leur marche était lente, comparée à celle du brigantin.

— Monsieur le chevalier, cria le capitaine, voici la flotte espagnole. Ce gros bâtiment dont nous allons raser le flanc, est le vaisseau royal. Ces fenêtres éclairées sont celles de la chambre du roi.

Jean vit en effet quelques points lumineux sur une masse noire, et puis le vaisseau royal se perdit dans les ténèbres. Vers le milieu de la nuit, l'orage s'apaisa. Le ciel s'éclaircit et le vent tomba; mais le brigantin ne perdit rien de sa vitesse. L'aurore commençait enfin à étendre un léger voile rose sur l'orient, le capitaine cria successivement :

— Ile de Procida! Baie de Naples! Château

de l'Œuf! Quai du Géant! Môle! Nous sommes arrivés, monsieur le chevalier.

Le petit canot glissa sur ses poulies, un matelot enleva le chevalier entre ses bras comme une nourrice porte son enfant, et descendit l'échelle de cordes avec l'agilité d'un singe. En quatre coups de rames le canot aborda au grand escalier du port, et Jean fut déposé à terre. Il se remettait de ses émotions et s'apprêtait à interroger posément le vieux capitaine, mais le Turc poussa les degrés de pierre avec son aviron, et gagna le large, en saluant son passager d'un air narquo.

— Arrêtez! lui cria Jean. Nous avons une affaire à débattre ensemble.

— Mon service est fini, répondit le vieux rusé. Pour des bavardages inutiles je ne suis point obligé de vous écouter.

— Mais ce sont des questions de la dernière importance.

— *Mi non aver fait mon dover?* demanda le Turc en reprenant sa voix chevrotante.

— Je ne dis pas cela, répondit Jean. Vous avez fait votre devoir; mais j'ai besoin de m'entendre avec vous au sujet de notre marché conclu dans la Camargue.

— *Tempo sera qui t'instruira. Bella Hydora te reverra.*

— Voilà précisément ce que je veux savoir : où retrouver Hydora?

— *In salina, in laguna.*

— Oui, dans tout pays où il y a des salines ou des marais. Mais je prétends connaître à quelles conditions je lui ai vendu ce que tu sais bien...

— *Per condition, payer rançon.*

Le petit canot était déjà remonté sur ses poulies, et le brigantin, reprenant le large, cinglait vers la Sicile par le détroit de la Campanella.

— Décidément, pensa le chevalier, Potamogéiton se rit de ma jeunesse. Le temps et l'expérience peuvent seuls m'éclairer.

Quelques heures de commerce avec les Napolitains suffirent pour apprendre à Jean que, dans ce pays-là, on mesurait la considération et même la politesse aux titres et à l'argent. Notre héros avait ce jugement prompt dont la nature a doué presque tous les enfants du midi de la France. Il ne faut pas confondre les qualités de l'esprit avec celles du caractère. On ne devra point s'étonner des contrastes qui se présenteront dans la vie de Jean le Trouveur,

entre sa naïveté de cœur et son coup d'œil intelligent, jusqu'au moment où les leçons de l'expérience, les changements ordinaires de l'âge et du tempérament, et le travail incessant de l'esprit, modifieront radicalement son caractère.

Jean n'eut pas plutôt fait quatre pas dans les rues de Naples, qu'une vingtaine de *facchini*, de domestiques de place et de Mercures s'empressèrent de lui offrir des services de toutes sortes. Il ne manqua point de les traiter avec beaucoup de hauteur ; sans quoi ils l'eussent accablé de leur mépris. Il se laissa donner de l'*excellence* et du *signor cavaliere*, prit à ses gages trois serviteurs les moins râpés qu'il put trouver, et se logea dans une belle maison de la rue de Chiaja. Pour qui sait le patois provençal et le catalan, l'italien et l'espagnol deviennent faciles à parler. Jean se mit en peu de jours au courant des usages du pays. On sut qu'il était à l'ambassadeur de France avant que la chose fût vraie, et les jeunes gens recherchèrent aussitôt l'honneur de sa compagnie avec cette facilité de mœurs qui fait des Italiens le peuple le plus aimable du monde.

La nouvelle de l'envoi d'une flotte avait apaisé plus qu'à moitié les séditions. Le vice-

roi était rentré dans la ville. Les révoltés s'empressaient de faire leurs soumissions; quelques bandes de partisans retirées dans les Abruzzes demandaient à capituler. Philippe V se préparait à répandre les grâces pour réconcilier ses sujets d'Italie avec la domination espagnole. On n'usait de rigueur qu'envers les agents de Rome et de la cour impériale. Un matin, les canons du fort Saint-Elme et du château de l'OEuf saluèrent l'entrée de la flotte dans la baie de Naples. La population accourut sur les quais, et Jean, suivant le flot populaire, se trouva par hasard au point où débarquait l'ambassadeur de France. Les petits yeux perçants de M. de Marchin le distinguèrent au milieu de la foule.

— Vous ici! dit le maréchal, et en équipage de gentilhomme! Il paraît que vous avez bien employé votre temps, depuis notre rencontre à l'auberge du Pin. Il y a deux sortes de gens que j'aime particulièrement, les expéditifs et les résolus. Je vous prends dès à présent dans ma maison. Venez me voir demain à mon lever. On me logera sans doute au palais royal. Je donnerai votre nom à mes huissiers pour qu'ils vous laissent entrer.

Le maréchal inscrivit sur ses tablettes le

nom du chevalier de Cerdagne, et monta dans l'un des carrosses de la cour. M. de Marchin possédait les qualités qu'il estimait dans les autres; il était expéditif et résolu. Le lendemain, lorsque Jean lui eut fait un récit abrégé de l'aventure qui lui avait procuré sa gentilhommerie, l'ambassadeur ne témoigna point de surprise, et alla droit au but en fixant l'emploi et les émoluments de son attaché.

— Jeune homme, dit-il, quelle que soit la faculté particulière à laquelle vous devez cette étrange divination dont j'ai vu les preuves, je suis avant tout frappé d'une chose : vos avis étaient bons; l'événement a justifié votre prédiction. J'ai réussi à faire choisir la princesse des Ursins pour la charge de *camarera mayor*, ce qui importait fort au roi et à madame de Maintenon. Vous êtes à moi. Si j'ai quelque mission secrète à donner, où il faille de la discrétion, de l'énergie ou de la pénétration, je vous appellerai.

— Je serai prêt, monsieur le maréchal, répondit Jean.

— Vous n'avez point la mine d'un sorcier, dit M. de Marchin; c'est donc quelque seconde vue dont vous jouissez naturellement. Si vous découvrez encore des visages humains dans

les carafes, cherchez-y les figures qui viendront infailliblement s'emparer de l'esprit de la jeune reine d'Espagne, tandis que Philippe V est absent. Pour peu que ce soient des Français, je l'apprendrai avec plaisir.

En quittant le maréchal, Jean sentit sa joie et ses espérances troublées par l'inquiétude. La perspective d'être chargé à l'improviste d'une affaire délicate pour le service du roi lui donnait du souci. Mal instruit de la politique, et à peine dépouillé de l'innocence de l'enfant de chœur, il tremblait de tomber dans une passe périlleuse, et de faire un mauvais diplomate avec ses dix-huit ans et son ignorance. Cependant, après quinze jours d'attente, ne voyant point arriver l'occasion qu'il redoutait, il en vint à souhaiter ce qu'il craignait d'abord, tant l'esprit de l'homme varie!

Notre chevalier se promenait seul un soir sous les arbres de la Villa-Reale. Il admirait la cime pittoresque du rocher de Capri, enveloppée dans son écharpe bleue, et les coquetteries du Vésuve, qui feignait de promettre le spectacle d'une éruption. En rêvant à ces services utiles et secrets qui se passaient jusqu'alors en paroles, il se disait que l'incident heureux de l'auberge du Pin valait bien

mieux que toutes ces commissions dont on ne vous sait jamais beaucoup de gré quel qu'en soit le succès. En ce moment un personnage, enveloppé jusqu'aux yeux dans son manteau, passa près de Jean au détour d'une allée fort sombre, et prononça tout bas ces mots d'un ton mystérieux :

— *Carlo Leopoldo !*

L'inconnu s'arrêta ensuite, et ne recevant pas de réponse, il s'éloigna en courant. Jean, qui avait déjà observé le goût de certains Méridionaux pour les allures de conspirateur, prit d'abord cet homme pour un original ; mais l'idée lui vint ensuite que les mots prononcés à voix basse pouvaient être le mot d'ordre d'une conspiration véritable. Afin de s'en assurer, il chercha quelque autre personnage du même air que le premier. Il en vit un non moins mystérieux que l'autre et non moins enveloppé dans son manteau ; sans attendre que cet homme lui parlât, il lui dit à trois pas de distance :

— *Carlo Leopoldo !*

— *Vico Carminiello* ! répondit le passant.

— Qu'y a-t-il de nouveau ? reprit notre chevalier.

L'inconnu saisit Jean par un bras, et l'entraînant sous les arbres :

— Tout va bien, dit-il. Plus de cent personnes du complot sont arrivées ce matin. Il en viendra autant demain. Vingt familles puissantes de Naples font partie de la conspiration, et nous fourniront l'occasion de tuer le roi. Nous nous réunirons tout à l'heure, à minuit, ici près, dans cette petite rue appelée *Vico Carminiello*. Ne manquez pas de vous y trouver. On vous donnera un froc pour vous déguiser en moine, des armes, un autre mot d'ordre et des instructions.

— A minuit, répondit Jean, au *Vico Carminiello !* je m'en souviendrai.

XIII

Le jeune roi Philippe V était un prince faible, de mœurs douces, d'un caractère au-dessous des circonstances où le sort et la naissance l'avaient jeté. Il n'aurait pas occupé deux ans le trône d'Espagne si son grand-père Louis XIV n'eût dépensé, pour lui conserver sa couronne, tout l'argent et le sang de la France avec une profusion vraiment royale. Aussi ont-ils mis ensemble l'Espagne et la France à deux doigts de leur perte. Louis XIV avait envoyé trois armées à la fois pour soutenir les droits de son petit-fils. La guerre de treize ans n'était encore qu'à son prologue;

mais les puissances intéressées trahissaient dans leurs préparatifs et leurs intrigues une passion qui annonçait de grands malheurs. Philippe V, ayant apaisé la sédition de Naples, se montrait par complaisance aux habitants, malgré son humeur sauvage, donnait des fêtes où il ne paraissait qu'un moment, et regrettait au fond sa femme et sa tranquillité. Il éprouvait, d'ailleurs, plus de chagrin que d'effroi des guerres qui allaient, pour lui, embraser toute l'Europe, car il ne manquait point de courage.

Il était quatre heures d'Italie, c'est-à-dire dix heures du soir, lorsque Jean arriva chez M. de Marchin. Le maréchal soupait.

— Monsieur, lui dit Jean, tandis que je vous parlerai, cherchez ce que vous aurez à faire. Il y va de la vie du roi.

Notre chevalier raconta son aventure de la Villa-Reale; comment il avait appris le secret des conjurés et le lieu de leur réunion [1].

M. de Marchin avait déjà quitté la table.

[1] Quoique la chronique de *Jean le Trouveur* ne soit qu'un conte populaire, elle paraît d'accord avec les mémoires du temps au sujet de la conspiration du baron de l'Isola contre la vie de Philippe V.

— Mon jeune ami, dit-il, si tout autre que vous m'apportait cette nouvelle, je prendrais de plus amples informations ; mais vous avez la main heureuse. Nous allons donc courir ensemble chez le roi.

L'appartement donné à l'ambassadeur de France était situé dans le palais royal : M. de Marchin envoya sur-le-champ demander une audience à Philippe V, pour une affaire qui ne souffrait point de retard. Un page revint peu de temps après chercher le maréchal pour le conduire par les petits degrés dans le cabinet du roi. L'ambassadeur y entra seul et laissa Jean dans l'antichambre. Au bout d'un quart d'heure, l'huissier appela le chevalier de Cerdagne et le fit passer. Il n'y avait que quatre personnes auprès du roi : M. de Marchin, M. de Liouville, brigadier général de l'armée d'Espagne, et les deux seigneurs espagnols du cabinet des dépêches. Philippe V était assis devant une table sur laquelle il s'appuyait du coude avec un air nonchalant et endormi.

— Si tout cela n'est point une fable, disait-il, j'y vois clairement que la cour de Vienne trompe les Italiens en leur promettant l'indépendance du royaume de Naples. Mais j'ai

peine à croire que les gens de ce pays songent à m'assassiner dans l'instant où je les comble de grâces, où j'oublie leurs injures, et où j'épargne les fortunes même des plus coupables. Il me répugne d'avoir à punir. Je n'étais venu ici que pour pardonner.

— Votre Majesté, répondit M. de Marchin, va comprendre tout de suite que le coup part de loin. Elle reconnaîtra la main de la maison d'Autriche. S'il lui plaît ensuite d'user de clémence envers les Italiens séduits et trompés, tant de bonté mettra le comble à sa gloire.

Le maréchal fit signe à Jean de s'approcher, et le pria de raconter dans les plus grands détails son aventure. Les deux seigneurs du cabinet des dépêches parlèrent au roi, en espagnol, avec beaucoup de feu.

— Je vois en effet, leur répondit Philippe V, que cela est sérieux. Donnez des ordres pour que la rue indiquée soit cernée immédiatement. Vous interrogerez les personnes qu'on y arrêtera; mais je ne veux point de tortures ni de supplices. Comme il faut agir sans délai, vous pouver aller, messieurs; nous remettrons ma correspondance à une autre heure.

M. de Marchin salua le roi, et sortit suivi de Jean.

— Chevalier, dit le maréchal, rentrez chez vous maintenant, et n'en bougez jusqu'à ce qu'on vous appelle comme témoin.

Le témoignage de Jean ne fut pas nécessaire pour obtenir la vérité. Les chefs de la conspiration, arrêtés dans une maison du Vico Carminiello, avouèrent tout le complot. Vers une heure après minuit, un valet de pied de l'ambassade vint chercher Jean.

— Pardieu! s'écria le maréchal, vous voilà en veine de succès, jeune homme. Demain va éclater un coup de foudre qui aura du retentissement dans toute l'Europe. Le prétendant de la maison d'Autriche perd sa cause en ayant recours à des expédients abominables. La découverte de ce projet d'assassinat soulèvera une indignation générale. J'attends ici les deux seigneurs des dépêches. Ils désirent vous entretenir, et je ne serais pas étonné si l'on vous employait à quelque mission d'importance, car on va expédier des courriers et poursuivre l'affaire jusqu'à Rome, Florence et Parme, où l'on sait déjà que ce bel arbre a des rameaux.

Les deux seigneurs des dépêches arrivèrent en effet. Ils venaient d'apprendre, par les aveux de l'un des conjurés, que le baron de

l'Isola, envoyé de la cour de Vienne à Rome, était le chef de la conspiration. Le roi voulait démasquer les intrigues de cet envoyé, en faisant exiger son arrestation et la saisie de ses papiers par l'ambassadeur d'Espagne près de Clément XI. Il fallait pour cette commission une personne inconnue, dont l'arrivée au Vatican n'éveillât point de soupçons. Il fallait surtout que cette personne usât d'une diligence extrême, afin que la saisie et l'arrestation fussent opérées avant que le bruit du complot découvert fût parvenu à Rome. On avait jeté les yeux sur notre chevalier, dont l'intelligence avait frappé Philippe V lui-même. Jean ne recula point devant les difficultés de l'entreprise. On lui remit des dépêches pour diverses personnes, un brevet de *despachador*, et des pouvoirs extraordinaires par lettres scellées du cachet et revêtues de la signature de Philippe V, le tout accompagné d'un rouleau de 200 louis d'or. Les instructions verbales des deux seigneurs n'étaient pas achevées, lorsqu'un carrosse de voyage attelé de trois chevaux de poste entra dans la cour du palais.

— Adieu, mon jeune ami, dit M. de Marchin à Jean. Je ne doute point que vous ne fassiez

merveilles. Tombez à Rome comme une bombe, et rendez-vous utile. Je serai charmé de contribuer à votre fortune; mais n'oubliez point, en servant le roi d'Espagne, que vous êtes à moi.

— A vous, M. le maréchal, corps et biens, répondit Jean.

Notre chevalier, converti subitement en *despachador*, monta dans le carrosse et partit. Comme il devait feindre de voyager pour son plaisir, il se rendit d'abord à son logement de la rue de Chiaja, prit ses bagages, et fit marché avec un de ses laquais napolitains pour l'emmener à Rome; il paya ensuite son hôte, mit son valet sur le siége, et donna l'ordre au postillon de *chasser* les chevaux, comme on dit à Naples quand on veut aller vite.

La nuit était sombre et le ciel chargé de nuages. A la sortie de la ville par la porte Capuana, un éclair suivi d'un coup de tonnerre terrible effraya tout l'attelage, qui prit le mors aux dents. Jean ouvrit une glace et regarda le postillon; il le vit ferme sur ses étriers, et dirigeant ses chevaux sans se troubler. Le carrosse roulait avec une rapidité infernale. Le valet, du haut de son siége, poussait des cris aigus; mais comme il ne faisait qu'animer

davantage les chevaux, ses hurlements se changèrent bientôt en murmures plaintifs accompagnés de signes de croix. Jean s'aperçut que le postillon passait devant les relais d'Averse et de Capoue. Il voulut appeler, mais, dans ce moment, l'équipage parut s'emporter avec plus de furie.

Le carrosse s'arrêta enfin ; le valet sauta en bas de son siége, et ouvrit la portière en suppliant son maître de ne plus remonter dans cette machine ensorcelée.

— Où sommes-nous? demanda notre chevalier.

— A Mola-di-Gaëta.

— Est-ce possible? reprit Jean; nous aurions couru cinq postes en moins de deux heures, et avec les mêmes chevaux !

— Cela vous étonne? dit le postillon. Si Votre Excellence l'eût commandé, je l'aurais menée d'une traite jusqu'à Terracine, et même plus loin.

En regardant avec attention celui qui parlait ainsi, Jean vit bien que ce n'était pas un postillon ordinaire ; il lui semblait avoir déjà rencontré cette figure bizarre. La haute taille de cet homme, sa maigreur extrême, l'éclat phosphorique de ses yeux, et le sourire de ses

lèvres minces semblaient appartenir à un être du même ordre que Potamogéiton.

— Ton visage ne m'est pas inconnu, dit Jean.

— J'ai eu l'honneur de voyager sur mer avec Votre Excellence, répondit le postillon; je faisais partie de l'équipage du brigantin où elle prit passage à Port-Vendres.

— En effet, je me rappelle cette veste rouge, ces bottes à la poulaine et ce haut-de-chausse en peau de chagrin. Tu es aussi bon cocher que brave marin.

— Il faut savoir un peu de tout.

— Pourrais-tu me conduire à Rome du train dont nous allions tout à l'heure?

— Mes bêtes et moi nous n'avons rien à refuser à M. le chevalier. Où Votre Seigneurie veut-elle descendre en arrivant à Rome? Peut-être à l'ambassade d'Espagne?

— Qui t'a dit cela? s'écria Jean.

— Oh! ne craignez rien, Excellence; vos secrets ne seront point trahis; je ne les ai pas appris dans les antichambres.

— Monseigneur, dit le valet napolitain, au nom de la Madone, ne vous embarquez plus dans cet effroyable carrosse, avec ces chevaux possédés! Ce postillon est quelque *jettatore*. Il

ne faut point passer de nuit dans les rochers de Terracine, où il y a des brigands. Ordonnez au moins qu'on arrête à Fondi. Les femmes de cette ville sont les plus belles de l'Italie, et point farouches. Si Votre Excellence veut me charger de porter à l'une d'elles ses compliments...

— Tais-toi, maraud! interrompit Jean, et partons sans perdre de temps.

Le postillon sauta sur son cheval avec l'agilité d'un singe; le valet de pied remonta sur le siége de l'air d'un patient qu'on remet à l'estrapade, et l'équipage partit au triple galop. Au bout d'une demi-heure on passa Fondi et les rochers si redoutés du Napolitain. Dans les rues de Terracine, les pieds des chevaux firent jaillir des milliers d'étincelles, et puis l'équipage roula sur l'antique chaussée romaine qui traverse les marais Pontins. Jean mit la tête à la portière; et, voyant autour de lui des prés inondés, des canaux, des plantes aquatiques, parmi lesquelles erraient des buffles sauvages, il salua le domaine de sa protectrice.

L'orient commençait à pâlir lorsque notre chevalier sortit des marais Pontins. Il laissa Velletri sur sa droite et passa rapidement

Albano; il n'eut que le temps de jeter un regard sur les aqueducs en ruine et les tombeaux de la voie Appia, et il entra dans Rome par la porte Saint-Jean de Latran. La moitié de la ville était plongée dans le sommeil. Le postillon mit ses chevaux au pas pour laisser à M. le chevalier le loisir d'admirer les belles rues, les larges places publiques, les obélisques, les fontaines et les innombrables églises de la capitale du monde chrétien. On arriva enfin sur la place d'Espagne, qui tire son nom d'un palais acheté par Philippe II. Jean montra au Suisse son brevet du *Despacho*, et on l'introduisit aussitôt près de l'ambassadeur, qui était encore au lit. En lisant les dépêches du roi, l'ambassadeur d'Espagne poussa des exclamations de surprise.

— Voilà une affaire épineuse, dit-il enfin ; mais les ordres sont formels, et je suivrai les instructions de Sa Majesté. Jeune homme, pour qui avez-vous encore d'autres lettres?

— Pour le cardinal de Bouillon et pour Sa Sainteté Clément XI.

— Eh bien! courez chez M. de Bouillon; j'y serai dans un moment, et nous irons tous trois au Vatican. Il faut frapper vite et fort.

Un valet de l'ambassade conduisit Jean dans la rue du Corso, où demeurait le cardinal de Bouillon. Cet illustre prélat était dans son oratoire. Il y reçut l'envoyé de Philippe V. Jean lui remit la lettre du roi et celle de M. de Marchin. Le vénérable cardinal devint fort soucieux à la lecture du récit long et circonstancié que faisait M. de Marchin de la conspiration découverte. Il demanda encore d'autres détails à notre chevalier, relut les dépêches et se mit à réfléchir.

— Je partage, dit-il, l'indignation de M. le maréchal pour les auteurs de ce complot, et je ne doute pas que Sa Sainteté n'en ressente de l'horreur; mais je ne sais trop si ce que désire le roi d'Espagne est possible. Nous sommes ici sur un terrain neutre; faire arrêter un envoyé de l'empereur me parait contraire au droit des gens. Voyons pourtant ce que le saint-père en pensera.

L'ambassadeur d'Espagne ne tarda pas à venir chercher Jean et M. de Bouillon. Il les prit tous deux dans son carrosse et les mena au Vatican. Beaucoup de cardinaux et de grands seigneurs attendaient déjà le lever du pape. Des valets de toilette passèrent accompagnés du barbier; l'ambassadeur d'Espagne

prit l'un d'eux à part et lui parla tout bas. Le valet salua de l'air le plus respectueux en présentant, par un geste expressif, sa main ouverte, dans laquelle l'ambassadeur glissa plusieurs sequins. Au bout de cinq minutes un *donzello* parut dans le salon d'attente, et fit signe à M. l'ambassadeur d'entrer ; mais il ne manqua pas de saluer avec le même geste expressif, et il reçut aussi sa ration de sequins d'or. M. de Bouillon répondit au salut par un regard de mépris, qui arrêta le mouvement de la main prête à s'ouvrir. Quant à notre chevalier, comme il ne faisait pas une grande figure avec ses habits de voyage, on jugea inutile de lui adresser ces politesses trop chères pour lui. A la porte du cabinet de toilette, l'huissier baissant sa baguette blanche déclara que le *giovinetto* ne pouvait pas entrer avec Leurs Éminences.

— Eh bien, dit l'ambassadeur à Jean, donnez-moi vos dépêches. Je les remettrai au saint-père, et vous attendrez ici qu'on vous appelle, s'il y a lieu.

Vingt minutes à peine s'étaient écoulées quand Leurs Éminences revinrent avec des mines allongées.

— J'en étais sûr ! s'écria le cardinal de Bouil-

lon; Sa Sainteté vient de déployer dans ce court entretien toutes les qualités opposées de son caractère. Elle a montré son sang-froid en lisant la lettre un peu verte du roi sans donner aucun signe d'émotion. Elle a usé de discrétion en nous conduisant dans une galerie sous le prétexte de nous faire voir un tableau. Elle n'a point négligé d'étaler sa science en nous parlant en fort bon latin; ni de me témoigner sa reconnaissance, pour avoir pratiqué son élection. Sa tirade contre les assassins était un cri d'indignation digne d'un pontife, et je crois sincère le dégoût exprimé sur la présence de M. de l'Isola à Rome; mais aussitôt que nous avons parlé d'arrêter ce fabricateur de complots, le souverain temporel a reparu :

« — Un envoyé officiel! nous a-t-il dit; messieurs, vous me brouilleriez avec l'Empire. Faites-le arrêter vous-mêmes, si vous l'osez. »

— Encore, dit l'ambassadeur d'Espagne, si l'on était assuré de découvrir dans les papiers de cet envoyé les preuves de ses complots; le coup une fois fait, l'Autriche garderait le silence; mais ces preuves sont-elles chez lui?

— Elles y sont, dit Jean.

— Cela est probable, reprit l'ambassa-

deur, et cependant, comme dit Clément XI, je n'ose.

— Ni moi, ajouta M. de Bouillon.

— Eh! pourquoi ne l'oserais-je point, moi? dit notre chevalier. Donnez-moi dix estafiers et des armes. Je vous apporte les papiers de M. de l'Isola dans un moment. Si vous n'y trouvez rien, vous me désavouerez.

— Marchons! s'écria l'ambassadeur d'Espagne, ce jeune homme a tranché le nœud gordien.

XIV

La chronique italienne de *Giovanni il Trovatore,* sauf quelques détails de peu d'importance, raconte comme les historiens l'anecdote de l'arrestation du baron de l'Isola. Selon la légende populaire, Jean pénétra chez cet agent de l'Autriche accompagné d'une dizaine de diables vêtus de drap rouge et de peau de chagrin, qu'on ne revit plus à Rome après leur expédition. Elle ajoute que le conspirateur voulut résister ; qu'il ajusta Jean avec un pistolet, mais que le coup ne partit point, l'arme étant ensorcelée par la présence des esprits. Le reste est parfaitement d'accord avec les mé-

moires du temps. Notre chevalier trouva chez le baron de l'Isola une cassette à secret qu'on brisa et dans laquelle étaient toutes les pièces et correspondances relatives au complot contre la vie de Philippe V. Ces pièces furent déposées entre les mains du pape, qui ne jugea plus nécessaire de garder le silence. Il chassa de Rome l'agent autrichien, et témoigna hautement son indignation. Tout ce qui n'était pas de la conspiration exprima tant d'horreur que l'empereur Léopold Ier n'osa point se plaindre du procédé un peu violent qu'on avait eu pour M. de l'Isola. Ce scandale fit grand tort à la cause de l'archiduc Charles, mais la guerre de la succession d'Espagne n'en fut pas poursuivie avec moins d'ardeur. Pendant ce temps-là, on arrêtait les conspirateurs à Naples. Quelques chefs, plus endurcis que les autres, furent déportés aux Indes; on pardonna au reste, et Philippe V, pour montrer avec éclat son oubli des offenses, créa deux compagnies napolitaines, auxquelles il donna la garde de sa personne.

On avait fort approuvé, à la cour d'Espagne, la vigueur déployée par notre chevalier dans son expédition contre le baron de l'Isola. Le cabinet du *Despacho* lui envoya des

lettres de créance du roi qui le confirmaient dans ses pouvoirs extraordinaires. L'ambassadeur d'Espagne à Rome ayant reçu l'ordre de s'entendre avec lui sur toutes choses, Jean devint tout à coup une espèce de grand seigneur, un personnage mystérieux revêtu d'un caractère particulier, plus avant que les autres dans les secrets d'État, au service de la puissance qui passait pour la plus riche de l'Europe, la plus habile par tradition et la plus profonde en politique. L'Espagne, voulant être bien servie, payait bien ses agents. Notre chevalier occupait un bel appartement au palais de l'ambassade; un carrosse était à ses ordres; on le traitait avec autant de considération que de magnificence. Il ne portait qu'habits de velours ou de soie, et fréquentait chez les cardinaux et les belles dames. Mais ce qui le charmait par-dessus tout, c'était le séjour dans une capitale où les merveilles du luxe et des arts étaient à profusion, où le pied ne heurtait pas une pierre qui ne fût un souvenir historique, où le regard ne rencontrait pas un monument qui ne portât un grand nom et n'éveillât de grandes pensées. Depuis la fontaine d'Égérie jusqu'à la chapelle de Sixte-Quint, Rome présentait un tableau synoptique de l'histoire du

monde. L'occasion était belle de refaire son éducation, et Jean sut en profiter. Il achetait des livres où sa mémoire de dix-huit ans se repaissait avec plus d'avidité que de méthode; il tirait pourtant beaucoup de fruit de ses promenades solitaires. La cour d'Espagne, sans l'oublier, le laissait à Rome. Il y demeura pendant un an, fort choyé par son ambassadeur, et recevant de temps à autre des compliments épistolaires de M. de Marchin.

Notre héros menait donc la vie d'un curieux, et ne souhaitait point de changement à son existence. Il visitait les monuments le matin, courait les salons le soir, écoutait la musique d'église la plus belle du monde, et n'avait besoin, pour éviter l'ennui, que d'ouvrir les yeux et les oreilles. Un jour, chez le neveu du pape, où il y avait nombreuse compagnie, il remarqua un jeune seigneur et une fort belle demoiselle qui causaient ensemble dans un coin, et dont on paraissait s'écarter à dessein pour leur laisser plus de liberté.

Jean demanda qui était ce seigneur si favorisé :

— C'est, lui répondit-on, un fiancé qui se met en devoir d'épouser bientôt cette belle et riche personne à laquelle il parle avec tant de feu.

Jean ne connaissait point le lâche sentiment

de l'envie; mais le bonheur de ce couple amoureux lui causa un trouble insurmontable. Il rentra chez lui navré de douleur, et ne dormit point. Le lendemain, il sortit de grand matin pour chercher quelque distraction et surmonter la tristesse qui l'accablait. Le hasard le conduisit à Sainte-Marie Majeure au moment où s'arrêtait devant le portail de l'église une carrosse antique, dont les ferrailles disloquées et les roues privées de graisse faisaient un bruit discordant. Un vieux domestique bancal ouvrit bien lentement la portière et déploya un long marchepied à cinq étages. Un homme approchant de la cinquantaine sortit du carrosse avec précaution. Cet homme promena autour de lui des regards inquiets et farouches; ses gros sourcils gris se rapprochèrent l'un de l'autre, et il demeura indécis sur le marchepied avant de se résoudre à descendre jusqu'à terre. Ses traits fortement accentués et l'ardeur de ses yeux annonçaient une âme travaillée par quelque passion dévorante. Ses habits, à la mode du siècle passé, sa rapière à flèche et ses dentelles jaunes complétaient un personnage digne de figurer dans un tableau de Caravage. Après lui, descendit du carrosse une jeune fille de seize ans, d'une

beauté si pure, qu'au lieu du pinceau de Caravage il eût fallu celui de Raphaël pour en reproduire toute la perfection. Cette jeune fille était vêtue d'une étoffe si roide et ornée de si grosses fleurs qu'on en aurait pu faire des rideaux ou un sofa; mais à travers cette muraille perçaient encore toutes les grâces du corps le plus souple et le plus svelte du monde. Le vieux gentilhomme présenta d'un air sombre et empressé sa main couverte d'un gant de Crispin; la demoiselle descendit avec majesté en s'appuyant sur cette main; elle releva ensuite son voile noir à la mode de Florence et prit le bras du cavalier pour entrer dans l'église. Trois mendiants assis sous le portail s'écrièrent :

— Que le sein qui a porté cette jeune vierge soit béni!

Et ils oublièrent d'importuner le *nobilissimo signor* de leurs prières, tant la beauté a de puissance sur les esprits italiens! Quant à notre chevalier, il devina, en voyant la demoiselle, que la passion qui dévorait le cœur du vieux gentilhomme était la jalousie. Il le comprit d'autant mieux, le pauvre Jean, qu'une étincelle sortie des grands yeux noirs de la jeune fille vint allumer un incendie dans son

cœur. Ce fut bien par sa faute, car au lieu de fuir le danger, comme l'eût fait un chevalier prudent, il se plaça devant le bénitier pour offrir l'eau bénite à la demoiselle, qui toucha le bout de son doigt et le remercia par une œillade mélancolique, où Jean crut lire cent choses diverses, comme l'ennui, l'oppression, le dépit d'être gardée par un tyran, les promesses les plus douces au libérateur à venir, l'espoir d'une condition meilleure, et tout ce que deux beaux yeux peuvent dire encore à seize ans; mais ces discours si éloquents et si prompts étaient modérés par le sentiment de la pudeur qui ajoutait cette parenthèse de rigueur : « N'abusez pas de mon secret. »

Tandis que la jeune fille écoutait la messe basse, Jean, debout contre un pilier, ne la perdait point de vue, suivait du regard toutes ses attitudes, buvant à longs traits le poison amoureux, comme disait alors M. Campistron, le poëte à la mode en France, dans ses admirables tragédies. La demoiselle en eut des distractions, et tourna plus d'une fois la tête du côté de ce jeune Français de bonne mine qui la considérait d'un air si pénétré ; mais heureusement le gentilhomme jaloux, qui faisait aussi ses dévotions, ne s'aperçut de rien. La messe

basse ne dura que vingt minutes. Le couple mal assorti remonta dans son carrosse disloqué, et s'éloigna, emporté par deux chevaux étiques. Jean regrettait fort de n'avoir pas avec lui son valet napolitain, qui était expert en affaires de galanterie. Il aperçut un garçon en guenilles couché au pied d'un mur, et le tirant par la manche de sa chemise :

— Lève-toi, lui dit-il, cours après ce carrosse, et reviens me dire où demeure ce seigneur qui vient de sortir de l'église.

— C'est inutile, répondit le drôle en refermant les yeux.

— Je te donnerai un sequin d'or. Va, dépêche-toi.

— C'est inutile, répéta le garçon ; donnez-moi le sequin d'or, et je dirai à Votre Excellence qui est ce seigneur, sa demeure, son pays, son nom, son âge et sa profession.

— Parle vite ; voici le sequin.

— Votre Excellence saura donc que le seigneur au vieux carrosse est un riche négociant de Sienne appelé don Guino Montacuti ; après avoir employé sa jeunesse à faire fortune, il est devenu éperdument amoureux de la fille de son cousin germain, la belle Flora, cette Vénus que vous avez vue tout à l'heure ap-

puyée sur son bras. Le vieux jaloux était forcé de recevoir ses associés et ses chalands, à Sienne, et comme il tremblait qu'on ne lui enlevât le trésor de son cœur, il a rompu avec tous ses amis pour venir s'établir dans un coin de Rome. Sa maison est la plus drôle de volière où jamais on ait enfermé une innocente colombe; toutes les fenêtres en sont murées, et il faut des cérémonies à mourir de rire pour que la porte s'ouvre. On a fait percer tout en bas de cette porte un guichet à l'usage du petit laquais bancal. Le pain, la viande, les légumes, sont reçus le matin par cet estropié, qui ne laisse pénétrer dans l'intérieur aucun marchand. La blanchisseuse elle-même apporte le linge et fait ses comptes à travers le guichet avec la vieille camérière, sœur de lait de son maître, et aussi méchante que lui. Quant au patron, lorsqu'on veut lui parler, il donne audience dans la rue; il a juré de ne laisser entrer chez lui ni homme ni femme, et il se défie particulièrement des Français, qui sont, dit-il, des enjôleurs de filles; ainsi, Votre Excellence n'a qu'à se montrer et ouvrir la bouche, pour qu'on lui oppose visage de bois. C'est bien par une permission du ciel que Votre Seigneurie a pu voir à la volée la divine Flora.

Que la Madone la console, la pauvre enfant! car, pour dépister les amoureux, son jaloux ne la conduit jamais deux jours de suite à la même église. Aujourd'hui, c'est à Sainte-Marie Majeure; demain, ce sera peut-être à Saint-Clément, ou à Saint-Onuphre, ou encore à Sainte-Cécile; qui sait enfin où ce sera? Il y a bien des églises à Rome. Ce ne sera point à Saint-Louis-des-Français, où vont les compatriotes de Votre Excellence. Combien de fois ai-je raconté à de beaux, riches, jeunes et amoureux cavaliers et que je viens de vous apprendre! Combien en ai-je vu soupirer, rôder de nuit sous les murs sans yeux de cette maison avare, et finir par ne plus songer à des amours impossibles! Si Votre Seigneurie est sage, cette journée sera heureuse pour elle et pour moi : « La rencontre d'une belle fille porte bonheur. » Si votre cœur a été blessé, ô lamentable accident! il vaudrait mieux pour Votre Seigneurie avoir rencontré le diable face à face.

— Mais, demanda Jean, Flora n'est donc point la femme de don Guino?

— Elle n'a pas encore pu se résoudre à dire le grand *oui*, la pauvrette. Son père est mort sans lui laisser un sou; mais la fortune ne

console pas de vivre dans les bras glacés d'un vieillard. Voilà le secret de sa langueur. Au moins, si ce vieillard lui permettait de jouir de cette fortune; s'il lui donnait les plaisirs du luxe, elle prendrait patience; mais on voit bien par les provisions qui entrent au logis quelle maigre cuisine on fait dans cette baraque. Le carrosse n'est pas brillant; les chevaux meurent de faim, et la belle fille va vêtue comme sa grand'mère. Un mari vieux, jaloux et ladre ne promet pas des jours d'or ni des nuits de miel. Nous avons un proverbe transteverin qui dit : « La pire chose au monde, c'est un lit amer, » et nous couchons pourtant sur la paille, Excellence.

— Et dans quelle rue demeure ce don Guino?

— Tout auprès de la porte de Bélisaire, sous les murs d'enceinte, dans le quartier le plus désert de la ville. Votre Seigneurie verra, en se promenant, cette prison que nous appelons *la casa cieca,* parce qu'elle n'a point de fenêtres. Voilà tout ce que je sais, monseigneur; mille grâces à Votre généreuse Seigneurie! A présent je vais boire une limonade à sa santé.

A deux pas de la porte de Bélisaire (aujourd'hui *porta Pinciana*), Jean découvrit en effet,

dans une espèce de chemin, la volière où languissait la belle Flora. Jamais construction habitée n'avait mieux mérité le surnom de *maison aveugle*. Hormis la porte, on n'y voyait pas une ouverture sur la rue. De hautes murailles entouraient le jardin, et, pour trouver un point qui dominât cette forteresse, il fallait aller jusqu'à la Trinité-du-Mont. Après avoir fait le tour de l'habitation en maudissant les précautions de la jalousie, notre chevalier, faute d'un trou qui voulût laisser passer ses regards, appliqua son oreille contre la porte. Il entendit le bruit monotone de la fontaine d'eau vive qui coulait sous le vestibule, comme dans toutes les maisons de Rome. Un valet puisait de l'eau à cette fontaine. Tout à coup le murmure de l'eau cessa, et notre chevalier entendit le valet s'écrier :

— Par Bacchus! qu'est-ce que cela? vit-on jamais pareille chose? La fontaine ne veut plus couler! comment pourrai-je emplir la baignoire de la signora, si la fontaine ne coule plus? Corps du Christ! voilà une belle fontaine, qui ne donne plus d'eau! Sotte fontaine! fontaine du diable!

Le valet tint encore toutes sortes de discours à cette fontaine, et il finit par appeler le

cocher pour lui faire voir comme quoi la fontaine ne coulait plus. Le cocher appela le cuisinier et la camérière, qui s'étonnèrent fort et poussèrent de grands hélas en apprenant que la fontaine ne coulait plus. On décida qu'il fallait appeler le patron. Don Guino descendit dans le vestibule.

— Seigneur patron, lui dit le valet de pied, la fontaine ne coule plus.

— C'est, répondit don Guino, que le conduit est percé ou obstrué.

— Et mes verres, où les laverai-je, seigneur patron? demanda le valet.

— Et mes chevaux, où les ferai-je boire? dit le cocher.

— Il me faut de l'eau pour ma vaisselle, dit le cuisinier.

— Et le bain de la signora? dit la camérière.

— La signora ne prendra point de bain aujourd'hui, répondit le patron, et vous irez chercher de l'eau à la fontaine la plus proche.

— Chercher de l'eau, s'écria le valet; apporter de l'eau pour toute la maison! à mon âge, infirme comme je le suis, et par cette chaleur! Oh! que non, seigneur patron. Il n'y faut pas penser.

— Pour moi, dit le cocher, je n'en aurais pas la force.

— Et moi, dit le cuisinier, si j'en avais la force, je refuserais de le faire. J'emploie l'eau à l'usage des chrétiens et non pas des chevaux; entendez-vous? Chacun son métier.

— Voilà ce que c'est, dit la camérière, que de ne pas vouloir dans tout votre domestique un visage jeune, une paire de larges épaules, don Guino. A nous quatre nous ne valons pas le petit doigt d'un brave *facchino*. Et comment aurions-nous des forces, quand vous nous refusez le vin?

— Taisez-vous! interrompit le patron. Il me plait d'avoir un valet bancal, un vieux cocher, un cuisinier invalide; mais je me passerais bien d'une camérière ivrognesse, si vous n'étiez point la fille de ma nourrice. Arrangez-vous pour apporter ici l'eau qui sera rigoureusement nécessaire au service, et demain on ira querir des ouvriers pour raccommoder cette fontaine.

A toutes ces voix discordantes se mêla bientôt la voix douce et fraiche d'une jeune fille.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Flora du haut de l'escalier.

— C'est la fontaine qui ne coule plus, signora, dit le patron.

— Cher seigneur, reprit la demoiselle d'un ton harmonieux et tendre, très-cher seigneur, dans cette saison je ne puis vivre sans bain.

— Par saint Guino ! répondit le patron, point de bain pour aujourd'hui ; je l'ai déjà dit, et j'ai une volonté.

— Ah ! bonté divine ! reprit la jeune fille comme si elle eût chanté une complainte, point de bain dans le cœur de l'été ! c'est pour en mourir. Je m'éteins ; je succombe ; je cesse de vivre !

— On vous baillera du vinaigre, dit brusquement don Guino.

— Du vinaigre ! s'écria la demoiselle en trépignant de colère. Du vinaigre, quand je demande de l'eau fraîche ! Me refuser de l'eau, à Rome, où les chiens en ont à volonté ! Par sainte Marie des Fleurs ! je me souviendrai de ce procédé, seigneur Guino.

— Que les filles de Sienne sont opiniâtres ! répondit le patron. Calmez-vous, Flora ; on vous donnera de l'eau, puisque vous l'exigez.

La belle Flora, au comble de l'indignation, prit une voix de contralto si forte et si terri-

ble que tous les échos de la maison se réveillèrent en sursaut d'un long sommeil.

— Exiger de l'eau ! disait la jeune fille; cela est incroyable, en effet; mais non, seigneur Guino, je n'exige rien. Gardez votre eau et votre vinaigre. Par la piété de la Madone, ce vinaigre et cette eau vous coûteront cher ! Apprenez que je suis lasse de vos amours de Cassandre; que mon cœur vous est fermé comme cette maison jalouse. Je vous hais, et pour vous échapper, je me jetterai au cou d'un portefaix, d'un soldat du pape, s'il le faut.

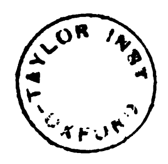
— Vite de l'eau ! cria le patron; vite un *facchino,* avec des seaux ! J'irai moi-même jusqu'à la fontaine Pauline. Vite, courez, volez; apportez de quoi nous noyer tous ! Que fais-tu là, maudit bancal? que ne vas-tu chercher de l'eau pour le bain de la signora?

— Je vais chercher un *facchino*, seigneur, répondit le boiteux.

Notre chevalier, l'oreille collée contre la porte, riait convulsivement au bruit de ces querelles.

— Hydora, disait-il entre ses dents, est-ce encore vous qui venez à mon secours? O bonheur ! ô rencontre ! ô hasard favorable ! Je serai le *facchino*; je verrai la signora. Ce paradis

hermétiquement fermé s'ouvrira enfin. Oui, c'est une grâce de la nymphe mystérieuse. *Hydor*, eau; *hydria*, cruche. Dieu puissant! L'espérance trouble ma raison; ma tête s'égare. Tenons-nous bien. Voici l'instant d'agir.



XV

Notre ami Jean n'aurait guère profité de s
séjour en Italie s'il n'eût pas su imaginer
moyen de séduire le valet boiteux du seigne
Guino. Il se mit en embuscade au détour de
ruelle déserte, en prenant une pose homériq
une mine menaçante, son épée nue dans u
main, une bourse bien garnie dans l'autre.
valet s'en venait clopinant, le long des mu
une voix de basse-taille lui cria tout à cou

— Arrête, *zoppo !* j'ai à te parler.

A la vue d'une épée, le *zoppo* se jeta la fa
contre terre ; mais par un regard en desso
il remarqua la bourse, et l'aspect de cet ob

tempéra son effroi. Il se releva aussitôt sur ses jambes torses.

— Seigneur cavalier, dit-il, comment aurais-je pu déplaire à Votre Excellence?

— Écoute-moi, reprit Jean. Je sais où tu vas. Ton patron t'envoie chercher un *facchino* pour porter de l'eau. Si tu veux me servir, cette bourse est à toi; sinon je te tue et je t'enterre au pied de ce mur.

Le pauvre boiteux, crédule et rusé tout ensemble, mais surtout amoureux de la vie, pouvait-il hésiter? Il regarda notre chevalier en souriant, et, comprenant que le danger n'était pas grand :

— Votre Excellence, dit-il, a des peines de cœur. Je la plains; l'amour est un cruel tyran. Je la servirai : faisons un contrat.

— Il y a dans cette bourse douze sequins d'or, reprit Jean. Je vais me déguiser en *facchino;* tu m'introduiras dans la maison de ton maître, et si je réussis à causer avec la belle Flora, douze autres sequins te seront comptés demain.

— Que tous les saints couvrent Votre Excellence de leurs bénédictions! Elle n'a qu'à me suivre chez mon cousin le barbier; on lui prêtera le costume nécessaire. Mais faisons promp-

tement, et gardons-nous d'éveiller les soupçons de don Guino, car il a des yeux bien jaloux, le bon seigneur.

Le *zoppo* conduisit Jean chez son cousin le barbier, qui était par sa profession habitué à toutes sortes d'intrigues et d'entremises. Notre chevalier mit habits bas; on lui prêta une grosse chemise, un caleçon de toile, une ceinture, un bonnet de laine, une lanière de cuir qu'il posa sur son épaule, des semelles en peau de buffle garnies de leurs ficelles, dont il se chaussa ; et, comme sa peau trop blanche pour le climat aurait pu le trahir, on frotta les jambes de Son Excellence avec de la poussière et de l'eau sale pour leur donner la couleur nécessaire. La cérémonie achevée, Jean se regarda dans un miroir; et, prenant la démarche d'un empereur romain, le poing sur la hanche et la tête haute, selon la tenue de l'emploi, il s'écria :

— *Andiamo avanti!*

— En avant! répéta le barbier; Votre Seigneurie réussira, et je lui prédis toutes sortes de douceurs.

Le valet, clopinant, rentra au logis accompagné de son *facchino* de contrebande ; il lui donna deux seaux de bois et un bâton, en lui commandant, d'un ton impérieux, d'aller cher-

cher de l'eau dans le vestibule d'une maison du voisinage pour le bain de la signora. Lorsque notre chevalier revint avec sa charge sur les épaules, il trouva don Guino installé dans la chambre de Flora, tout auprès de la baignoire.

— Ces maudits laquais! murmura le jaloux vieillard; ils ne manquent jamais de faire tout au rebours de ce qu'on désire. Celui-ci ne m'a-t-il pas déterré le plus jeune facchino de Rome entière!

— Seigneur patron, dit le boiteux, ce garçon est un pauvre idiot. Un plus vieux serait à craindre, et pourrait bien se charger de quelque commission.

— Possible, reprit le patron. Va te mettre en sentinelle à la porte de la rue, et ferme-la soigneusement chaque fois que ce garçon entre et sort.

La belle Flora déposa sur la table un livre qu'elle tenait à la main, et, tournant ses beaux yeux vers le *facchino*, elle le regarda d'un air pitoyable en disant que c'était grand dommage qu'il fût idiot.

Jean revenait avec sa seconde charge d'eau, et montait bien lentement l'escalier, cherchant dans sa tête un moyen d'écarter le vieillard

incommode, lorsque le valet boiteux se mit à pousser des cris de possédé.

— Accourez vite, seigneur patron, disait-il; le conduit de la fontaine est crevé; l'eau ruisselle dans votre bibliothèque; vos livres seront gâtés. Ah! Dieu bon! quelle infernale fontaine!

Don Guino descendit l'escalier précipitamment. Aussitôt Jean se prosterna devant la jeune fille à deux genoux.

— Divine Flora, lui dit-il, ayez pitié d'un pauvre chevalier qui se meurt d'amour pour vous. Je ne suis point un *facchino* ni un idiot, mais bien Jean de Cerdagne, gentilhomme français. Je vous ai vue ce matin faire vos dévotions à Sainte-Marie Majeure, et depuis ce moment, je soupire et me désespère. Je voudrais toucher votre cœur, obtenir de vous un regard de compassion. Je voudrais tuer ce jaloux vieillard qui s'oppose à mon bonheur. Excusez mon déguisement, mes subterfuges, en considération des difficultés, de la prison où l'on vous tient et de la passion qui me dévore. Le temps est précieux; cette minute vaut un siècle. Dites-moi donc sans hésiter si je dois espérer ou mourir.

— Chevalier, répondit la jeune fille, c'est

moi qui souffre mille morts, et non pas vous. Mais, tout infortunée que je suis, je m'intéresse encore à votre martyre. Si vous m'aimez, comme vous le dites, délivrez-moi de cet odieux vieillard, et je suis à vous. Je vous ai remarqué ce matin à l'église, et je vous reconnais à présent. Puisque vous savez mes chagrins, le malheur de ma condition, la tyrannie qui m'obsède, les difficultés et le prix du temps, vous excuserez aussi la liberté de mes paroles, la franchise de mes aveux, mon imprudence, la faiblesse de mon cœur. Mais il ne faut point me tromper, seigneur Jean de Cerdagne : ce serait un crime.

— Que l'enfer m'accable ! reprit Jean, si je ne dis la vérité ; que Potamogéiton arrache mon âme de mon corps, et que la belle Hydora me retire sa protection, si je trompe vos espérances !

— Cet effroyable serment me rassure tout à fait, dit la jeune fille. Comment, après cela, vous refuser ma confiance et ma tendresse? Ce serait vous offenser gravement, et j'en suis incapable.

— Accordez-moi donc cette tendresse dont je suis digne, ô divine Flora ! encouragez mon amour, et je saurai vous enlever au cruel Guino.

— Ah ! je vois combien cet amour a de force, s'écria la jeune fille, puisque vous savez mon nom, celui de mon tyran, et tant de choses difficiles à connaître. Il faut que vous m'aimiez beaucoup, seigneur chevalier, pour venir à bout de vos projets.

— Je mourrai si je ne réussis point.

Flora se mit à battre des mains, tant elle avait de joie, et deux grosses larmes coulèrent sur ses joues.

— Quel bonheur, dit-elle, d'épouser un beau chevalier, jeune, et qui m'aimera bien, au lieu de ce barbon toujours en colère ! Seigneur Jean, comment allons-nous faire ? Je pleurerai maintenant tous les jours où je ne vous verrai pas. Demain, on raccommodera la fontaine, et vous n'aurez plus de prétexte pour entrer ici.

L'amour m'inspirera quelque stratagème. Je vous écrirai quantité de billets doux que le boiteux vous remettra. N'avez-vous pas un instant de solitude et de liberté ?

— Don Guino me laisse respirer l'air du soir dans le jardin ; je m'y promène souvent seule avant de me mettre au lit, vers quatre heures de nuit. Mais comment pourriez-vous escalader un mur de douze coudées, et défendu par des piques de fer ? Si vous alliez vous blesser ! Je

ne veux pas que vous vous blessiez, seigneur Jean; car voilà que je sens déjà combien je vous aime. Ne craignez rien. Je ne vous répondrai point par de l'ingratitude. Je serais bien sotte et bien méchante, ma foi! si je faisais la fière ou la dédaigneuse avec un jeune seigneur qui se déguise en *facchino* pour me voir à travers des périls infinis. Oh! non, cela n'est pas possible.

Jean, ivre de plaisir, saisit la main de la belle Flora pour y déposer un baiser; mais, comme en Italie baiser la main d'une femme ne passe que pour un signe de respect et non d'amour, la jeune fille ne trouva point que ce fût assez pour exprimer la passion dont les paroles du chevalier lui donnaient l'assurance; c'est pourquoi elle lui jeta ses deux bras autour du cou, et ces deux enfants s'embrassèrent le plus naïvement du monde. La voix grommelante et colérique de don Guino mit fin à ce transport. Jean reprit ses seaux, et dans son trouble il versa l'eau à côté de la baignoire. Le patron l'appela imbécile, mais un regard tendre de Flora lui rendit toute la patience nécessaire pour supporter les injures du jaloux. Après avoir rempli en conscience son office de *facchino*, et servi les chevaux et le

cuisinier, le faux portefaix reçut son salaire. Pour mieux jouer son rôle, il ne manqua point de paraître peu satisfait du prix de sa peine; il réclama deux baïoques de supplément à cause de la distance où était la fontaine, et puis deux baïoques pour avoir travaillé pendant l'heure de la grande chaleur, deux autres à titre de gratification pour sa nombreuse famille, et un dernier baïoque pour boire une limonade. Il insista jusqu'à ce qu'on le mît à la porte, et grâce à ce manége, le patron n'eut aucun soupçon.

Lorsqu'il eut quitté la maison de don Guino et repris ses habits de gentilhomme, Jean rentra chez lui l'esprit tout en feu. La beauté de Flora, la confiance, la naïve tendresse et les caresses de cette aimable fille l'avaient pénétré d'amour et de reconnaissance. A l'idée de tromper une personne si accomplie, son cœur s'indignait; mais il brûlait du désir de presser encore sa maîtresse entre ses bras. Au souvenir du retour de l'importun vieillard, il lui semblait tomber brusquement d'un jardin délicieux au fond d'un affreux cachot. Pour retrouver son bonheur interrompu, il eût voulu braver cent fois la mort. Malheureusement les murailles ne s'abaissent point au gré des amoureux; si la passion de Jean était capable de

toutes les extravagances, elle avait à lutter contre une autre passion, la jalousie maniaque de don Guino, avec son attirail de précautions.

Vers trois heures d'Italie, c'est-à-dire neuf heures de France, notre chevalier rôdait déjà, dans les ténèbres, aux alentours de la porte Pinciana. Au delà de cette porte, qui est murée aujourd'hui, commencent ces terres incultes de la campagne de Rome, où les fondations d'édifices détruits, les fragments d'aqueducs et de tombeaux disputent la place à la végétation. La main de l'homme avait jadis couvert ces vastes plaines de travaux si grands qu'il faudra encore des siècles pour que le travail de la nature y rétablisse son empire. Jean promenait sa mélancolie dans ces fondrières, sans songer au monde éteint qu'il foulait aux pieds. Quand il eut repassé vingt fois sous les murs du jardin de Guino, qu'il eut mesuré du regard leur hauteur à désespérer un amoureux, et qu'il eut examiné les piques de fer qui semblaient le défier, il s'assit à terre, écrasé par le sentiment de son impuissance. Il entendit alors à trente pas de lui un bruit sourd et des coups souterrains. A de longs intervalles, une voix aigre prononçait trois ou quatre mots sur le ton d'un officier qui commande à des sol-

dats, et aussitôt les coups souterrains recommençaient avec plus de force. Notre chevalier s'avança doucement du côté d'où partait le bruit, et, montant sur un fragment informe de quelque ruine antique, il aperçut des hommes qui creusaient un large trou. Ces hommes travaillaient avec une activité prodigieuse. La terre entamée par les pioches était jetée aussitôt hors du trou par les pelles de bois. Des brouettes la portaient à distance et revenaient immédiatement. Les artisans allaient au pas de course, sautaient dans la fosse avec agilité, en exécutant leurs manœuvres d'une façon si précise et si intelligente qu'un geste de leur contre-maître suffisait souvent à les diriger. Jean prit beaucoup de plaisir à regarder ces fossoyeurs admirables, et, pour mieux les voir, il finit par s'approcher d'eux tout à fait. Comme s'ils eussent craint de perdre une minute, les artisans ne tournèrent pas même la tête de son côté ; ils poursuivirent leur besogne avec une application et une vivacité extrêmes.

— Ce que vous faites là est pressé ? demanda Jean au contre-maître.

— Très-pressé, répondit le chef ; mais nous sommes en mesure de finir avant le moment fixé.

— Si cette fosse, reprit Jean, est destinée à recevoir des cadavres, il est donc mort bien du monde à Rome aujourd'hui.

— Dans cette fosse, dit le contre-maître, seront ensevelis tout à l'heure l'amour d'un vieux fou, ses espérances, les projets de bonheur qu'il nourrit depuis deux ans et les plaisirs qu'il s'était promis.

— Et qui est ce vieux fou?

— Don Guino Montacuti, de Sienne.

— Grand Dieu! s'écria Jean. Les espérances de don Guino sont mortes! Serait-il arrivé quelque accident à la belle Flora? Ah! c'est aussi ma tombe que vous creusez.

—Remettez-vous, seigneur, reprit le contremaître. La belle Flora se porte à merveille. Il ne lui est arrivé d'autre accident que d'aimer un cavalier fort digne de lui plaire, et qui pénétrera dans un moment près d'elle par le souterrain que nous creusons.

Jean demeura le bras étendu, la bouche ouverte, sans pouvoir prononcer une parole, tant sa surprise était grande.

— Attention! dit le chef à ses artisans. Posez maintenant les étais pour éviter un éboulement. Mettez les plus forts sous les fondations du mur. Laissez les pioches, qui

font trop de bruit, et prenez les bêches. Creusez en remontant à la surface du sol. Adoucissez la pente. Percez l'orifice de sortie dans le massif d'arbres du jardin le plus proche de la muraille. Voilà qui est bien. Seigneur Jean de Cerdagne, vous pouvez aller où l'amour vous invite. Nous reviendrons après votre entrevue, car il sera prudent de remettre en place jusqu'au moindre grain de sable avant le point du jour.

Jean s'apprêtait à remercier les artisans de leur prompt et merveilleux travail ; mais avant qu'il en eût conçu la pensée, les pioches et ustensiles se trouvèrent chargés dans les brouettes, et la troupe entière s'était enfuie à toutes jambes. L'amour et l'espérance donnèrent bien plus d'émotion à notre chevalier que le prodige de cette aventure ; il lui fallut se reposer au bord du souterrain, mettre en ordre ses idées, et laisser à son cœur le loisir de retrouver un peu de calme. Il descendit alors dans la fosse, et, suivant son chemin à tâtons, il arriva commodément dans le jardin de don Guino, où il se cacha derrière un buisson de grenadiers.

L'angoisse d'un amant blotti, épiant l'occasion de voir sa maîtresse et craignant d'être

surpris par un jaloux, doit surpasser de beaucoup celle d'un voleur, car le bien qu'il veut ravir est plus précieux que toutes les richesses du monde. Jean tremblait de tous ses membres, et il lui semblait que les battements de son cœur menaient un bruit à réveiller la maison. Cependant, la pensée lui vint que peut-être la belle Flora ne descendrait pas au jardin ce soir-là, et ses craintes changèrent de sujet. Il fut bientôt complétement rassuré : le frôlement d'une robe se fit entendre dans l'allée.

— Flora, dit à voix basse le chevalier, n'ayez pas peur, c'est votre ami qui vous parle.

Flora poussa un cri plaintif, et pensa se pâmer de frayeur. Ce fut une occasion pour son ami de la soutenir entre ses bras, et comme le plaisir surpassait encore la peur, l'évanouissement ne dura presque point.

— Vous ici, chevalier! dit la jeune fille ; et comment, avez-vous pu entrer dans cette citadelle? Je suis sûre que vous avez risqué de vous tuer.

Malgré sa modestie naturelle, Jean ne résista pas à l'envie de se faire un peu valoir.

— C'est un mystère, répondit-il ; ne cherchez pas à le comprendre. Sachez seulement qu'il n'y a point d'obstacle dont un amour aussi

grand que le mien ne puisse triompher.

— Un mystère! s'écria Flora. Je veux connaître ce secret.

— Vous le connaîtrez un jour.

— A l'instant même, seigneur chevalier; je vous en conjure, dites-moi ce secret. Comment pourrais-je vous prouver mon amour et mon dévouement, si vous me cachez tout ce qui vous intéresse? Comment prétendez-vous m'aimer, si vous n'avez point de confiance en moi ?

— Eh bien, chère Flora, apprenez donc que je suis venu ici par des moyens surnaturels.

— Par un miracle? s'écria la jeune fille. Par la protection de sainte Marie des Fleurs?

— Non, répondit Jean avec hésitation, par celle de saint Jean de Latran.

— C'est un fort grand saint. Et il vous veut donc beaucoup de bien ?

— Il n'a rien à me refuser. Mes ancêtres lui ont érigé des chapelles.

— Oh ! que cela est heureux pour nous ! Que pourrions-nous craindre si saint Jean de Latran sourit à nos amours? Je m'abandonne à vous, chevalier. Prenez bien garde de fâcher votre protecteur.

— Hélas ! pensait Jean tout confus, j'avais juré de ne jamais tromper cette aimable fille,

et voilà déjà que je fais un mensonge ! Mais il y a force majeure ; et d'ailleurs, un mensonge est peu de chose lorsqu'on n'a pas même d'âme.

Pour étouffer le cri de sa conscience, notre chevalier demanda un baiser à sa maîtresse, et Flora le lui donna si doux que le mensonge en devint moins lourd de moitié. Au second baiser, la conscience avait perdu la voix. Flora était jeune, étourdie, passionnée et sans défiance. Jean avait les meilleures intentions du monde ; mais l'ardeur de son amour, l'occasion et l'herbe tendre lui firent perdre la tête. Il invoquait saint Jean de Latran, et la jeune fille n'osait s'opposer à ce qu'un si grand protecteur paraissait favoriser. Finalement, le mensonge que notre chevalier se reprochait se trouva effacé par un autre péché plus lourd, mais dont le poids, partagé entre deux personnes, était moins accablant.

XVI

Lorsque la vieille camérière, sa chandelle à la main, vint appeler la signora pour l'engager à se mettre au lit, Jean s'évada par son souterrain. Les fossoyeurs rouges l'attendaient à la sortie. En un clin d'œil, ils remirent tout en place, jusqu'au moindre brin d'herbe, avec un soin si minutieux, que Jean lui-même n'aurait plus reconnu la trace du passage. Le contre-maître n'eut pas besoin de donner un ordre. La besogne achevée, il dit seulement d'un ton solennel :

— Ici reposent le bonheur de don Guino et la vertu de dona Flora !

— Insolent! s'écria le chevalier, garde pour toi tes réflexions.

— Seigneur, reprit le contre-maître avec un salut ironique, nous reviendrons ce soir pour vous servir avec le même zèle et la même célérité.

La bande des fossoyeurs s'enfuit aussitôt, et disparut au milieu des ruines et des fondrières.

Jean était trop amoureux, et son bonheur était de trop fraîche date pour qu'il trouvât la force de compter avec sa conscience. Il remit donc ce compte terrible à un autre moment, et ne songea qu'aux moyens d'obtenir des entrevues de plus longue durée. En se rappelant les propos qu'il avait entendus à travers la porte, il se souvint du reproche adressé à la vieille camérière au sujet de son ivrognerie. Une grosse fiasque d'excellent vin de Sicile, que Jean remit à Flora, fut déposée dans la chambre de la duègne, et, par une permission spéciale de saint Jean de Latran, la vieille trouva chaque soir le même cadeau tombé du ciel ; elle goûtait si fort cette faveur divine, que la plupart du temps elle roulait sous la table pour ne s'éveiller qu'au point du jour. Don Guino se couchait de bonne heure après

avoir fermé lui-même les portes, et bien que la jalousie ne le laissât dormir que d'une oreille, il ne soupçonnait rien de fâcheux pour lui aux promenades nocturnes de sa future épouse. Il savait, d'ailleurs, qu'à Rome vouloir empêcher une jeune fille de respirer l'air du soir, c'eût été la réduire au désespoir et la mettre en état permanent d'insurrection.

Toutes les facilités du monde étaient donc accordées à notre chevalier pour voir sa maîtresse. En outre, le valet boiteux transmettait des billets doux propres à alimenter de part et d'autre le feu de la passion, quand le retour de la nuit paraissait trop lent au gré des deux amants. Jean devenait tous les jours plus épris de la tendre Flora, et son dessein bien ferme était de donner une éclatante réparation à l'honneur de sa maîtresse en l'épousant. Un seul obstacle l'arrêtait : la messe, où le commandeur de Beaujeu s'était évanoui, l'avertissait de l'impossibilité, pour un mortel privé de son âme, de recevoir aucun sacrement de l'Église. Il lui fallait remettre cette cérémonie jusqu'après l'échéance de son traité avec Potamogéiton. Une fois délivré de ce terrible créancier, rien ne s'opposerait plus à son bonheur, et il pourrait alors remplir tous les devoirs

d'un amant fidèle et d'un galant homme. En attendant, il se contentait du fruit défendu, parce qu'il y avait interdiction de l'autre; mais la loyauté de son cœur en pâtissait.

L'historien de don Juan de Marana, dans *les Ames du purgatoire*, ce modèle inimitable des chroniques, raconte que son héros, en découvrant un signe sur le sein de sa maîtresse, le comparait à une violette; mais que le lendemain ce signe n'était plus à ses yeux qu'une grosse tache noire, et bientôt après un gros rat, tant l'imagination de ce damné séducteur était ingénieuse et prompte à détruire ses propres illusions! La chronique de *Jean le Trouveur* offre précisément une circonstance où l'on verra que le cœur de notre chevalier procédait tout au rebours de celui de don Juan. Sur l'épaule de la belle Flora était un grain de beauté pour lequel Jean ne s'enflamma pas d'abord outre mesure. Il n'en fut même pas agréablement surpris, et il l'aurait volontiers etranché, en disant que cela ressemblait à une lentille; mais par un heureux travail de son imagination, ce grain de beauté devint bientôt une tête d'épingle noire, et puis une charmante fleure de myosotis.

Un jour, après avoir bien rêvé à ses amours,

notre chevalier se reprocha quelque peu de trop négliger ses affaires. Il ne se montrait plus à son ambassade et ne faisait plus la cour aux cardinaux.

— N'oublions pourtant pas, se disait-il, que je suis au service du roi d'Espagne; que j'ai une faveur importante à demander au pape; que mon père et ma sœur languissent au couvent et comptent sur mes démarches auprès du saint-siége. L'amour ne doit point nuire à mes devoirs de famille, ni m'arrêter dans la carrière que j'ai embrassée. Dans l'intérêt même de l'adorable Flora, je prétends faire mon chemin comme je l'ai entrepris.

Au moment où ces sages réflexions lui entraient dans l'esprit, son laquais napolitain lui remit deux lettres. La première qu'il ouvrit était de M. de Marchin.

« Chevalier, écrivait le maréchal, tenez-vous prêt à partir pour le nord de l'Italie. Vous allez recevoir sous peu de jours une commission secrète. On est assuré de votre zèle à la bien remplir, et vous devez commencer à désirer de l'occupation. Le roi d'Espagne pourrait s'ennuyer d'entretenir à Rome un agent sans utilité. Félicitez-vous donc de cette

aubaine. Je me réjouis de vous voir le vent en poupe. Adieu, chevalier. Équipez-vous en voyageur aussitôt que vous aurez reçu ce billet. »

— Ah ! s'écria Jean, je me suis trop pressé de souhaiter de l'emploi. Mon cœur va se briser à l'heure de la séparation. Aurai-je la force de quitter ma chère Flora ?

La seconde lettre était de Louise de Cerdagne, et contenait ce qui suit :

« Cher frère et ami, comme vous ne nous écrivez plus depuis un mois, mon père pense que le roi d'Espagne vous donne fort à faire ; moi je suppose que vous vous divertissez, que vous avez en tête quelque amourette, dont je vous accorde l'absolution. Nous avons applaudi du fond de nos cellules à vos succès, et nous en attendons la suite. Si j'étais libre de voler auprès de vous avec mes habits d'homme, je voudrais vous servir de second à votre première affaire, partager vos périls ou votre gloire, et mener à bien quelque expédition contre un nouveau baron de l'Isola. Faute de pouvoir faire un guerrier ou un ambassadeur, je suis un si parfait minime qu'on abrégerait

mon noviciat si je le souhaitais ; mais je n'ai garde de solliciter cet honneur, car j'espère encore en vous. Je vous rappelle que l'année expire bientôt, et que vous aurez alors deux moines au lieu d'un à recommander au pape. Armez-vous de courage, et jetez-vous aux pieds du saint-père. Vous attraperez au moins une bénédiction, et nous saurons enfin l'arrêt du destin. M. de Cerdagne est charmé d'apprendre que la fortune sourit à votre jeunesse ; je m'ennuie de ne point vous voir, et nous vous embrassons tous deux. »

. . . .

Notre chevalier, partagé entre son amour, sa tendresse pour ses parents, la perspective d'une séparation douloureuse et l'obligation de solliciter sans retard une grâce du saint-père, ne savait plus où donner de la tête. Depuis longtemps, il avait remis une pétition écrite, que l'ambassadeur d'Espagne lui avait promis de recommander *in curiâ ;* mais la rencontre de la belle Flora l'avait détourné de ses occupations ordinaires, et il accusait avec raison sa négligence. Pour réfléchir mûrement aux nouvelles démarches qu'il devait entreprendre, Jean sortit de chez lui et parcourut les quartiers déserts de Rome, qui sont

les endroits les plus favorables du monde à la rêverie. Il passa sous l'arc de triomphe de Titus, erra dans le Colisée, revint sur ses pas et s'approcha des bords du Tibre. Près du temple de la Fortune, il trouva sur une petite place des gens assemblés qui écoutaient la lecture d'une ordonnance de police.

— *Buona gente*, disait le crieur d'un air important, écoutez bien ceci et vous le mettez dans la mémoire :

« Par ordre de Son Éminence monseigneur le cardinal directeur de la police, sur les observations et rapports de Son Éminence monseigneur le cardinal Spinola, toute personne qui découvrira dans la terre ou ailleurs, par des fouilles ou autrement, des objets d'art ou d'antiquité, tels que médailles, vases, statues entières ou brisées, bronzes, bijoux, trépieds ou autres ustensiles, en devra faire la déclaration à l'un des deux susdits seigneurs cardinaux, lesquels sont spécialement chargés par Sa Sainteté Clément XI d'acquérir lesdits objets d'art pour orner les galeries du Vatican. Le prix en sera fidèlement payé aux possesseurs sur l'estimation de Son Éminence le cardinal Spinola. Toute personne qui, ayant découvert des objets d'art, les aura

vendus à des étrangers, les aura transportés ou envoyés hors des États de Sa Sainteté, sera punie d'une amende double de la valeur desdits objets, et sera enfermée pendant un mois au moins dans les prisons de notre saint-père Clément XI[1]. »

Jean ne fit pas grande attention à cette lecture, et moins encore aux commentaires emphatiques dont le crieur l'assaisonna. Il poursuivit sa promenade solitaire en songeant au crédit du cardinal Spinola sur l'esprit du saint-père. A deux pas du temple de la Fortune et au-dessous de l'ancien temple de Vesta, il aperçut un pêcheur qui jetait un filet dans le Tibre, et il s'arrêta pour voir si la pêche serait heureuse. Le pêcheur ne tira de l'eau qu'un fort petit poisson qu'il mit dans un pot de terre; et il s'apprêtait à jeter de nouveau l'épervier, lorsque Jean, qui avait été un habile pêcheur comme tous les enfants d'Arles, remarqua que cet homme ne lançait point son filet à la façon des Provençaux. Notre chevalier descendit au bord du fleuve avec empresse-

[1] L'ordonnance du cardinal Spinola sur les objets d'art est postérieure de trois ou quatre ans au séjour de Jean le Trouveur à Rome; mais elle avait été précédée de plusieurs avertissements de police.

ment, pour démontrer au pêcheur romain la supériorité de la méthode d'Arles. Le Romain, qui avait sa routine de tous les jours, ne voulut point convenir de l'excellence du système provençal. Dans la chaleur de la discussion, Jean ôta son justaucorps, et prit l'épervier pour appuyer ses raisons d'un exemple. Aussitôt le pêcheur du Tibre, voyant l'occasion de tirer une plume à cet étranger, demanda finement si Sa Seigneurie lui voulait acheter, avant de lancer le filet, la pêche qu'elle allait faire.

— A quoi bon? répondit Jean. Ce que je retirerai de l'eau t'appartiendra.

— Qu'elle m'achète ce coup de filet, par charité! reprit le pêcheur. Puisque Votre Seigneurie sait si bien jeter l'épervier, elle ne risque rien. Je lui donne tout ce qu'elle prendra pour un *paolo*.

— C'est convenu.

— Qu'elle me le paye tout de suite, avant de jeter le filet, par grâce! ajouta le pêcheur.

— As-tu peur que je te manque de parole?

— A Dieu ne plaise, Excellence; mais un *paolo* est une chose si jolie, qu'on ne saurait le palper trop tôt.

Jean fouilla dans sa poche, et ne trouvant

qu'une pièce de deux *paoli*, il la donna sans marchander.

— A présent, dit le Romain en faisant claquer ses doigts, que Votre Seigneurie pêche tant qu'elle voudra : il n'y a pas pour deux *paoli* de poisson dans tout le cours du Tibre.

Jean mania l'épervier en pêcheur consommé ; il le plia méthodiquement sur son épaule gauche ; par un mouvement savant du coude et de la main, il décrivit un cercle parfait, aussi large que le permettait le maximum du diamètre de l'épervier ; et puis il attendit que le plomb eût entraîné le filet au fond de l'eau. A peine eut-il un peu retiré la corde, qu'il s'écria :

— Je sens remuer ! il y a du poisson !

En effet, deux poissons de fort belle taille se débattaient dans les plis du filet ; mais l'épervier avait aussi rapporté un petit vase scellé que Jean reconnut pour une urne antique d'une forme admirable. Quoiqu'un séjour de quinze siècles au fond de l'eau en eût altéré l'éclat, la rouille ne s'y étant point encore mise, ce ne pouvait être que de l'or.

— Tu l'as voulu, dit Jean au pêcheur ; le coup de filet m'appartient. Tu as joué au plus fin avec moi. Je garde ce vase antique ; quant

aux poissons, je te les laisse. Une autre fois, souviens-toi qu'il vaut mieux s'en rapporter à la générosité d'un Français que de faire le rusé. Adieu, habile diplomate! Je te souhaite une pêche plus belle que la mienne!

Jean partit en courant, son vase sous le bras. Il se rendit immédiatement au palais Spinola. Le cardinal commençait alors à réunir les premiers éléments du riche musée d'antiquités qu'on admire aujourd'hui au Vatican. C'était un homme fort savant, grand connaisseur, et qui aimait les arts avec passion; mais, comme tous les faiseurs de collections, il mettait une sorte de gloire à estimer les objets au-dessous de leur valeur avant de les acquérir, et fort au-dessus une fois qu'il en était possesseur. Lorsque Jean lui eut raconté comment il avait pêché ce vase d'or, le prélat ne manqua point de dissimuler son admiration; il prouva, par les meilleures raisons du monde, que ce morceau était d'une époque où le goût des artistes grecs qui travaillaient à Rome avait fort dégénéré. Enfin, ce vase ne valait, en numéraire, que le poids du métal, en supposant que ce fût de l'or, ce qui était encore douteux. Cependant, aussitôt que Jean eut annoncé son dessein de faire

présent au saint-père de sa trouvaille, le cardinal changea de langage. Le vase redevint ce qu'il était, c'est-à-dire une fort rare, belle et précieuse pièce, dont la pareille n'existait point à Rome, et quant au métal, en le regardant de près, on le reconnaissait pour de l'or. Le prélat ne se sentait plus de joie; il demanda son carrosse, tant il avait hâte d'annoncer au saint-père son heureuse découverte! Il semblait déjà que ce fût lui qui eût jeté l'épervier dans le Tibre.

— Monseigneur, lui dit Jean, il faudrait pourtant vous entendre avec M. l'ambassadeur d'Espagne au sujet de cette trouvaille. Vos ordonnances de police s'adressent aux Romains; mais je suis sujet du roi de France, et, dans ce moment, au service de son petit-fils Philippe V. Si je fais part à mon ambassadeur de cette découverte, peut-être aimera-t-il autant la voir à l'Escurial ou à Versailles qu'au Vatican.

— Eh bien! n'en disons rien, répondit le cardinal. Je serais au désespoir de vous brouiller avec votre ambassadeur. Comptez sur moi; je vous garderai le secret.

— Je vous suis fort obligé, monseigneur; mais moi je ne le garderai point, à moins que

vous ne me rendiez un service. Depuis six mois, je demande au saint-siége que M. de Cerdagne, mon très-honoré père, minime à Perpignan, soit relevé de ses vœux, et je n'ai point encore obtenu de réponse. Si demain je n'ai pas de nouvelles de ma pétition, vous trouverez bon que l'ambassadeur d'Espagne vous parle de mon coup de filet de ce matin.

— Ne vous embarrassez de rien, répondit le prélat en riant; je donnerais quatre minimes en échange de ce vase, et autant de célestins par-dessus le marché.

Le soir, Jean reçut le billet suivant du cardinal Spinola :

« Monsieur le chevalier, le saint-père, prenant en considération la position toute particulière du seigneur de Cerdagne, à qui le ciel a miraculeusement rendu un fils qu'il n'espérait plus retrouver, consent à relever ledit seigneur de ses vœux religieux, afin que la robe de saint François de Paule ne soit point un obstacle au bonheur d'une famille entière. Vous trouverez demain au secrétariat des brefs la lettre de Sa Sainteté à l'archevêque de Perpignan. Votre vase antique a produit tout l'effet que j'en attendais. »

Le bref du pape fut expédié à Perpignan par un courrier de l'ambassade. Notre chevalier, se voyant en veine de succès, n'attribua point, cette fois, son bonheur à la protection des esprits, mais bien à son talent de pêcheur et à la profonde tactique qu'il avait déployée dans son entrevue avec le cardinal. Son amour-propre, agréablement chatouillé, lui souffla dans l'imagination des idées ambitieuses, et il ne s'effraya plus autant des commissions que lui annonçait M. de Marchin.

— Sans doute, se disait-il, la pauvre Flora versera bien des larmes quand je lui parlerai de mon départ; mais elle m'attendra en pleurant. Après avoir couru le monde, je reviendrai tout à fait grand seigneur pour la tirer de son indigne prison et lui donner le rang, les titres et la fortune qu'elle aura mérités par sa patience et sa fidélité. Elle vivra ensuite dans l'opulence et les honneurs, sans autre occupation que le soin de me plaire et de conserver mon amour.

A peine l'égoïsme et la vanité lui avaient-ils inspiré ces réflexions indignes de lui, que Jean fut appelé par un valet de l'ambassade d'Espagne.

— Préparez-vous à partir, chevalier, lui dit

l'ambassadeur. Il y a du nouveau : le roi a quitté Naples depuis deux jours. Il se rend par mer à Finale, pour aller rejoindre le duc de Vendôme qui est près d'en venir aux mains avec l'armée impériale. Vous annoncerez cette nouvelle à M. de Vendôme, et vous lui communiquerez en secret cette liste d'espions qui vendent journellement ses plans de campagne au prince Eugène. Soyez diligent. Il faut partir cette nuit.

— Quoi ! tout de suite ? répondit Jean.

— Assurément, reprit l'ambassadeur. Qu'avez-vous donc? Je ne reconnais plus votre bonne volonté ordinaire. Est-ce que vous seriez retenu à Rome par quelque intrigue amoureuse?

— Monseigneur, répondit notre chevalier en rougissant, je ne vous demande que trois heures pour faire mes préparatifs.

— Je vous en donne cinq. Votre carrosse de voyage sera attelé à deux heures après minuit.

— Il n'y a plus à reculer, pensa Jean; partons donc, puisque mon étoile le veut et que je l'ai souhaité moi-même.

Tandis que son valet napolitain faisait ses bagages, Jean se rendit pour la dernière fois

auprès de sa maîtresse. La douleur de Flora surpassa de beaucoup tout ce qu'il avait prévu. Il s'attendait à des larmes, à des soupirs ; et il s'était imaginé que des promesses et des consolations suffiraient pour endormir le chagrin de la pauvre fille ; mais il avait compté sans la passion italienne et l'emportement d'un cœur au désespoir. Flora se jeta aux genoux de son chevalier, le supplia de ne point la quitter, avec tant d'éloquence qu'il en fut un moment ébranlé. En songeant ensuite à l'ordre du roi, au dommage irréparable que sa fortune souffrirait d'un retard ou d'une négligence, il fut épouvanté d'avoir inspiré tant d'amour. La vérité n'ayant plus d'empire sur l'esprit de sa maîtresse, Jean eut recours au mensonge. Il assura que son protecteur saint Jean de Latran lui ordonnait un pèlerinage à saint Jean de Parme ; l'heureuse conclusion de ses amours et son mariage étaient à cette condition. La dévotion et la crédulité de Flora firent ce que la raison n'avait pu faire ; la pauvre fille se calma et promit de s'armer de courage. Elle exprima bien le désir de s'enfuir avec son amant ; mais Jean lui persuada que son protecteur le trouverait mauvais, et elle n'osa plus insister. Après des adieux déchirants, et des serments

de fidélité répétés cent fois, nos amants se séparèrent en pleurant.

L'heure du départ était sonnée lorsque Jean revint à la place d'Espagne. Son ambassadeur lui remit des dépêches pour le duc de Vendôme, avec des instructions par écrit, et lui souhaita un heureux voyage. Notre chevalier monta en voiture, le cœur tout gonflé de douleur, mais résolu à faire son devoir. En sortant de Rome par la porte du Peuple, il mit la tête à la portière, et reconnut son postillon vêtu de rouge et culotté de peau de chagrin. N'ayant plus sujet de s'inquiéter de la rapidité de son voyage, il se plongea au fond du carrosse pour y ruminer à loisir son chagrin et ses projets ; mais la nature, plus puissante que l'amour et l'ambition, ne souffrit point qu'on se jouât plus longtemps de ses lois : Jean s'endormit profondément avant d'avoir passé le pont *Molle,* qui pourtant n'est distant de Rome que d'une demi-lieue.

FIN DU PREMIER VOLUME.



